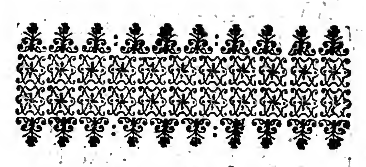
SUITE DES CARACTERES DE THEOPHRASTE, ET DES PENSE'ES DE Mr. PASCAL.



A PARIS,
Chez ESTIENNE MICHALET, Premier Imprimeur du Roy, ruë St. Jacques.

M. DCCX.
Avec Privilege de Sa Majesté.



AVERTISSEMENT.

J'AUROIS au Public de grandes obligations, s'il vouloit me dispenser d'une Préface; je ne puis l'entreprendre sans lui donner raison de mon titre; & je ne sçaurois entrer dans ce détail qu'à ma confusion. Jusques ici on a tant vû de belles choses, qu'il n'est presque plus permis de rien admirer. Aprés les genies qui ont fait dans ce siécle l'ornement de la Republique des Lettres, quelle temérité de vouloir paroître homme d'esprit! Je me suis

attendu qu'on me blâmeroit d'oser écrire sur certains sujets que les habiles ont, ce semble, épuisez; mais qu'on me pardonne la reflexion que je vais faire pour me justifier, moi qui en ai fait plusieurs à la gloire de ces Auteurs celebres. Serai-je plus temeraire d'avoir produit mes pensées aprés eux, qu'eux d'avoir produit les leurs aprés des gens qu'ils avoüent être inimitables? Ce qui les justifie, peut également contribuer à ma justification. Autant qu'ils ont reconnu les Anciens pour leurs maîtres, autant me crois-je au dessous de ces illustres Modernes; j'avoüerai même que la difference est plus grande: Un aveu si sincere fait mon apologie.

Je prévois que la delicatesse

du Lecteur m'opposera une infinité de raisons que je ne me suis point deguisées. Il est hazardeux d'entreprẽdre d'écrire comme les PASCALS & les LA BRUYERES, Il est impossible d'attraper l'air de leur stile, leur élevation & leur netteté : A qui dit-on cela ? plus j'ai lû leurs Ouvrages, plus je me suis défié de mes forces, il a falu l'autorité d'une personne connuë & éclairée pour me fixer au titre que j'ai choisi. Sans la crainte d'éfrayer les Lecteurs, je n'aurois pas manqué de l'illustrer encore du nom de Monsieur de S. Evremont, & du P. Rapin. La plûpart des applications que je fais, mes remarques sur Tacite, mon traité de la Comedie, quelques autres chapitres entrent assez dans leur maniere

d'écrire. Je me loüe trop, ſans doute : au reſte il n'eſt pas naturel que je me condamne ; je voudrois ſeulemenr prévenir par d'honêtes excuſes le reproche qu'on me fera de m'être dit l'imitateur de ces grands eſprits.

Pourquoi s'eſt-on ſervi du titre de *Diverſitez*, *d'Oeuvres mêlées*. &c. Je ne puis plus choiſir, c'eſt ma faute d'être venu un peu tard, & de compoſer peut-être de trop bonne-heure : il faut malgré moi que je m'en tienne à celui que j'ai pris. Si l'on trouve que je pouvois mieux rencontrer, on m'obligeroit de m'en avertir. Je ne me pique point d'être habile homme, quoique j'aye ce qui fait les habiles gens, l'en-

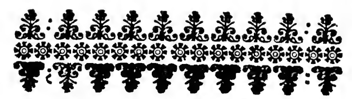
vie d'aprendre, & l'âge propre à tirer fruits des bons avis. Le public indulgent doit ſeconder les efforts d'un Auteur qui écrit avec ces diſpoſitions, & qui abandonne ſes écrits à ſa judicieuſe critique.

A propos de critique, on trouvera dans le cours de mes reflexions quelques caracteres qui pourroient donner lieu aux malignes conjectures des eſprits medisans, ſi je n'avertiſſois que les noms que j'y ai ajoûtez n'ont été que pour diverſifier les penſées. Je ſuis de l'humeur de Mr. de Balzac qui n'aimoit point à parſemer ſes œuvres de choſes dont il auroit été obligé de ſe cõfeſſer. Qu'on ne m'appelle pas hypocrite, mes ſcrupules ont des bornes, je badine quelquefois. Quand

je parle de la Religion, c'est avec respect; de la galanterie, avec reserve: je tâche enfin d'accommoder mon sujet à une reguliere bienseance.

Si le public veut que je lui sois entierement redevable, je le conjure de me donner ses lumieres, afin de rendre mon Ouvrage plus parfait, en cas qu'il ait le sort d'une autre Edition. Je n'ay garde d'attribuer aux sollicitations de mes amis l'empressement que j'ai eu de le mettre au jour. Au moins s'il n'est pas agréé, c'est à moi à qui il s'en faudra prendre, puisque veritablement je me flatai qu'il seroit recherché en faveur du titre qui me parut assez heureux.

OUVRAGE



OUVRAGE NOUVEAU DANS LE GOÛT DES CARACTERES DE THEOPHRASTE, ET DES PENSÉES DE PASCAL.

L'HOMME.



L'Homme ne se peut definir au juste. Ce que j'en dirois aujourd'hui, demain, ne lui rassembleroit pas, à moins que je ne l'appellasse le plus variable de tous les êtres la plus inconstante de toutes les creatures.

Objet infortuné de l'indignation du Ciel, né avec des inclinations terrestres, exposé à des miseres sans nombre, toûjours prêt à tomber, dangereux ennemi de lui-même, insensible aux attraits de la verité; détournant ses yeux du bien, ayant un cœur qui se contredit perpetuellement, incertain dans ses demarches, constant dans le mal, chancelant dans ses pieuses resolutions, consommé dans le crime, défectueux dans ses justices, voilà une legere ébauche de l'Homme.

¶ Je dirai plûtôt ce que l'homme devroit être, que ce qu'il est veritablement, de même qu'on dit mieux ce que Dieu n'est pas que ce qu'il est. Dans Dieu l'infinité de vertu, dans l'homme l'infinité de foiblesses reduisent à l'impuissance de parler affirmativement.

Cette infinité de part & d'autre, fait que Dieu est une énigme que l'homme ne sçauroit comprendre, & l'homme un mistere que Dieu seul peut développer.

¶ A considerer l'homme du côté des perfections que le Ciel lui a données, en quoi ne l'emporte-t'il pas sur les autres créatures ? A considerer les miseres que le peché a laissées à l'homme, quel être ne lui est pas préferable ?

¶ Dans l'homme tout est borné si on le regarde par rapport à Dieu : Dans

l'homme tout est infini, si on le compare aux autres creatures incapables de meriter la grace.

Dieu en créant l'homme a prétendu le faire à son image ; le peché a tellement defiguré la créature, qu'on ne reconnoit plus qu'un Dieu pur a été son modele & son auteur.

¶ Nous vantons l'excellence de l'esprit de l'homme, la profondeur de ses connoissances, la fidelité de sa memoire, le nombre de ses talens: tout cela ne merite pas moins que nôtre admiration ; mais cela le condamne s'il ne consacre ses talens à un saint usage ; s'il ne se remplit de la connoissance de son Createur, & qu'il ne se souvienne de cette éternité où il doit viser.

¶ Quel est le fondement de ton orgüeil, Homme superbe? de quelque côté que je te regarde, dans la grandeur, dans l'élevation, pourvû d'une belle ame, d'un cœur genereux, d'un esprit sublime, orné des perfections du corps, je te trouve toûjours homme, c'est-à-dire mortel, créature impuissante, porté à l'erreur, esclave de ses passions. Grand sujet de t'humilier ! Tu ne te considere que par des endroits favorables à la vanité, cesse un moment d'avoir ces yeux de complaisance; considere-toi, si tu peux, dans ta juste

étenduë : surpris le premier d'un tel orgüeil en dépit de tes foiblesses, honteux d'avoir tant de superbe avec tant de raisons de t'abaisser, tu dira comme le Sage, *Mauvaise présomption d'où viens-tu?*

L'orgüeil de l'homme naît de sa corruption, comme ces insectes qui ne s'engendrent que de la pourriture.

¶ Par quelque endroit qu'on regarde l'homme, on le trouvera environné de foiblesses. Son esprit est assujetti à mille pensées qui le troublent; il ne voit la verité qu'à demi; il se glisse dans ses connoissances une infinité d'incertitudes : il s'y mêle quantité d'erreurs qu'il n'entrevoit point, cent obscuritez qu'il ne sçauroit déveloper; il échape à sa volonté de mauvais desirs; son cœur est tirannisé sur les passions, sa raison n'a que de foibles lueurs; son corps qui se corrompt tous les jours, apesantit son ame, & le rend presque incapable du bien.

¶ Les Hommes ne connoissent ni leurs foiblesses ni leurs excellences. S'ils étoient persuadez de leur grandeur; ils ne s'abaisseroient pas jusqu'à la recherche des créatures; s'ils étoient convaincus de leur impuissance, ils ne se revolteroient pas contre Dieu.

La plus grande force d'esprit n'est pas exempte de foiblesse : Le Sage tout sage qu'il est, a quelque reproche à se faire

du côté de sa fragilité ; nous sommes Hommes ; & malgré nous-mêmes nous le paroissons.

L'homme accuse sa foiblesse pour excuser ses défauts ; vain prétexte que celui-là. Suffit-il de se reconnoître foible ? Dans les Loix, dans la Morale, dans l'Evangile ne devons-nous pas puiser la force qui nous manque ?

Il est si vrai que nous avons tous les mêmes foiblesses, que nous nous reconnoissons dans le portrait de ceux qui nous ressemblent le moins.

Contradiction étrange qui se trouve dans l'Homme, il ne peut rien, tout lui est possible. Dénoüons cette contrariété : Nôtre esprit pénétrant imagine sans cesse, l'adresse de nôtre main laborieuse secondant heureusement les efforts de nôtre vive imagination, tout nous est facile. Nous faisons prendre un autre cours aux fleuves ; nous bâtissons des Villes dans les déserts ; nous changeons à nôtre gré la face des Provinces ; nous forçons la terre de nous donner ses tresors, la mer de nous enrichir, tous les élémens de nous servir ; voilà ce que peut l'Homme.

Ajoûtons qu'il y a bien plus de choses qui lui sont impossibles. Il ne peut vaincre ses caprices, ni dompter ses passions ; il ne peut fixer son esprit à la recherche de

la verité, ni son cœur à l'amour du bien, il ne peut fuïr ce qu'il lui est dangereux, ni embrasser ce qui lui est salutaire; il ne peut souffrir le mal, ni repousser les maladies: il ne peut se souffrir lui-même, ni se combattre: il ne peut se satisfaire de peu, ni se contenter de beaucoup: Voilà ce qui est impossible à l'homme. Il peut tout, & si il ne peut rien: il ne peut rien & si il peut tout! Son impuissance est generale, son pouvoir est limité: son pouvoir est infini; son impuissance a des bornes, ce qu'il peut faire prévaut à ce qui lui est impossible, ce qui lui est impossible l'emporte sur ce qu'il peut fai·. Je sens bien qu'ici je me contredis; mai. ma contradiction doit servir de preuve à c.lle que j'assure être dãs l'homme.

Autre contrarieté qui se trouve dans l'esprit de l'homme: il ne sauroit accorder ses sentimens. Quand il craint, il s'étonne de ce qu'il esperoit, s'il espere, il traite ses premieres craintes de frivoles: il se défie des joyes qu'il a, & murmure des chagrins qu'il ressent. Ses reflexions presentes condamnent celles qui peu auparavant l'ont occupé. ¶ L'Homme a en partage une raison qui le porte au bien; heureux s'il n'avoit point de cœur qui l'entrainât vers le mal, rarement les sentimens de l'un sont-ils les sentimens de l'autre. La raison veut maîtriser le cœur, le cœur à son tour veut

donner la loy à la raiſon, qui des deux ſera vainqueur? Le bon parti eſt toûjours le plus abandonné, c'eſt donc la raiſon qui a le deſſous.

En quelque lieu qu'on aille, on porte, helas! ce cœur facile à corrompre, s'il n'eſt déja corrompu. Aiſé qu'il eſt à être ébranlé un mot ſuffit, une parole, un regard, c'en eſt déja trop; il ſuccombe à ces tentations naiſſantes.

¶ Les hommes ont toûjours à combattre. Vainqueurs d'une paſſion, une autre s'éleve qu'il faut réprimer; celle-ci détruite, il en naîtra pluſieurs dont la défaite demandera de nouveaux efforts. Ce monde n'eſt point un ſejour de paix, la cupidité affoiblie, l'ambition ſe revoite, l'ambition terraſſée l'avarice prend ſa place. Toute nôtre vie n'eſt pas ſuffiſante pour faire la guerre à nos ennemis.

¶ La vertu de la moderation eſt inconnuë à l'homme, il porte toutes choſes à un excés déraiſonnable. Il y a dans ſes joyes de la diſſipation, de l'abbatement dans ſes triſteſſes. S'il déſire, il eſt inquiet; s'il perd, il ſe trouble; s'il eſt grand, il eſt ſuperbe.

¶ L'inconſtance eſt l'appanage de la condition humaine. Tantôt nous craignons le mal, tantôt nous nous y endurciſſons: un moment nous voit ſages, un autre nous

voit coupables. Il se peut faire qu'il y ait des hommes en qui ses revolutions ne soient rien moins que l'effet d'un cœur corrompu; tout au plus les pourroit-on attribuer à cette inclination naturelle qu'ils ont de changer; en sont-ils plus excusables?

Courir du mal au bien, de la vertu au vice; du crime revenir à la sagesse; de la sagesse retourner au desordre, faisons-nous autre chose; Nôtre vie n'est-elle pas un véritable flux & reflux?

¶ Point de regle seure parmi les Hommes, point de jugement stable, point d'opinion certaine. Ce qui passe aujourd'hui pour crime, sera demain réputé mérite; ce qui á maintenant la certitude de la vérité sera tantôt regardé comme une erreur. La vertu n'est-elle pas toûjours la même? change-t-elle selon les differens genies? Incorruptible qu'elle est, elle ne suit point le goût de la corruption humaine. Corrompus que nous sommes, nous prétendons l'assujettir au gré de nos fantaisies.

¶ L'Homme canonise toutes ses volontez. Il croit que son ardeur à souhaiter une chose est la marque de sa droiture. De là ces préjugez, ces entêtemens dont on ne veut point démordre, de là cette obstination à suivre un dessein juste ou injuste, c'est ce qu'on n'éxamine plus.

Grand ſujet d'erreur ! On croit ne ſe pas tromper parce qu'on employe la Religion même pour ſe ſéduire. Où l'on ne voit pas un mal apparent, on n'en ſoupçonne aucun; on ſe perſuade que tout ce qu'on fait eſt bien, à cauſe qu'on voudroit qu'il le fût, il n'en coûteroit pas d'avantage.

Falloit-il que l'homme eût une volonté, & l'avoir ſi contraire à celle de ſon Créateur ? Dieu veut que nous ſoyons ſaints & parfaits comme lui; les hommes voudroient que Dieu fût le coadjuteur de leurs crimes, qu'il les approuvât afin de les commettre plus hardiment.

¶ L'un étudie des langues, l'autre veut devenir Naturaliſte; celui-ci s'applique à la géométrie, celui-là paſſe ſa vie à apprendre la carte; perſonne ne donne un moment à s'étudier ſoi-même, à ſe connoître, cette indifference eſt ſans excuſe.

Se connoître ſoi-même, c'eſt de toutes les ſciences la plus étenduë, la plus importante, & la moins pratiquée. La Philoſophie a des connoiſſances bornées; la Théologie n'eſt pas impénetrable; les miſtéres de la grace & de la prédeſtination ſe peuvent éclaircir; mais le cœur de l'homme eſt un abîme, qu'il eſt mal-aiſé, je pourrois dire impoſſible, d'approfondir.

Il eſt auſſi difficile à l'homme de ſe connoître, qu'aux Anges de connoître leur

Créateur. Dieu dans ses perfections, l'homme dans ses défauts sont également infinis. L'impuissance où nous sommes de parvenir à cette connoissance parfaite de nous-mêmes, n'excusera point nôtre negligence. Etudions-nous long-tems, fondons-nous à tout moment : si le travail est long souvenons-nous qu'il est nécessaire.

Travaillons tant qu'il nous plaira à nous connoître, il échapera toûjours quelque chose aux recherches les plus exactes ; on ne sçauroit tellement creuser son cœur qu'il n'y ait un certain reste qui nous demeure inconnu ; que sera-ce, si nous en negligeons le soin.

Comment voudrions-nous connoître les autres, nous ne nous connoissons point nous-mêmes. Si nous entreprenons de nous déguiser, il est sans doute qu'ils se déguisent encore davantage.

¶ Dans quelque situation qu'on mette l'homme, je défie qu'on trouve le secret de le rendre content. Si d'une vie commune vous le faites passer à un état élevé, il regrettera la perte de sa liberté : si de cet état heureux en apparence vous le rappellé à son premier genre de vie, il se plaindra de vôtre injustice. Glorieuse & fatale condition tout ensemble ! Glorieuse en ce que la grandeur de l'homme est telle, que superieur à toutes choses, la possession d'un

être ſuprême, peut ſeule remplir les vaſtes déſirs de ſon cœur; fatale en ce que le feu de ſa cupidité ne s'éteint jamais. Il ſoûpire aprés ce qu'il ne poſſede pas, regarde avec envie la felicité d'autrui, eſt inquiet de la ſienne propre, s'aplique à en acquerir une plus parfaite; mais chercher de veritables bonheurs parmi les créatures, c'eſt demander des fruits de benediction à une terre maudite, c'eſt vouloir trouver Dieu dans le ſein de la corruption.

Si l'homme pouvoit être heureux dans ce monde, en vain en attendroit-il une autre. Comme les bonheurs de l'autre vie ſont les ſeuls accomplis, il n'eſt pas juſte de nous plaindre qu'en celle-ci, il n'y en ait point de cette nature.

Parmi les hommes il ne s'en trouve point d'heureux; ſçait-on pourquoi? Nous eſtimons trop les choſes dont nôtre ambition ſe voit à regret fruſtrée; nous n'eſtimons pas aſſez celles dont la joüiſſance nous eſt accordée.

Le déſir groſſit dans nôtre eſprit les objets; la valeur en diſparoît à nos yeux, ſitôt que la poſſeſſion nous permet de les regarder de prés.

On fait dépendre ſon bonheur de tant de choſes, qu'on ſe ferme l'entrée du repos. Qui eſt-ce qui ſe contente d'une reputation

médiocre, d'une fortune moderée? Il n'y a pourtant que cette voye qui conduise à la felicité.

Nous nous trompons de croire dans nos malheurs, qu'un peu plus de santé, un peu plus de bien, un peu plus de nom nous rendroit heureux. A qui est-ce que la joüissance d'une fortune commode, la possession d'un grand nom, l'exemption de toutes sortes de maladies tiennent lieu de bonheur? Ah que l'homme ne se contente pas ainsi!

¶ L'homme est à plaindre de tant souhaiter le repos, de ne travailler que pour le repos, & de ne pouvoir enfin vivre dans le repos. On regrette l'embarras où plongent les affaires, on aspire à une vie tranquille; a-t-on la liberté d'en goûter les douceurs, elles paroissent insipides; on se trouve malheureux d'être sans occupation, incapable qu'on est de se suporter alors, on se replonge dans le trouble, quelle bizarerie? quelle inégalité?

Nous prenons le chemin des travaux, de l'embarras, de l'agitation pour arriver au repos; toute la vie se remuë, on se travaille, qu'envisage-t-on? Le repos. Pourquoi difere-t'on à se le procurer?

¶ Combien avons-nous de tems à être sur la terre? mille années de vie nous sont-elles promises? Un Ange exprés venu du Ciel nous a-t'il rassurés contre les craintes

d'une mort prochaine? Quand nous ſerions immortels, nous ne nous y prendrions pas autrement pour remplir les beſoins de pluſieurs ſiecles.

D'une maniere ou d'une autre nous nous abuſons; car ou nous croyons que ce monde ne finira jamais pour nous, ou nous renonçons à l'attente d'une autre vie. Ces peines que nous nous donnons, n'expriment-elles pas l'attache que nous avons aux choſes preſentes, & l'indifference dans laquelle nous ſommes à l'égard des futures.

Si la foi ne me l'enſeignoit, je ne croirois pas que tous les hommes fuſſent deſtinez à l'immortalité; j'en vois beaucoup qui vivent comme s'ils n'en eſperoient point.

¶ Il n'y a point de momens que l'homme n'ait ſujet de regretter. Il doit craindre l'avenir, déplorer le paſſé, ſe défier du preſent. L'avenir qui n'eſt pas dans ſon pouvoir, lui prépare peut-être de grands malheurs. S'il conſidere le paſſé, quel trouble dans ſon eſprit? Les crimes dont ſa jeuneſſe a été remplie, doivent lui arracher des repentirs violens; ſa negligence en pratiquant quelque petit bien lui doit être un éternel ſujet de confuſion. Sans ceſſe expoſé à ceder aux attaques de ſes paſſions, le preſent eſt pour lui un tems des plus à craindre. Tous les momens qui s'en écoulent avec une prodigieuſe vîteſſe, l'ou-

peut-être vû tomber ſans eſperance de le relever pendant le cours de ceux qui les vont ſuivre.

Nous n'avons que le préſent en nôtre diſpoſition, & c'eſt ce tems que nous nous laiſſons ravir. Nous anticipons l'avenir, quelque certains que nous ſoyons de ſon incertitude, les ſiécles futurs ſont les objets de nos déſirs, nous approchons dans nôtre idée ces années encore ſi eloignées; arrivent-elles enfin, nous prévenons les ſuivantes par nôtre impatience; de ſorte que l'homme ne s'éſtime jamais heureux, il fait ſeulement ſes efforts pour l'être, & ſe borne à eſperer de le dévenir.

De cet avenir qu'on enviſage de loin, on ſe contente de prendre quelques années, ſans penſer à ces années éternelles qui rendent l'avenir redoutable. Dans dix ans ma fortune ſera faite, dit le mondain intereſſé. Que n'ai-je vingt années de plus; s'écrie le Sçavant, je ſerois le premier de mon art! Chacun tient ce langage, & perſonne ne dit, peut-être qu'avant peu il ſera décidé de mon éternité; la mort qui me ravira promptement ce que je poſſede, me fera connoître que je contois ſur des jours qui n'étoient pas à moi.

¶ Si l'homme faiſoit un bon uſage de la vie, je lui pardonnerois de ſe plaindre de la nature qui a rigoureuſement borné ſes

jours pendant qu'elle a accordé à quelques animaux une vie trés-longue. Si elle nous l'avoit donné, en serions-nous plus sages, & plûtôt détrompez du monde? N'aurions nous pas toûjours les mesmes esperances de nous corriger quelques heures avant la mort.

Une vie plus longue ne feroit que rendre les routes du vice plus spacieuses. Le libertin y ayant marché long-tems, reconnoîtroit ses égaremens bien tard, & n'en auroit que plus de chemin à faire pour devenir sage.

Au lieu de prendre la nature à partie; qu'on se blâme soi-mesme de ce que la vie étant si courte, on fait tant d'efforts pour la rendre criminelle.

Se plaindre que la vie dure peu; c'est ne pas parler le langage de son cœur. Il n'en est point qui ne la trouve trop longue; puisqu'on tâche de remplir par le plaisir une infinité de momens qui y cause de l'ennui.

Qui croira-t'on, ou de ceux qui disent qu'elle dure trop, ou de ceux qui se plaignent qu'elle ne dure pas assez? Les premiers envisagent l'avenir qui s'approche avec lenteur, les derniers considerent le passé qui a fuï avec rapidité, tous se laissent échaper le present.

¶ Certainement la vie est courte, si l'on examine combien il faudroit de tems pour

ſe rendre parfait aux yeux de celui qui nous en demandera compte; mais elle eſt aſſez longue, ſi l'on en ménage chreſtiennement toutes les années.

La vie eſt courte pour ceux qui ſont dans les joyes du monde; elle ne paroit longue qu'à ceux qui languiſſent dans l'affliction. Job ſe plaint de vivre long-tems, & Salomon croit peut-eſtre mourir trop jeune.

L'homme par des vœux réiterez conjure le Ciel de prolonger ſes jours; ſi ſa condition devenoit telle qu'il fût condamné à vivre pluſieurs ſiecles, il en feroit de plus ardens pour eſtre exempt des incommoditez d'une vieilleſſe infirme.

¶ La vie eſt trop courte, s'écrioit un grand Roi en conſiderant les beautez de ſon Palais. Par cette ſeule réflexion, ou il ſe corrigeoit, ou il prévenoit les deſirs de ſon cœur. L'ambition des hommes eſt trop grande en effet, ſes entrepriſes trop vagues pour les exécuter en auſſi peu de tems.

Si nous avons aſſez de tems pour travailler à l'éternité, d'où vient diſons nous que la vie eſt courte? Pour quoi d'ailleurs tant de projets, tant de deſſeins, tant d'attache à la terre, ſi nous ſommes convaincus que nôtre ſejour n'y ſera que de trés-petite durée.

¶ MECENAS ne ſe ſoucioit pas d'eſtre

laid, bossu, estropié, pourvû qu'il vécût. Nous avons tous une aussi forte attache à la vie, nous y en avons la plûpart une plus criminelle. Nous perdrions volontiers avec les qualitez du corps, la science, la vertu, si de là dépendoit la prolongation de quelques jours de vie.

La mer commence à peine à soûlever ses flots, que le plus avare Marchand décharge son vaisseau, afin de se sauver du naufrage; on a beau dire, on tient plus à la vie qu'aux richesses.

On demandoit un jour à un Philosophe ce que c'étoit que la vie, *Vous me voyez*, repondit-il, *vous ne me voyez plus*. Comparée à celle qui la doit suivre, il n'est que trop vrai qu'on ne fait que paroître & passer dans le monde. On nous y voit, on ne nous y voit plus. Nous n'y paroissons pas, nous y avons paru, car tout a fuï, tout a passé, & le present se dérobe à nous.

¶ Dans la jeunesse on se promet de longues années de vie, dans l'âge avancé on s'en promet quelques-unes: je vivrai peut-être encore un an, dit ce languissant vieillard, & c'est toûjours la même esperance. On trouve donc ses jours finis, quand on est le plus occupé du soin de les prolonger.

¶ Jusqu'ici nous avons vêcus ou pour le

Prince ou pour nos amis, ou pour une maîtresse, ou pour la fortune. Quand commencerons-nous à vivre pour nous ? Quand vivrons-nous pour Dieu ?

¶ En vain declame-t-on contre la corruption des siécles ; tant que l'homme vit ist est impossible de le détromper. La mort seule est capable de lui arracher le bandeau qui l'aveugle. Jusques-là son erreur lui plait, la verité le choque ; il se fait des idées de bonheur de ce qu'il ne possede pas, ambitionne les grandeurs, languit dans le repos, ou s'attache à des travaux inutiles, la derniere heure le surprend dans ses occupations chimeriques, il avouë qu'il s'est trompé.

Quelle est la premiere parole des mourans ? Le jeune débauché, l'inique Magistrat, la femme mondaine, le courtisan ambitieux, s'écrient tout d'une mesme voix, *Nous nous sommes égarez du chemin de la verité.* Qu'on est malheureux de n'ouvrir les yeux qû'au moment que la mort va les fermer pour toûjours !

¶ La mort qui nous fait voir le néant des creatures que nous avons aimées, nous dévoile la grandeur du Dieu que nous avons méprisé.

La mort découvre aux hommes les vanitez du monde, elle ne les en détache pas pour cela. Nos passions se réveillent à ce

fatal instant, le cœur soûpire ardemment aprés ces objets qui vont luy être enlevez. Le vindicatif meurt sans pardonner, le riche meurt sans éclaircir ses acquisitions, l'hipocrite meurt dans son endurcissement.

¶ Nous regardons la mort des autres comme un malheur qui leur est arrivé, au lieu que nous la devrions regarder comme un avertissement de celle qui nous ménace. Les plus scélerats ne peuvent s'empêcher de s'écrier; Tout passe, tout va à sa fin; songent-ils qu'eux-mêmes passeront, & que leur fin ne sera pas moins précipitée?

Quel sera alors le desespoir de ceux dont les connoissances se sont bornées à des pensées stériles de la mort? Ils verront l'inutilité de leur science, la folie de leurs speculations, & n'apprendront qu'à la mort comment ils devoient vivre, eux qui auroient dû apprendre toute leur vie comment il falloit mourir.

¶ Tout périt pour un homme qui meurt; le monde finit à son égard.

¶ D'un moment dépend l'éternité, & ce moment est peut-être attaché à la reflexion que je vais faire.

Il vient une nuit où personne ne peut travailler. Les projets de conversion pour être formez trop tard, ne s'executent point: les gemissemens d'une ame faussement contrite ne sont plus écoutez. On ne peut in-

voquer Dieu, ou on s'y adresse en vain; on ne fait pas pénitence, ou on ne la fait qu'à demi: on désire la vertu sans trop détester le mal on s'éforce lentement de quitter le vice sans pouvoir embrasser éficacement la piété; on est enfin dans l'impuissance de travailler à son salut, ou dans la malheureuse nécessité de n'y travailler qu'imparfaitement.

LA RELIGION.

IL y a deux sortes de personnes qui pensent différemment de la Réligion. Les uns s'en font une idée si naturelle, qu'ils imputent à superstition ce qui passe la portée de leurs raisonnemens. Ces gens sont proprement sans Réligion, ils ne croyent pas, ils ne veulent pas croire: resolus d'opposer une incredulité opiniâtre à tout ce qu'on pourroit employer pour les convaincre, ils verroient des prodiges & des miracles qu'ils n'en seroient pas ébranlez.

Les autres entraînez par leur foiblesse ne méprisent les choses saintes qu'à cause qu'ils les voyent méprisées par ceux qu'on nomme esprits forts. Le libertin se croit bien appuyé, quand il peut s'autoriser du mauvais éxemple; il se permet le mal que font ceux-là impunément.

¶ Si l'homme pouvoit comprendre ce qu'il voit, je lui pardonnerois de douter de ce qu'il ne voit pas. Mais la moindre chose est un abîme d'obscurité, où sa raison se perd. Nous sommes témoins d'une infinité de merveilles que nous ne pouvons approfondir; le soleil en nous prêtant sa lumiere, tempere l'ardeur de ses rayons, la terre nous donne des fruits en abondance, & pourvoit à nos besoins. La mer appaise ses flots pour nous ouvrir un seur passage dans les païs étrangers; l'air excite ses vents en nôtre faveur; le Ciel fait tomber ses pluyes; qu'avons-nous à répondre? aucun mortel a-t'il jusques-ici compris la cause de cette reguliere succession des jours & des nuits, l'origine du flux & reflux? Tout cela arrête le cours de nos reflexions.

Incapables de connoître ces choses, nous voulons sonder les jugemens de Dieu; nous lui demandons compte de sa conduite, nous rendons sa sagesse responsable de nos doutes.

¶ L'Homme a grand tort de croire impossible tout ce qui ne sort pas de ses impuissantes mains, ne lui suffit-il pas de sçavoir que rien ne peut resister à la voix de l'Eternel, & que celui dont les moindres ouvrages sont des chefs-d'œuvres, à bien pû les produire sans s'obliger de les faire connoître?

Dieu pour menager nôtre foiblesse nous a rendus incomprehensibles à nous-mêmes afin que nous ne fissions pas un sujet de murmure de ne le point comprendre. L'Homme incredule n'en juge pas de la sorte. La voix des Prophêtes, l'aveugle docilité des humbles, le langage éloquent des miracles ne le convainquent point.

Que faut-il davantage; Dieu descendra-t'il sur la terre pour vaincre nôtre obstination? En cela nos desseins sont prévenus, & nôtre foi n'en est pas plus grande. Un Dieu Homme, un Dieu crucifié, un Dieu mort; voilà les mysteres de nôtre foi, & si je l'ose dire, les objets de nôtre incredulité.

¶ Le Philosophe qui croit que la raison est la borne de toutes choses, balance à faire à Dieu un sacrifice de la sienne. Il voudroit ou qu'il n'eût point fait tant de miracles, ou qu'en les opérant il lui en eût dévelopé les causes secretes: Il voudroit dans la Providence un pouvoir plus resserré, ou dans sa raison une pénetration plus étenduë.

Le Chrêtien plus soûmis, adore & ce qu'il comprend, & ce qu'il ne comprend pas. Il sçait que cette vie est le lieu des tenebres, que dans l'autre seulement les voiles seront brisez, les ombres dissipées; la verité plus éclatante.

L'impie est un homme qui fait gloire

de vivre ſans Religion; Parlez-lui de Dieu, il vous écoute froidement; l'Egliſe eſt ſon rendez-vous ordinaire, il y cauſe, il y rit, il y fait ce qu'à peine permettroit-on dans une aſſemblée où la licence ne ſeroit point défenduë. Auſſi peu touché de reſpect à la vûë de celui qu'on y adore, que s'il étoit honteux de s'humilier en ſa preſence; il incline foiblement la tête, & ne met en terre qu'un genou. Jamais on ne l'entend parler qu'il ne jure, qu'il ne raille des choſes ſaintes, qu'il ne blaſphême ce qu'il ignore. Les jours de fête ſont ceux où il prend plaiſir de lier d'infames parties de débauche; il rougiroit qu'on le vît dans les Temples, glorieux de rechercher avec pluſieurs impies de ſon caractere, un lieu propre à débiter ſes inventions diaboliques.

¶ L'eſprit fort eſt plus qu'impie; il n'a point de Religion: moins groſſier que le libertin, on le ſouffre plus volontiers, on l'écoute même attentivement; par ſes adroites, mais pernicieuſes railleries, il déchire ſans ſe faire tort. La pieté, les ceremonies, les reliques, les myſteres ſont pour lui des matieres de plaiſanterie: il attribuë tout au cours de la nature, & le cours de la nature qu'il devroit ce ſemble attribuer à quelque être indépendant, il l'attribuë au hazard, au deſtin, à une certaine neceſſité dont il ne veut point admettre d'origine.

Celui-là passe dans son esprit pour foible qui croit l'ame immortelle. Ce que la foi nous assure il le revoque en doute, donne à la Religion le nom d'une sagesse politique; si vous prétendez le confondre par l'autorité des Saintes Ecritures, son principe est de ne les point reconnoître.

Ces Prophetes dit-il, ces Apôtres étoient des gens comme nous; doit-on plus s'en rapporter à eux, qu'à mille autres qui ont pensé differemment de la Religion? Ici libertin, je vous arrête: Non, ils n'étoient pas des hommes comme nous. Ils avoient un cœur soûmis, un esprit éclairé, une conscience nette. Vous êtes dans les tenebres, vous jugez par prévention, vous aimez vôtre égarement, la difference est trés-grande.

Dans le langage de ces prétendus esprits forts, qui sont, à les bien définir, d'honnetes Athées, y a-t'il de la bonne foy? pour le dire au juste, je voudrois être témoin de leurs sentimens à l'heure de la mort. S'ils ne croyent pas une Religion, pourquoi ont-ils recours aux Sacremens: S'ils pensent que l'ame meurt avec le corps, pourquoi tremblent-ils, pourquoi invoquent-ils un Dieu que jamais ils n'avoüérent?

¶ Les plus embarassez quand il faut mourir, sont ceux qui dans le tems d'une santé vigoureuse se firent ainsi des motifs d'in-

d'incredulité. Vous n'en voyez point qui ne frémissent aux menaces de la mort. A tout hazard, dit l'Athée dans son desespoir, s'il y a un Dieu je serai damné: s'il n'y en a point, il y aura bien des sots: mais cet esprit fort ne considére pas qu'il sera plus sot que personne.

¶ Ecoutez, je vous prie, un autre raisonnement de cet esprit fort. Vous hommes vertueux, vous croyez un Dieu, parce que vous attendez la recompense de vos bonnes œuvres, vôtre jugement est interessé, je le recuse. D'où vient, répondrai-je à cet impie, me déterminerois-je plûtôt en faveur du vôtre? Vous ne croyez pas un Dieu, parce que vous apprehendez le châtiment de vos crimes, n'est-il pas plus juste que je m'en rapporte à cet homme de bien.

Si l'Athée & tous ceux qui combatent la Réligion, vivoient moralement bien, & qu'ils ne tombassent pas dans les déréglemens dont la seule bienséance nous éloigne, peut-être les excuserois-je, quoi qu'au fond toûjours inexcusables; en voit-on qui n'ayent renoncé à l'honneur & à la vertu.

¶ Je n'ai pû encore m'imaginer qu'il y eût de véritables Athées. *L'impie* lisons-nous dans le Prophête, *a dit dans son cœur, il n'y a point de Dieu*, c'est-à-dire, l'impie souhaiteroit qu'il n'y eût point de Dieu. Son esprit combat malgré lui les désirs de son

cœur; tout s'oppose à ses faux sentimens, si par sa malignité il anéantit l'existence d'un Dieu, il ne voit ensuite que trop clairement qu'il s'est trompé. Mais qu'il est horrible de n'abjurer son erreur que dans le moment qu'on sent la colére du Ciel. Qu'il est horrible de n'avoüer un Dieu que quand il se rend le Juge des impies, l'impitoyable vangeur de ses impietez.

Je ne crois point un homme qui pendant sa vie rejette la croyance de Dieu, & je suis convaincu au dernier point de ma Réligion, en voyant les plus impies appeller à la mort un Dieu à leur secours.

¶ Aprés toutes les convictions que nous devons avoir de nôtre Religion, je ne sçai comment il se trouve des gens d'une impieté assez déterminée pour faire parade de leur irreligion au moment de la mort. Seroit-il possible qu'ils ne fussent point éfrayez par tout ce qu'a d'affreux & de terrible cette derniere heure. Je ne puis croire malgré la feinte assurance qu'au dehors ils essayent de montrer, que leur ame soit dans une vraye tranquillité; ce calme extérieur est faux, cette intrepidité trompeuse. Quand l'esprit n'auroit à soûtenir que les seules frayeurs de la mort, je ne parle pas des tristes reflexions sur le passé, des suites encore plus horribles de l'avenir, il me semble que ce spectacle doit déconcerter la plus inébranlable fermeté.

J'ai lû dans le Socrate Chrêtien de Mr. de Balzac une Histoire qui me déconcerte moi-même. Il dit qu'un Prince étranger étant à l'article de la mort, le Théologien Protestant qui avoit coûtume de prêcher devant lui, vint le visiter accompagné de deux ou trois autres de la même Communion, & le conjura de faire une espéce de confession de foi. Le Prince lui répondit en soûriant, *Monsieur mon ami, j'ai bien du déplaisir de ne vous pouvoir donner le cōtentement que vous désirez de moi, vous voyez que je ne suis pas en état de faire de longs discours : je vous dirai seulement en peu de mots que je crois que deux & deux font quatre, & que quatre & quatre font huit, Monsieur tel* (montrant un Mathématicien qui étoit là present) *vous pourra éclaircir des autres points de nôtre creance.*

N'y a-t'il pas dans ces paroles quelque chose de monstrueux? Est-ce aveuglement, ou bravade d'esprit fort? Est ce insensibilité ou ostentation? un homme mourir dans ces sentimens, faire gloire en mourant de croire la verité des nombres, & de n'avoir que cette créance! puis qu'il sçait si parfaitement que *deux & deux font quatre, & que quatre & quatre font huit*, il aura tout le tems de calculer les années d'une éternité malheureuse.

Est-il tems de goguenarder à l'heure de la mort? La plaisanterie peut-elle être plus hors de propos? Avons-nous oublié

que c'est-là le moment que Dieu s'est reservé lui-même pour se railler des impies.

¶ Rien ne doit être plus ménagé que l'occasion de parler des choses saintes : il est honteux de n'avoir point de Religion, il est ridicule d'en faire trophée. En soi-même on a du remors d'être impie, en public on ne peut s'en faire honneur.

Stilpon répondit fort sagement à Crates, qui lui demandoit si les Dieux prenoient plaisir aux adorations des hommes, *Demandez-moi cela quand nous serons seuls.* S'il avoit de ses divinitez des sentimens peu respectueux, il ne croyoit pas qu'il lui fût permis de les déclarer publiquement, ou bien par une délicatesse scrupuleuse il affectoit le secret: n'étant pas nécessaire que les ignorans ayent part à des choses fort au dessus de leur intelligence.

On ne doit pas dire ce que l'on pense sur certains points de la Réligion en présence de gens ou que nos mauvaises opinions peuvent corrompre, ou que nos sentimens rafinez peuvent jetter, sinon dans l'incrédulité, du moins dans le doute. Qu'on prenne garde que je n'autorise pas la liberté de se faire des décisions; je ne veux que blâmer les ignorans qui parlent de nos mistéres sans venération, ou les sçavans qui exercent à contre-tems leur subtilité.

Sur tout doit-on avoir cette reserve avec les femmes naturellement curieuses; elles

veulent tout sçavoir, se mêlent d'objecter, demandent des éclaircissemens, refutent les principes, s'obstinent à ne se point convaincre. Ainsi nouveau Théologien n'allez plus dans les ruëlles agiter galamment une question dont vôtre salut & le mien dépendent: on vous prie de dire ce que vous pensez sur la grace, taisez-vous, ou n'en parlez qu'en homme qui la possede.

Un Chrêtien qui veut chicaner sa Religion, me paroît plus coupable qu'un Homme Athée dans le cœur. Celui-ci ne croit point de Dieu; mais il ne le dit pas; celui-là en croit un, mais il fait flotter les autres dans l'incertitude, & les conduit à l'heresie.

Quoi de plus ordinaire que de masquer la morale, & de joüer la Religion? Il se trouve dans l'Eglise des novateurs, comme dans le monde, des curieux qui veulent mettre leurs sentimens à la mode, bien que les premiers ils en connoissent la bizarrerie.

Tant de divers jugemens sur un point de Morale ne servent qu'à confirmer celui que la Religion approuve. On ignoreroit souvent quel est le bon parti, s'il n'étoit combatu avec opiniâtreté, & qu'une lumiere secrete que le Ciel donne alors ne fit entrevoir le mauvais. Qu'on agisse avec sincérité, qu'on ne suive ni la pente qu'on a vers l'immortalité, quand les veritez sont au dessus

de l'entendement humain, ni celle qu'on a vers une ignorance volontaire, lorsqu'elles combattent les passions, on trouvera sans peine le dénoüement des contrarietez qui sembloient choquer la raison.

La diversité des opinions qui devroit exciter le desir de s'instruire, ne fait d'ordinaire qu'irriter de fausses préventions; parce qu'on ne la regarde pas tant avec des yeux de témoins qui cherchent la verité, qu'avec des yeux de spectateurs qui ambitionnent de se rendre arbitres de leur sort.

Nous nous revoltons contre les veritez que nous ne pouvons ignorer, & nous rejettons celles que nôtre amour propre a interêt de ne pas approuver.

¶ Ne se remuer ni à la persuasion des Oracles qu'ont prononcé les Peres de l'Eglise, ni au bruit éclatant des veritez de l'Evangile; ciel! quelle immobilité! quel endurcissement!

¶ Les sçavans, à le bien prendre, ont moins de Religion que les ignorans. Plus ils voyent, plus ils veulent pénétrer; plus ils découvrent, plus ils doutent; assez téméraires pour sonder les conseils impénétrables de Dieu, ils se retranchent toûjours sur les délicates répugnances de leur raison.

L'ignorance grossiere, la science trop subtile nuisent en matiere de Religion. Si l'on ignore tout, on ne refute rien; delà la

ſuperſtition. Si on veut tout approfondir, on croit difficilement; de là les les doutes impies.

Tant raiſonner ſur la Réligion, eſt une dangereuſe opiniâtreté; le raiſonnement n'opere jamais une foi plus docile, car la foi veritablement met bas toutes les refléxions, & croit aveuglement.

¶ Quel charme empêche les hommes de ſubir le joug de la Réligion, d'obéïr à la vérité? Ils ne demanderoient pas mieux qu'on la leur déguiſât, ils voudroient que perſonne ne la connût, afin que perſonne ne la leur apprît; ils voudroient que les maximes auſtéres de la Morale demeuraſſent éternellement indéfiniés, ſoit qu'ils ayent l'adreſſe de perſuader qu'en ne s'inſtruiſant point ils ſeroient excuſables, ſoit qu'ils craignent qu'une inſtruction trop convainquante n'ébranle la reſolution qu'ils ont priſe de ſe conduire au gré de leurs paſſions. Davantage, ils ſouhaiteroient que l'autheur de la verité ne fût pas, que ce flambeau dont les lueurs percent les nuages de leur cupidité s'éteignît tout-à fait, eſpérans qu'alors leur ignorance auroit ſon excuſe; leurs pechez l'impunité.

¶ Quelque ingenieux que nous ſoyons à favoriſer la cauſe du menſonge, quelque équitables que nous croyons nos jugemens nous n'agiſſons pas de bonne foi. D'abord nous flottons entre le bien & le mal; l'eſprit

ſe travaille, on diroit que le cœur voudroit ſe mettre de la partie, car tous deux s'empreſſent en apparence à le diſcerner ; au fond il y a peu de ſerieux dans ces recherches étudiées ; ſi elles étoient ſinceres, la prompte connoiſſance du mal nous feroit entrevoir ſans difficulté la circonference du bien.

C'eſt un effet de nôtre malignité, de tourner plûtôt vers le mal qu'on connoît certainement, que vers le bien qu'on develope plus qu'à demi. On eſt ſeur qu'il eſt trés-bien fait de s'abſtenir de certaines choſes, on doute s'il eſt défendu d'en embraſſer d'autres qu'on croit innocentes, qui ne le ſont pas néanmoins ; n'eſt-ce pas déja ſe rendre coupable que de ſe déterminer en faveur d'une action qui nous le rendra infailliblement ? Au reſte quelle incertitude prétendons-nous avoir ? Voulons-nous qu'on nous diſe préciſément à quoi ſe borne la perfection du Chriſtianiſme ? à quoi il nous engage à la derniere rigueur ? Apprehendons-nous de trop faire ? Ne demanderons-nous point encore ſi l'uſure, ſi la médiſance ne ſont que des fautes legeres, & ne ceſſerons-nous d'être uſuriers, n'être calomniateurs, que lors qu'on nous aura convaincus de leur énormité.

¶ Il faut, diſent ceux qui n'ont de la Religion qu'une foible idée, il faut une vertu aiſée qui ne trouve ni de la gene ni du ſcru-

pule, une vertu d'honête homme qui se borne entre l'excez du mal & le défaut du bien, une vertu naturelle qui détourne des grandes injustices sans engager dans des pratiques trop regulieres, une vertu commune qui puisse simpatiser avec la bienséance, une vertu civile qui allie la conscience avec l'interêt, les usages du monde avec les maximes du Christianisme, ce sistéme n'est-il pas beau?

Le Monde.

Plus on étudie le monde, plus on y découvre le ridicule.

Il faut être hypocrite dans le monde, me disoit une personne qui le connoît assez. Qui prend le parti de n'y êstre pas dissimulé, y joüe un fort mauvais personnage. Trop d'ouverture y nuit, une sincerité qui n'est pas accompagnée de quelque déguisement n'y vaut rien; cette maxime me surprit; je la trouvai juste, quand je vis qu'il ne l'étendoit pas jusqu'à la Religion.

On voit bien dans le monde de ces sortes d'ypocrites. Chacun y connoît trop la necessité d'affecter ces déhors, pour y manquer; Tel machine la perte de son ennemi qui l'accable de caresses; tel feint de

vouloir nous servir, qui n'attend que le moment de nous perdre. On respecte en apparence ceux pour qui on a un mépris effectif, on témoigne de la complaisance à un rival qu'on déteste en secret.

¶ Quand on considere qu'on a une fortune à ménager, il n'est point de dissimulation dont on n'use. Il faut plaire à des gens au dessus de soi, se donnera-t-on au naturel en leur presence? On s'y prend bien mieux. Le superbe s'abaisse, le vaindicatif étouffe l'éclat de ses ressentissemens, l'emporté se couvre du manteau de la douceur; l'homme interessé fait l'apologie de la generosité; le traître celle de la fidelité, l'ingrat l'éloge de la reconnoissance.

Cette hypocrisie est devenuë une vertu à la mode, je l'approuve en quelque façon quoique j'aimasse beaucoup mieux un homme dont la conduite fût sincerement reguliere.

Le monde s'accommode de ce genre d'ypocrites; la politique les souffre, la Religion les déteste, le Christianisme les condamne.

¶ s'étudier à devenir ce que l'on ambitionne de paroître, ne vouloir paroître que ce que l'on est, en cela consiste la science du monde, *Ne fais point le Prince*, disoit Solon, *si tu n'a pas appris à l'être.* Toutes choses ne siéent pas à toutes sortes de

personnes; l'air de grandeur ne convient qu'à ceux qui y sont élevez, à moins qu'on n'ait travaillé avec succés à se l'approprier. Ce que disoit Solon au courtisan, nous le pouvons adresser à tous les hommes en particulier : A l'un nous dirons qu'il ne fasse point l'honête homme, si auparavant il n'a appris à le devenir : A l'autre nous dirons qu'il ne fasse point le bel esprit, s'il n'a étudié les regles de le paroître à juste titre, parce qu'enfin dés qu'on ne peut soûtenir les apparences d'un faux merite, d'un caractere emprunté, autant qu'on étoit rejoüi d'avoir surpris l'approbation générale, autant est-on desesperé de la voir suivie d'un mépris universel.

¶ Il n'est dans le monde que le sçavoir faire : ce sçavoir faire est un grand talent & souvent celui de gens qui n'en ont point d'autre.

Du sçavoir faire au mérite, il y a autant de distance, que de l'esprit à la droiture de cœur.

¶ Un moment donne les plus belles esperances, un autre les détruit; tel qui semble les détruire, les fera bien-tôt renaître; voilà le train des choses du monde.

Je ne me soucierai pas d'avoir fait trente démarches inutiles, si la trente-uniéme me réüssit; ne sçais-je pas que l'ordre des choses du monde est d'aller lentement.

¶ Qu'il est peu de joyes parfaites en ce

monde! mais auſſi qu'il y eſt peu de chagrins ſans reſſource! Dans les plus grands plaiſirs on éprouve je ne ſçai quelles petites traverſes qui en diminuent le ſouverain agrément; dans les plus améres diſgraces, il entre un mélange de douceur qui corrige l'excés du mal.

¶ Si le reſpect humain empêche l'éclat de bien des deſordres, il n'empêche pas moins la profeſſion de bien des vertus. La bienſéance veut qu'on ſe retire des grands vices, elle défend qu'on embraſſe les grandes vertus : N'avoir point de Réligion donne un mauvais nom, pratiquer une pieté auſtere n'eſt pas du goût du monde.

¶ Il ne manque à certains eſprits, qu'un peu de commerce avec le monde; s'ils le pratiquoient, on remarqueroit autant de délicateſſe dans leurs ouvrages que de ſolidité.

L'eſprit le plus élevé qui n'a pas ce commerce avec le monde, ne vaut pas un eſprit médiocre qui le frequente. Celui-ci donne du mérite à un ouvrage par ſes beaux tours, ſes expreſſions fines, l'autre enſevelit l'éclat de ſes penſées dans des termes hors d'œuvre; ſon ſtile n'eſt point celui du monde poli.

¶ L'experience du monde eſt néceſſaire. On s'y inſtruit de mille choſes, que les Livres ne peuvent montrer. On y ap-

prend les belles maximes; on y apprend à vivre, on y apprend à parler, on y apprend à se taire. Demandons-nous compte du fruit que nous en avons tiré.

¶ En tout, il n'y a que la maniére, disent les gens de bon goût. Il y a des personnes qui dans ce qu'ils font de plus généreux ne plaisent pas, il en est d'autres qui par les moindres actions se rendent infiniment agréables. Un homme se fait fête de traiter ses amis, l'appareil du repas est somptueux, les viandes délicates, les services redoublez, les vins exquis, la propreté charmante : Qu'y manque-t-il? une certaine bonne grace dans la maniére de celui qui invite.

Dans cet ambigu que donne *Cleante*; on ne voit rien d'extraordaire ; chacun sort de chez lui trés-satisfait ; d'où naît cette différence? De la maniére.

Aminte vous fait offre de dix pistoles; *Dorilas* vous envoye trente, l'offre du premier vous charme, la générosité éfective de celui-ci vous contente à peine : D'où part cette délicatesse? de la maniere.

La raillerie *d'Alcidor* vive & mordante ne me blesse point, celle de *Geronte* toute innocente, toute naïve qu'elle est m'irrite; il n'y a, vous répondrai-je, que le ton & la maniere.

Lucinde dans son négligé captive tous les

cœurs, *Angelique* avec ses parures se promene aux Thuilleries sans être regardée; il n'y a que la maniere de s'accommoder.

Quand *Leandre* paroît en compagnie, les Dames ne se lassent point de l'admirer. Son discours est pourtant simple, il parle naturellement, son frere n'a que de beaux mots, des pensées choisies, & n'est pas goûté. A quoi attribuerons-nous cela? à la seule maniere.

En quoi consiste cette maniere, demande celui qui veut corriger la sienne; Il est trés-difficile de le dire. Je vois ce qui plaît dans un homme, j'y remarque d'une primiere vûë ce qui choque; mais je ne sçaurois vous donner cet agrément si nécessaire; la nature a dû vous le procurer, ou vous devez l'obtenir du commerce du monde.

Il y a des gens en qui tout déplait, jusqu'au rire & jusqu'au ton de la voix. Ridicules en tout; les mêmes choses qu'on admiroit dans autrui, on les censure dans eux. D'autres ont le bonheur d'enlever la commune approbation. Ce qui vient d'eux charme; on éleve toutes leurs paroles, on trouve de l'esprit dans le moindre de leurs gestes, de la grace dans ce qui leur échape au hazard; & s'il faloit rendre compte du motif des loüanges qu'on leur donne, tout ce qu'on auroit à dire, c'est qu'il paroît dans leurs manieres, un je ne

ſçai quoi d'engageant qui previent en leur faveur.

¶ Me montrera-t'on une plus belle ſcience que la ſcience de ſe taire à propos?

Ou taiſez-vous, ou dites quelque choſe qui ſoit meilleur que le ſilence, diſoit Pytagore à ſes Diſciples. Cette maxime nous impoſe une grande reſerve dans nos paroles. Peu parler eſt bon, ſe taire vaut encore mieux. Dans mille occaſions on éprouve là vérité de ce que je dis.

Le ſilence n'eſt pas toûjours un effet de conduite : l'ignorance le rend neceſſaire à bien des gens.

Si l'on traite de ſtupide celui qui ſe tais, qu'il garde alors plus ſéverement le ſilence, il ne ſera point expoſé à faire une mauvaiſe réponſe, ou même ſon ſilence commencera à paſſer pour un trait d'eſprit.

Un grand parleur, fût-il le plus éclairé du monde, perd ſon credit, & il n'eſt en admiration que chez les ſots.

Un eſprit mediocre ſans ſcience, ſans lumieres peut reparer par le ſilence le tort de ſon incapacité.

Les gens qui ont la réputation de ſçavoir, au lieu de chercher à ſe faire eſtimer par de longs diſcours, ſe tairont plûtôt. Au moins leur diſcretion ne ſera point interprétée à ignorance.

Il faut aller à la Cour pour aprendre à parler ; mais il ne faut point hazarder cet-

te démarche, qu'auparavant on n'ait appris à se taire : car on y achete trop cher l'expérience d'une indiscretion dangereuse.

Nous voyons que les Courtisans entendus sont plus austéres à garder le silence, que les Solitaires. Ils parlent peu, & ne parlent que de choses indifferentes; ceux qui sçavent le monde n'en usent pas autrement.

¶ Beau secret, que celui de renfermer de grands sens en peu de paroles! Faute nullement excusable, que celle des gens qui par de fatiguans entretiens vont ennuyer les compagnies.

Ne serois-je pas moi-même tombé dans ce défaut, & ne pouvois-je pas en termes plus concis proposer la loi de Pythagore.

¶ Je n'estime pas un homme qui parle bien, dés qu'il parle trop; je veux qu'en disant de belles choses, il laisse aux autres la liberté, d'en dire de jolies : Qui ne le sçait pas, manque aux régles du sçavoir-vivre.

¶ On parle beaucoup dans le monde du sçavoir-vivre ; les soins de l'éducation aboutissent à ce point principal; on ne donne aux jeunes gens des Maîtres & des Gouverneurs, que pour leur apprendre l'art de la politesse. Tous n'en profitent pas également.

Il y a toûjours dans la maniére de cer-

tains esprits quelque chose de barbare, que l'éducation n'a pû corriger.

Il se voit au contraire des naturels heureux, qui n'ont besoin pour être parfaitement instruits des regles du sçavoir vivre que de quelques teintures du monde. Nous sommes même surpris de ce qu'en peu de tems ils acquierent cette charmante politesse. Ils ont un parler honête, des manieres distinguées, un air riant, une humeur égale, sans fierté, sans mépris. Avec l'emporté ils prennent le parti d'une grande modération, le plus brutal ne réüssiroit pas à les aigrir; par leurs complaisances ils reviennent aux plus bizarres; ils cherchent à se perfectionner avec l'honête homme, étudient sa conduite & l'imitent, son langage & le parlent, ses sentimens & y conforment les leurs.

Le sçavoir-vivre est l'étude de toute la vie d'un honête homme, étude, personne n'en doute, de la derniere importance à ceux qui frequentent le monde. Vous y rencontrez des fâcheux que tout chagrine, des critiques qui censurent au delà des défauts, & qui en veulent trouver dans les vertus les plus épurées, des envieux que le merite d'autrui blesse, des farouches & des brutaux, que les plus engageantes démarches ne touchent point l'homme bien né ne se fait pas une affaire de vivre avec des personnes d'un caractére si étrange,

Dans les moindres choses on reconnoît celui qui sçait vivre : Exact à les accompagner de cette bonne grace tant recommandée, l'action la plus indifferente le fait remarquer. Une parole ne sort point de sa bouche, un geste, ni un regard ne lui échapent jamais, qu'il n'y joigne cet agrément. Tout sent en lui l'honête homme.

Si les hommes étoient destinez à vivre seuls, peut-être leur pardonnerois-je cette indifference sur le soin de se former une belle éducation. Ayant à vivre avec des hommes comme eux, quel sera le lien de leur societé, la durée de leur union, le plaisir de leur commerce, s'ils ne sont officieux, doux, complaisans ?

¶ Lorsqu'on me dit d'un homme qu'il ne sçait pas vivre, il n'est guéres de défauts dont je ne le croye coupable. Que je le nomme colére, satyrique, médisant, ingrat, parjure, je suis seur que toutes ces mauvaises qualitez se trouvent en lui.

Il n'est point aussi de bien que je ne dise de celui qu'on m'assure posseder l'art du sçavoir vivre. C'est un homme dont je cautionnerai le desinteressement, la fidélité, la prudence. Voyez-le agir, vous ne reconnoîtrez pas que ces vertus soient en lui des vertus supposées ; il oblige son ami par une véritable inclination de le servir, l'excite continuellement à de nouveaux

égards, lui donne de ſages conſeils, lui parle ſans flatterie.

¶ Ayez toutes les bonnes qualitez imaginables, n'ayez pas celle-ci que je demande, j'eſtime peu les autres.

Sans le ſçavoir vivre, le courage eſt une brutalité ; car le prétendu brave inſulte tout le monde : la génerosité eſt une génerosité blâmable, puiſque le malhonête homme n'en fait point les actions avec grace : l'empreſſement qu'il a de nous obliger eſt ſans verité, parce qu'il eſt une ſecrette recherche de ſes interêts.

¶ Qu'il eſt beau de voir des gens qui ſçavent vivre, & qu'on eſt heureux de vivre avec eux ! Quoi de plus agréable que ce commerce de bons offices, ces complaiſances reciproques, ces manieres de ſe prévenir ? Là on propoſe ſes ſentimens ſans crainte d'être contredit ; l'envie ne ſe gliſſe point dans ces ſocietez d'élite ; on y pratique les loix de la bienſéance ; la raillerie y a des bornes, la civilité n'y en a aucunes ; la paix s'y établit, la diſcorde en eſt bannie.

Un homme qui ſçait vivre le montre par tout ; celui qui n'eſt pas ſi auſtere ſe croit permis d'agir à ſa fantaiſie devant ſes inférieurs.

Si vous voulez qu'on loüe en vous le ſçavoir vivre, n'en demeurez pas au ſimple devoir, ou faites-vous un devoir de tout.

Croyez que l'honêteté vous engage autant avec un inégal & un inférieur qu'avec les personnes du premier rang. Aux uns vous devez le respect, aux autres la douceur.

Je ne vous croirai civil, qu'autant que vous mettrez au nombre de vos devoirs une douce & obligeante maniere de parler même à un valet.

¶ La bienséance ne permet pas que dans une compagnie d'honêtes gens on parle de ce que l'on sçait; il y faut parler de ce que sçavent les autres. Un homme qui a couru la mer s'entretiendra-t'il d'autres choses que de naufrage? un vent qui souffle à ses oreilles lui en fournira le sujet, une ondée d'un moment l'anime au recit ennuyeux des tempêtes, sans considerer que ces longues descriptions fatiguent.

La plûpart ont ce genie, & tour à tour on se devient à charge. Le guerrier amene la conversation sur les siéges, les campemens, les attaques. L'amant vante le bonheur de ses avantures, le merite de sa belle, le Partisan ne cesse point de mettre en jour l'utilité des impôts, le bel ordre des finances.

J'aime mieux un homme qui avant que de venir en compagnie laisse son esprit dans son cabinet, qu'un babillard insigne qui porte sa science par tout où il va. Le premier se donne le tems d'écouter, & on

l'estime, l'autre veut se rendre maître d'une conversation, & ambitionne de paroître seul bel esprit, on ne goûte point cette vanité d'un faux sçavant, qui ignore ce que lui prescrit l'honêteté.

¶ Les gens qui sçavent vivre s'accommodent à toutes sortes d'humeurs, la leur se plie & se replie au gré de celles qu'ils rencontrent.

Le talent le plus necessaire dans la frequentation du monde, est celui qu'avoit Alcibiade. Etant à Sparte, il n'y avoit pas de Lacedemonien qui fût ou d'une austérité plus grande, ou plus amateur du travail. Etoit-il en Jonie, il poussoit la molesse au delà de ce que les plus voluptueux Joniens l'avoient portée. Passa-t'il en Perse, les plus magniques Persans ne l'emportoient pas sur lui du côté de la pompe & du luxe. Je blâme dans Alcibiade de l'excés, j'y louë d'autre part un homme qui change d'humeur comme ceux du Païs, & qui est assez maître de soi, pour passer quand il faut d'une extrémité à l'autre. Vivre en France à la mode des Parisiens, à Londres à la maniére des Anglois, à Amsterdam comme les Hollandois, à Madrit comme les Espagnols, n'est pas assurément une chose fort aisée, quoique fort necessaire.

¶ Voilà quelques-unes des maximes du monde, personne ne les ignore: peu les

pratiquent, de là viennent les desordres qui troublent la societé.

¶ Toutes les maximes du monde ne sont pas bonnes à suivre. Il faut profiter du mal qui s'y commet pour s'en donner de l'horreur, & du bien qui s'y fait pour s'exciter à le pratiquer.

¶ L'ambition des gens du monde n'est pas de devenir de parfaits Chrêtiens, ils aiment mieux qu'il leur en coûte pour se façonner à la mode des coupables d'éclat, que de s'épargner de rudes efforts en d'autres rencontres, où il leur en coûteroit infiniment moins pour acquerir la veritable sagesse. Quelles peines, quelle vigilance, quelle contrainte, dés qu'on s'obstine à retrancher certains défauts, qui ne sont tels qu'aux yeux des hommes, à polir ces manieres, qui devant Dieu ne sont d'aucun mérite, à se former une humeur enjoüée, un genie heureux, qualitez dont il ne nous recompensera pas; soin au contraire sur lesquels il nous jugera. L'on se damne par consequent avec travail, au lieu qu'avec un peu de gêne, on se sauveroit, pour ainsi dire, gratuitement.

Soyez ambitieux dit le monde à ses sectateurs, usez de finesse envers vos égaux, de dissimulation envers les grands, de rigueur envers vos inferieurs, apprenez à satisfaire vos passions d'une maniere délicate, instruisez-vous de la morale politi-

que, suivez ces guides qui vous conduiront au succés de vos galenteries, qui vous ouvrent les chemins de la faveur. Sacrifiez tout à vôtre agrandissement, point d'affectation dans vôtre probité, si elle est contraire à vôtre réputation; point de probité réelle, si elle est nuisible aux desseins de vôtre fortune; supplantez cet ennemi, détruisez ce rival, ne songez qu'à vous élever. Telles sont les maximes du monde.

Soyez simples dans vôtre conduite, dit la Réligion, humbles dans vos élevations, modestes dans vos bons succez; obligez vos amis, ayez de l'indulgence pour les malheureux, servez les grands sans flatterie; sacrifiez vôtre fortune a la vertu; point d'hypocrisie dans vos actions, fût-elle necessaire à vôtre agrandissement; toûjours une profession sincere de droiture & d'équité, fût-elle contraire à vos projets: Tels sont les principes du Christianisme. Quelle opposition entre Dieu & le monde! Quelle différence entre les régles de la belle morale, & les loix d'une politique humaine!

¶ En tout ce qui n'est poiut la science du monde, on aime son ignorance. Qu'importe à un homme de plaisir, à un esclave de la fortune, de ne connoître ni son Dieu ni sa Réligion, pourvû qu'il sçache les mysteres de l'intrigue, les ruses de la politique, les détestables coûtumes du siecle.

¶ Nous devrions dire de toutes les choses du monde, ce que disoit Monsieur de Castelnau, à qui on donna le bâton de Maréchal de France six heures avant que de mourir : *Cela est beau en ce monde, mais je vais dans un païs où cela ne me servira guéres,* Une belle reputation, une grande fortune, une naissance illustre, en ce monde rien n'est plus beau ; en l'autre, où l'orgueïl est puni, où les riches passent pour les contradicteurs de la Croix de Jesus-Christ, où on ne distingue ni le Prince ni le Gentilhomme, tout cela ne sert qu'à rendre plus criminel.

¶ Les plus attachez au monde ne sont pas les derniers à en connoître la vanité. Eloquens à faire une triste image des peines qu'il y a à souffrir avec un maître si ingrat, mille fois ils le détestent, & prennent enfin la résolution de l'abandonner.

Ces réflexions me conduiroient trop loin, & on ne les liroit pas, il vaut autant les finir.



LA

La Solitude.

Il faut avoir un grand fond d'eſprit, ou en être tout à fait privé, pour ſoûtenir long-tems la vie ſolitaire. Elle a des douceurs pour qui ſçait s'y occuper, elle eſt afreuſe à qui ne peut en charmer les ennuis par la lecture & la meditation des belles choſes. Un homme ſans genie, incapable de reflexion, vivroit hors du monde exempt de chagrin, car il ne s'en feroit pas une idée delicieuſe. Un eſprit mediocre, qui contempleroit à travers les bornes de la ſolitude les joyes du grand monde, ſe verroit avec regret au milieu des deſerts: mais un homme d'un eſprit élevé, qui ne donne aux choſes humaines que l'étenduë qu'elles ont en effet, accoûtumé à mépriſer leur vanité, ſe plairoit dans ce ſejour, où il ne ſeroit pas témoin du ridicule des autres hommes.

¶ Si l'on pouvoit vivre ſeul, on n'en ſeroit que plus heureux. La tranquilité du cœur n'eſt troublée que par la force des paſſions, & nos paſſions ne ſe fortifient que par un trop frequent commerce avec le monde.

Nous nous gâtons les uns les autres. Nous nous communiquons réciproque-

ment nos inclinations mauvaises. L'ambitieux publie qu'il faut travailler pour la gloire; l'avare en faisant perdre le désir d'une belle réputation, insinuë celui d'amasser du bien: le vindicatif inspire de la délicatesse sur le point d'honneur; le sçavant conseille la curiosité; le Capitaine n'approuve que la profession des armes, chacun veut trouver dans les autres d'autres lui-même, en leur insinuant ses passions. Qui pourroit vivre dans la solitude n'auroit rien à craindre de ce côté-là.

¶ Personne dans le monde n'est content de son état. On voit que les hommes y prennent tant de routes pour se rendre heureux, qu'on doute si celle qu'on suit est la véritable. Aprés avoir long-tems vécu dans cette incertitude, on se persuade que le choix d'autrui est meilleur. Le Marchand trouve le Soldat heureux, qui n'a point à apprehender les pertes, les naufrages. Le Soldat estime la condition du Marchand, dont la vie n'est point exposée à mille hazards, qu'il est obligé de courir. Le grand Seigneur se plaint des assujettissemens de son état, & porte envie à celui de ses inférieurs: ceux-ci enchantez des dehors de ce genre de vie, ne croyent rien de plus agréable que la Cour. Par de si bizarres souhaits le solitaire ne seroit point inquieté, sa condition lui paroîtroit heureuse, parce qu'il ne verroit

personne plus fortuné que lui, à moins que ce ne fût quelque autre solitaire à qui un entier détachement du monde auroit donné une félicité souveraine.

Nous sommes ennemis de la vie retirée: il nous faut de tumultuaires occupations, qui nous jettent hors de nous. Peu se plaisent dans la solitude; en voicy la raison, presque personne n'est capable de soûtenir la vûë de soi-même.

N'entendre que des oiseaux chanter, que les vents doucement murmurer; ne voir que des arbres étendre avec lenteur leur feüillages, que des fleurs naître & mourir aussi-tôt; cela ne peut servir d'occupation à un homme qui aime les exercices fastueux. Je l'approuve de faire son sejour à Paris, si dans la belle saison la solitude lui a causé de l'ennui, l'hiver elle le dégoûteroit mortellement.

Dans quelques années, dit chacun, je me retirerai à ma maison de campagne; là je coulerai le reste de mes jours tranquile, exempt d'ambition, soûtenu par le commerce de deux bons amis. On n'y a pas été trois mois, qu'on se laisse abatre par l'ennui, & qu'on préfere au calme de la retraite le bruit de la ville.

¶ La retraite est la derniere ressource d'un Courtisan.

Nous sommes surpris de la promte résolution d'*Alcipe*, qui sur le point d'occu-

cuper une des premieres places à la Cour, va finir ses jours dans un lieu solitaire, étonnons-nous plûtôt de ce qu'il a demeuré si long-tems dans le monde.

¶ Personne ne quitte la Cour sans regret. Encore tout charmé des plaisirs & des peines qu'on a ressenties, l'esprit rempli de ce qu'on étoit, de ce qu'on pouvoit devenir, le cœur attaché à de tendres engagemens, on a besoin de tout soi-même pour se resoudre à la quitter. Ce dessein éxécuté, on se veut mal de ses premiers retardemens.

¶ Changement heureux d'un homme qui quite le monde! Il lui failloit des valets de chambre pour lui aider à s'habiller; il vouloit qu'on appellât le sommeil au bruit des instrumens; on ne pouvoit servir sur sa table des viandes assez délicates, ses maisons ne pouvoient être trop richement meublées, ni ses jardins trop proprement entretenus; il ne faisoit usage de ses pieds que pour descendre de sa chambre, ou monter en carosse, une lecture d'un moment l'incommodoit, personne à son jugement n'étoit ni bien fait, ni entendu. La retraite lui fait faire des reflexions, qui condamnent cette conduite molle & impérieuse: Lui-même cultive son parterre, une fleur qui y naît par ses soins lui semble plus precieuse que les plus belles plantes des jardins de la Thessalie;

il s'endort au doux bruit des ruisseaux, & s'éveille au chant du Coq simplement vêtu, il se contente d'une nourriture médiocre, une honête simplicité regne dans sa maison, il se fait une occupation agréable de lire les Livres nouveaux.

Le Solitaire travaille tous les jours de ses mains; il est architecte, son peintre, son jardinier; en un mot il suffit.

¶ La solitude n'auroit plus dequoi plaire, si elle privoit entierement des commerces de l'amitié, on peut renoncer au monde, & tenir à ses amis, on quitte le monde, parce qu'il est dangereux, on cultive l'amitié, parce qu'elle est une vertu.

La solitude qui nous rend insensibles à tout, Nous laisse une sensibilité toûjours égale pour nos amis.

¶ L'amour du repos n'est pas un assez puissant motif de nous retenir dans la solitude; il faut y être conduit par le desir de s'attacher uniquement à la méditation des choses du Ciel.

Doux agrément de la solitude, vous faites perdre aux Sçavans le dessein d'être des ouvriers du Démon, en les appliquant à un travail plus Chrêtien, & en leur faisant trouver des délices sans nombre, des douceurs sans reproches, dans la lecture des Livres saints. Que leur auroit servi le succés dans des arts que la Religion ab-

horre, ſinon qu'à les entêter d'une gloire criminellement acquiſe? Trop foibles pour réſiſter aux charmes d'une réputation éblouïſſante, ils auroient continué de ſacrifier les intérêts de leur conſcience à la réüſſite d'une vaine curioſité. Ainſi ce ſeroit avancer leur perte, au lieu que s'ils vivent obſcurs & inconnus au monde, ils ont l'avantage de travailler pour mériter une plus ſolide approbation.

¶ La ſolitude a de grands charmes. Il n'y a point de jours, il n'y a point de momens qui n'y faſſent renaître le vertueux Solitaire à de nouveaux plaiſirs; tantôt il s'occupe des choſes du Ciel, pour s'animer à en meriter la poſſeſſion, tantôt il regarde les choſes de la terre, pour s'exciter à les mépriſer, occupé ſans interruption de l'amour de la vérité, il la recherche, il l'étudie, il la pratique.

Dans la retraite on a la liberté de penſer à ſoi, les diſſipations du monde nous l'ôtent. Les penſées de l'avenir occupent un Solitaire d'une maniere bien différente qu'autrefois elles ne firent. Il enviſageoit alors de grands établiſſemens; ſon ambition ſe nourriſſoit de l'avenir, aujourd'hui c'eſt la verité qui l'y fait pénétrer.

¶ Celui-là eſt parfaitement heureux, qui peut vivre ſans le ſecours d'autrui. Dans la ſolitude on a ce parfait bonheur; là on ſe paſſe des Grands, on mépriſe leurs

honneurs, on n'eſt point obligé de faire réguliérement ſa cour, il ne faut pas attendre des années entiéres pour voir l'accompliſſement de ſes déſirs: on n'y forme que des vœux innocens, qui ne troublent point la félicité préſente.

Voit-on dans la ſolitude des trahiſons & des lâchetez, des baſſeſſes & des perfidies? On n'y eſt point embaraſſé du ſoin de ſe faire des amis, ni traverſé par la crainte de les perdre; on brave la fortune, on ſe rit de ſon pouvoir: Où trouvera-t'on une état plus heureux?

Quelles conſolations ne fournit pas la ſolitude aux malheureux? l'amant y trouve un aſyle contre les dangers de l'amour; l'ambitieux humilié s'y va conſoler de ſa mauvaiſe fortune; ce qui ſeroit impoſſible au zele éloquent des meilleurs amis, devient poſſible au ſilence de la retraite.

¶ Un ſolitaire vraiment détaché du monde me fit dans une lettre l'éloge de ſon bonheur, en ces termes: Pardonnez-moi, Monſieur, la digreſſion que je ſuis tenté de faire; charmé des douceurs de ma retraite, agréez que je vous en entretienne un moment. Toute la face de la terre, théatre magnifique des grandeurs du Tout-puiſſant, m'offre ici chaque jour un ſpectacle qui n'eſt point de la nature des vôtres, & que je puis contempler avec une joye légitime. Je vois les ouvrages de

la nature, les chefs-dœuvres de la Providence. Les lis croiſſent ici à vûë d'œil, nos campagnes ſont richement tapiſſées, Salomon ſur ſon trône n'eſt pas plus éclatant que la moindre fleur qui naît dans ces fertiles valons. Tels ſont les objets qui raviſſent mes yeux: en regardant de pareilles choſes, loin d'être obligé de leur commander de ſe fermer, je les invite à s'ouvrir, afin d'admirer la puiſſance de leur Auteur. Mes oreilles peuvent auſſi innocemment ſe ſatisfaire: les concerts du roſſignol, les chants de la ſovette, les ramages de mille oiſeaux m'animent à loüer le Créateur; au lieu que les mondains, qui prêtent l'attention à des prophanes, entrent dans de blâmables raviſſemens.

¶ La ſolitude eſt plus néceſſaire à ceux que le monde peut corrompre, qu'aux ſages, qui ont dequoi ſe deffendre de ſa corruption. Il n'y a cependant que les gens corrompus qui fuïent la ſolitude, elle n'eſt agréable qu'à ceux à qui elle eſt moins néceſſaire.

Pour qui ſont faits les déſerts? Pour qui ſont établies les retraites? Eſt-ce pour les perſonnes en qui la chair eſt morte, en qui les paſſions ſont éteintes, qui n'ont point de vices dominans? Ces demeures ſéparées de la dangereuſe ſocieté des hommes conviennent mieux à ceux que les appas du monde trompent aiſément. Fui-

ons dans les solitudes, si les villes sont pour nous des lieux de tentation, cherchons dans les montagnes, s'il se peut, un asyle impénétrable aux efforts de la corruption humaine, puisque nous avons une ame à l'excés susceptible des desordres qui inondent le grand monde. *Tout est vanité, tout est vanité*, repete le Sage, dans les plus afreux reduits, comme dans les plus nombreuses Cours, elle établit son regne, la seule difference est qu'on n'a pas la force de resister à ses enchantemens au milieu des dangers qui la suivent dans la foule.

¶ Les hommes considerez comme hommes sont par tout égaux. Cette égalité est confonduë dans les grandes villes, à cause de la magnificence des uns & de la simplicité des autres; on l'avoüe seulement & on la reconnoît dans les endroits retirez du monde.

Je rencontre à Paris un homme de distinction, je le saluë, à peine me regarde-t'il. Que tous deux nous nous rencontrions en pleine campagne, il m'ôtera le premier son chapeau. D'où vient cette civilité bizarre? Suis-je plus homme à la campagne qu'à la ville; Ce n'est point cela, c'est plûtôt que lui-même dénué à la campagne du faste qui selon lui le rendoit supérieur aux autres, devient plus homme qu'il n'étoit, se mesurant alors à moi, il me traite comme son égal.

¶ J'envie le bonheur d'un solitaire, qui n'a plus de commerce avec le monde, & qui est plus seul dans la solitude, que la solitude même n'est seule dans ces campagnes inhabitées.

¶ Les montagnes, les rochers, les bois forment le lieu solitaire, mais ils ne font pas la solitude. J'appelle être dans la solitude, quand on peut vivre seul avec soi-même; cette solitude peut aussi bien se trouver au milieu du tumulte des villes frequentées, que dans les lieux les plus déserts.

Avoir pour demeure une sombre caverne, pour compagnie les bêtes sauvages, pour spectacle des pierres & des torrens, pour nourriture des racines sans aprêt, pour occupation des fatigues sans relâche; être enfin dans l'horreur d'un triste silence, qui ne soit interrompu que par le hurlement des loups, & le rugissement des lions; ce n'est là qu'une partie de la solitude, il faut sçavoir vivre avec soi-même comme s'il n'y avoit plus d'hommes dans le monde, comme si on y avoit toûjours été seul, & voilà la vraye solitude.

* Tous les hommes iront-ils se confiner dans un exil qui ne finira qu'avec leur vie? Ils ont leurs engagemens dans les villes, trop de raisons les empêchent de se retirer, je le sçai, c'est ce qui fait le malheur de plusieurs, qui se gâtent dans le commerce du monde.

Si j'entreprenois de dépeupler les villes il n'y auroit plus de solitudes; les déserts seroient plus frequentez que les Provinces, les Provinces seroient désormais de véritables déserts. Demeurons dans le monde à la bonne heure, mais établissons au dedans de nous cette retraite si necessaire.

LA COUR ET LES GRANDS.

UNe statuë exposée dans une place publique arrête les yeux des passans, on en admire le dehors, qui en considereroit le dedans, y reconnoîtroit un vuide affreux. Telle est la Cour.

Je me suis toûjours dit, qu'auprés des Grands il n'y avoit point de fortune à faire. En ai-je été plus dégoûté de la Cour? Les bons services y sont suspects, les assiduitez peu reconnuës; on se lasse de vous vouloir de bien, on vous protége froidement, l'envie se déchaîne contre celui qu'on y regarde de bon œil. Il faut essuyer le cruel mépris, être disposé à flatter, caresser jusqu'à un valet, lui faire des soûmissions, le remercier de ses refus. J'en conviens, mais je me trahirois, si je me disois gueri de la passion que j'ai euë de vivre à la Cour. Je suis du nombre de ceux qui se flatent que leur modération les deffen-

droit contre les attaques de la fortune, jusqu'à ce que je l'aye expérimenté, je croirai que je ne puis me tromper.

¶ La Cour est un monde particulier, où l'on ne se gouverne pas comme ailleurs. Les Courtisans nous sont aussi opposez que les antipodes.

Qui croiroit qu'à quatre petites lieuës de Paris, on eût des mœurs, des façons de faire, des sentimens tout differens qu'à la ville?

Versailles & *Paris* ne sont essûrément pas dans un même climat, les génies y sont trop contraires. L'air de l'un est contagieux, l'air de l'autre n'est pas tout-à-fait si empesté. Là on flate, on dissimule, on se sert d'artifices; ici on est plus ouvert, plus naturel, plus sincére.

¶ Le goût de la Cour n'est pas le même que celui de la ville; je ne sçai lequel est le meilleur. A la Cour on juge finement, à la ville on prononce solidement, ce que je sçai, c'est qu'il y a plaisir d'avoir l'approbation de l'un & l'autre.

Deux Orateurs sont nommez pour parler, l'un devant le Roi de France, l'autre devant le Roi d'Angleterre. Le premier s'attend à un Evêché, le second, selon sa régle, peut seulement prétendre au Cardinalat: celui-là goûté à Paris ne l'est point à la Chapelle, quelle mortification! celui-ci applaudi par les grands

Seigneurs, à cause qu'il l'a été par leur Souverain, ne voit dans une Paroisse de Paris, qu'un auditoire peu rempli, & beaucoup murmurant ? Qui des deux se consolera le plûtôt ; Je ne doute point que ce ne soit le Religieux. L'approbation des gens de Cour flate davantage que celle du Peuple, qui n'a aucun suffrage dans le choix des Prélats.

¶ L'homme de Cour étant à la Ville, approuve ce qui est admiré de la Ville ; revenu à la Cour, il suit l'opinion des autres Courtisans. Chaque lieu comme chaque siécle a son goût particulier ; il faut le suivre bon ou mauvais : quel risque court-on ? on est bien reçû d'être de l'avis commun.

On anonce une piéce nouvelle, le titre en est trouvé heureux ; on court en foule à la premiére représentation, plusieurs Princes l'honorent de leur présence, la piéce est jugée exquise : Flaté d'avoir l'estime des gens de Cour, on en donne à Fontainebleau des répresentations plus exactes ; la piéce n'y est point admirée, elle échoüe. Ces Courtisans critiques sont pourtant ceux qui s'en étoient rendus en quelque façon les adorateurs. A quoi attribuëra-t'on cette varieté de jugemens ? Je ne suis pas assez pénétrant pour en donner une bonne raison, à moins qu'on ne veüille se contenter de ma premiére ; cha-

que siécle a son goût favori.

Montrez-moi un homme à qui la Cour & la ville ayent aplaudi. Ce qu'icy on estime, là on ne l'approuve pas. La Tragedie de J. en est un exemple. Je pourrois nommer une infinité d'autres piéces qui enchantent les Courtisans, & qui ne plaisent pas à Paris. Les goûts sont étrangement diversifiez.

¶ Il y a peu d'honêtes gens à la Cour, qu'on ne me prenne point sur cela à partie, si tout le monde y vivoit Chrêtiennement, il ne faudroit pas choisir d'autre état.

¶ Les chemins de la Cour sont rapides, on y monte avec peine, ils sont glissans, on y tombe aisément.

¶ A la Cour il faut une sorte de perséverance. Les bonnes graces des Princes ne s'arrachent qu'avec violence, leur cœur est pour ceux qui s'obstinent à l'avoir.

¶ La faveur épargne à un Courtisan bien du chemin, elle prévient en lui le mérite des assiduitez.

¶ Un Architecte nommé Dinocrates avoit inutilement tenté de se faire connoître à Alexandre. N'ayant pû seulement s'en approcher, il imagina un dessein tout particulier pour en être vû. La tête couronnée de branches de peuplier, le corps oint d'huile, l'épaule gauche couverte d'une peau de lion, une massuë à la main

droite, il se presenta en cet état devant le Prince. La nouveauté de ce spectacle excitant la curiosité des Courtisans, Alexandre commanda qu'on le fît approcher, il l'écouta, se mit à rire, & le retint à sa suite. Je n'oserois trop dire ce qui me vient en pensée ; chacun veut être connu des Princes ; ceux qui se jettent à la Cour ont les mêmes vûës ; le nombre en est si grand, qu'il en reste toûjours quelques-uns derriere, ceux-ci veulent être remarquez à quelque prix que ce soit ; que font-ils ? Ils imitent Dinocrates, tous se travestissent à son exemple, & tâchent de faire entendre à ce Grand dont ils briguent la protection, qu'en braves athletes ils défendront se intérêts, & qu'à quelque épreuve qu'on les puisse mettre, ils auront le courage des lions, la force des Hercules. Si cette application ne plaît pas, je consens qu'on n'admire que l'histoire.

L'avarice des particuliers assiege le Palais des Princes avec tant de fureur, qu'ils n'ont pas le tems d'examiner ce qu'ils donnent, ni à qui ils donnent. Ils répandent leurs faveurs au hazard, des indignes les obtiennent ; tandis que les plus moderez n'y ont aucune part.

Il ne coûte gueres à la Cour d'être genereux ; on y revêt les uns de la dépoüille des autres.

La facilité qu'ont les Grands de tous

accorder, loin de ſignaler leur bonté, ne fait que la décrier, & qu'augmenter l'envie contre ceux qui éprouvent leurs liberalitez.

¶ On nous ſurprend de nous dire qu'il y a des païs, où la nuit on fait ce qu'ici nons faiſons le jour. Sommes-nous ſurpris de voir un Homme de Cour veiller quand les autres dorment, dîner quand ils ſoupent, joüer enfin toutes les nuits, & les métamorphoſer en autant de jours?

Il ſemble que les jours ne ſoient faits que pour le menu peuple. Les Grands Seigneurs aiment les plaiſirs qui ſe goûtent à la lueur des flanbeaux. Une femme de qualité ſe leve à midi, à peine eſt-elle habillée à cinq heures; la Comedie, le bal, le jeu ſe ſuccedent; on ſe couche à quatre heures du matin. N'eſt-ce pas renverſer l'ordre du monde, que de chercher le repos lorſque les autres ſont dans l'occupation? Je ne vois que les Grands capables de cette bizarrerie.

¶ La grandeur eſt recherchée de tout le monde, quoique par des vûës différentes. Les uns la recherchent par raport à elle-même, ils l'aiment parce qu'elle les met au large, qu'elle leur donne toutes ſortes de commoditez: D'autres la recherchent par rapport à l'autorité: ce ſont des gens qui ſe plaiſent dans la foule des Courtiſans, qui ambitionnent de ſe faire va-

loir: ils veulent qu'on coure à eux, qu'on les croye dépositaires des graces de la fortune , qu'on les sollicite de les distribuer.

Les Grands veulent qu'on leur fasse la cour assiduëment, parce qu'eux-mesmes sont fort assidus à faire la leur; vous attendez d'eux ce qu'ils attendent du Roi, n'est-il pas juste que vous l'achetiez au mesme prix?

¶ Tout homme qui entre à la Cour doit se dépoüiller de sa volonté, plus qu'un autre qui a fait vœu d'obéissance. C'est un lieu où on se gouverne au gré d'autrui, & où il n'est pas permis de suivre ses propres fantaisies. On y dîne à l'heure qu'on y voudroit souper, on y soupe quand il est tems de dormir; il faut se lever de bonne heure, se coucher bien tard, & toûjours contre son inclination. Ce fut de tout tems la maniére de la Cour. L'état d'un simple particulier est incomparablement plus doux; il est son Maître & son Roi, personne ne le contredit; il n'attend point, on l'attend; il dit son goût, on le suit, il mange à son appetit, il a la liberté de tout.

¶ Servitude étrange que celle des Princes! nous les voyons les maîtres du monde, nous les croyons libres, mais n'est-ce rien que l'empire qu'exerce sur eux une infinité des passions violentes? Ils comman-

dent aux Peuples avec autorité, ils obéïſſent à leur orgueïl avec plus de ſoûmiſſion. Ce ſont des *Marius* qui conduiſent des armées, & ce ſont en même tems des *Marius* qui ſe laiſſent conduire par l'ambition.

❡ Dés que nous ſommes attachez à la perſonne des Grands, nous ne nous appartenons plus, c'en eſt fait. Nous aurions envie de rire, ce Grand ne rit pas, il y auroit du crime à le faire. Nous avons un chagrin mortel, ce Grand n'en a point, la bienſéance demande que nous nous répandions en éclats de joye; quelle plus cruelle ſervitude?

Je déplore la condition de ceux que l'interêt, la politique, la flatterie engagent à des divertiſſemens extérieurs, tandis qu'une ſecrette affliction les conſume. Ce Comedien vient de perdre une femme qu'il aimoit, il faut qu'il quitte ſes habits de deüil, & qu'aux yeux du public, il affecte une joye qu'il ne ſçauroit avoir; n'eſt-ce pas un nouveau ſujet de triſteſſe? Ce Courtiſan a eu du deſſous dans une affaire dont dépendoit le ſort de ſa famille; malgré ſa douleur il eſt contraint de prendre un viſage gai. Voilà ce qu'on appelle des gens doublement malheureux.

❡ A la Cour on a beſoin de tout le monde, plus quelquefois de la bonne volonté d'un Portier, que de la faveur de ſon Maître. Chacun cherchoit à ſe faire

connoître des Domestiques de Sejan; ils partagoient avec lui les hommages des flateurs.

Jusqu'aux moindres personnes peuvent devenir à la Cour de forts amis & de redoutables ennemis. Tel y paroît sans pouvoir, qui en a plus sur l'esprit du Prince, qu'un des premiers Seigneurs.

Les Grands ne mesurent pas leur confiance à la qualité; ils l'abandonnent plus souvent à un homme du commun qui en use avec prudence, qu'à d'autres qui pourroient s'en prévaloir.

Il faut à la Cour faire des soûmissions à gens qui nous en doivent. Quiconque n'est pas disposé à en passer par là n'y est absolument pas propre. Un Cordon-bleu bon Courtisan briguera dans l'occasion l'amitié d'un Valet de chambre, pour avoir accez chez le Ministre.

¶ La sensibilité se trouve rarement dans le cœur des Grands. La joye continuelle où ils vivent, naturalise chez eux une dureté barbare pour les malheureux.

Les Grands perdent pour les autres tous sentimens d'humanité, parce qu'ils épuisent en leur faveur toute leur tendresse; ils regardent souffrir le reste des hommes avec autant d'indifference, que s'ils étoient d'une nature inferieure à la leur.

Vous hommes élevez, qui êtes les Dieux de la terre, les peres des peuples, la mê-

me Loi, qui nous ordonne de vous respecter, vous oblige de nous cherir.

Rien ne nous engage plus puissamment que l'honêteté d'un grand Seigneur. Charmez de son accueïl, nous voudrions avoir un trésor de gloire à lui offrir, pour le dédommager de celle dont il se dépoüille si volontiers en nôtre faveur.

¶ La familiarité avec les Grands est tôt ou tard dangereuse; on doit rechercher leurs bonnes graces d'une maniere respectueuse, point autrement.

Trop voir un Grand Seigneur, nôtre presence le fatigue, nos assiduitez l'importunent : le voir rarement, il nous oublie, il ne nous remarque plus. Est bien heureux qui s'en peut passer.

¶ Ce n'est pas le succés de quelque important dessein qui donne aux Princes le plus de joye : la malice d'un singe, ou la brutalité d'un fol les divertira davantage; un mot d'esprit, une fine raillerie ne les pénetre pas si fortement. Est-ce qu'ils ne sçavent pas goûter les belles choses ? Ce n'est pas toûjours cela ; élevez dans les grands plaisirs, ils y deviennent insensibles, & sont obligez d'en chercher de nouveaux dans ces bagatelles, qui reveillent leur humeur. Cette raison me semble la veritable.

¶ Les gens de la Cour ne sçavent pas faire usage d'eux-mêmes. Leurs pieds,

leurs mains ne sont que des parties de bienseance, & non des membres necessaires, ce n'est que pour la bonne grace qu'ils les ont.

¶ Par tout la verité est mal reçûë, à la Cour elle est en horreur.

L'art de flatter les Puissans est si commun, qu'il n'est ignoré ni des petits, ni des moins instruits.

Les Grands Seigneurs ont beau mal faire, ils ne manquent pas d'avoir à leur devotion des Poëtes & des Orateurs qui les flattent à propos, & qui leur font un merite de tout.

On a tant flatté les Grands, que la flatterie doit être à bout, & le flatteur se confesser vaincu. Je ne doute point que l'art de loüer ne fût épuisé dés le tems des premiers Rois; si ce n'est que l'interêt, qui ne s'épuise jamais, ne lui donnât de nouvelles ressources en faveur de leurs successeurs.

¶ Il n'y a qu'une chose qui me feroit desirer l'état de Grand, c'est la facilité qu'on y a de se mettre en reputation. Beaucoup de science, beaucoup de sagesse, beaucoup de vrai merite sont presque sans gloire dans une condition privée.

Un sot de qualité a bien de l'avantage. S'il ne parle point, on vante sa politique; s'il parle, on exagere son esprit.

¶ Evitons de faire montre de nos ta-

lens en presence de nôtre Maître. C'est alors qu'il faut suivre le conseil du Sage: *Ne vous appuyez point trop sur vôtre prudence.*

Mon fils fait-toi petit, disoit Parmenion à Philotas. Je ne donne aux Courtisans que cette leçon.

¶ La stabilité n'est pas le propre de l'humeur des Princes; leur volonté est dans une revolution continuelle.

¶ Peu de choses épouvantent les Rois coupables. Ils tremblent aux moindres signes, leur conscience chargée de crimes les rends attentifs aux plus communs évenemens. Faut-il pour les effrayer que le Ciel paroisse en feu, qu'un tonnere long-tem retenu fonde sur le toit de leur Palais, y brise & y renverse ce qui sert d'instrument à leur vanité. Je n'en demande pas tant. Le Soleil n'a qu'à dérober sa lumiere pour un moment; Archelaus tremblant à la vûë de cette éclipse, que les moins hardis regarderont sans étonnement, fera fermer les portes de son Palais, couper les cheveux de sons fils, & ira chercher sa seureté dans les lieux soûterains, comme s'ils étoient impenetrables aux vengeances du Ciel.

Le Prince innocent regarde toutes choses sans effroi, il les attend avec une intrépidité merveilleuse; le mauvais Prince s'embarasse dans les conjectures funestes. L'apparition d'une cométe, un change-

ment de couleur dans la Lune, la découverte d'un nouvel astre, le bruit du tonnere seront pour lui des présages de malheur; tourmenté par le cruel souvenir de ses desordres, il craint à toute heure d'être reduit en cendre par la foudre.

¶ Les Grands devroient faire pendant leur vie, ce qu'on dira d'eux dans leur oraison funébre; il ne sera plus tems.

¶ Nous conseillons aux Princes ce qui leur plaît, & non ce qui leur est avantageux. Je sçai que la politique a ses bornes; on craint de se mettre mal dans leur esprit; je ne blâme pas cette précaution: mais pourquoi voulons nous plûtot nous asservir aux loix d'une basse flaterie, que de les soûmettre adroitement aux régles d'une vertu necessaire?

Un Prince vicieux appelle rarement dans son Conseil des personnes de probité; il apprehende d'en être contredit; ou s'il les y admet, c'est pour se justifier aux yeux des peuples de la temerité de ses entreprises.

Les Rois que la seule politique gouverne, ne demandent pas tant conseil pour faire choix des mesures qu'ils ont à prendre, que pour sonder les intentions de leurs Ministres.

¶ Xerxes projettoit de soûmettre la Grece à son obéïssance; les flatteurs toûjours éloquens, ne perdirent point cet-

te occaſion de l'aſſurer de la proſperité de ſes armes. Demaratus plus ſincere, l'avertit que ces grandes forces lui nuïroient. Comme le conſeil des flateurs prévaut à celui des ſages, Xerxes négligea le dernier; voyant enfin le mauvais ſuccés de cette guerre, il remercia Demaratus de lui avoir dit la verité. Que les Grands ſont à plaindre d'avoir tant d'inclination pour la flatterie, d'en avoir ſi peu pour la verité! Si l'amour du bien public porte certains hommes à la dire, leurs conſeils ſont foiblement écoutez, & jamais ſuivis.

Les Princes ne veulent point de gens qui prétendent avoir plus de ſageſſe qu'eux: Il leur faut des eſprits complaiſans qui approuvent leur ambition. Juſqu'à ce qu'ils voyent la déroute de leurs ſuperbes deſſeins cauſée par leur imprudence, ils rejetteront les avis d'un bon Miniſtre; ſans cette experience qui les fait repentir d'avoir ſuivi leurs propres lumieres, ils n'avoüeroient pas encore qu'ils ſe ſont trompez.

¶ La perte d'un ſage Conſeiller fait mieux ſentir le beſoin qu'on en avoit. Tant qu'on a cet appui, on croit pouvoir aiſément s'en paſſer, ne l'a-t'on plus on reconnoît combien il étoit neceſſaire. Auguſte deſeſperé de voir ſa fille dans des débauches indignes d'une femme de ſon rang, ne put diſſimuler ſa douleur. Perſonne ne s'oppoſant à ce honteux éclat, il publia

les

les désordres de Julia, sans considérer qu'il se déhonoroit lui-même : aussi ne fut-il pas long-tems à voir sa faute : *Ce malheur*, dit-il, *ne me seroit pas arrivé, si Mécenas ou Agrippa eût vécu.*

Tirons de la conduite d'Auguste une seconde maxime. Les Peres bien loin de publier les vices de leurs enfans, doivent en dérober la connoissance. Je ne leur donne qu'un moment pour se repentir d'avoir exageré les mécontentemens qu'ils en ont reçûs ; si-tôt que la colere fera place à leur premiere moderation, ils regretteront d'avoir satisfait leurs ressentissemens aux dépens de leur propre honneur. Les désordres des enfans, ne sont-ils pas imputés à la neglicence, au mauvais exemple des parens, au défaut d'éducation ; Faisons en sorte qu'ils s'assoupissent dans le secret de nos maisons, que nos familles n'en soient pas même instruites, de peur que toute la Ville n'en soit bien-tôt imbuë. Que gagne un pere de décrier ses enfans ; disons plûtôt quel tort ne se fait-il point ? S'ils se presentent pour une Charge, s'ils briguent un emploi, on rappelle leur vie passée ; on leur cite le témoignage d'un pere, ses plaintes, ses corrections ; je laisse à penser s'il n'a pas tout le tems de se repentir de son indiscretion.

Je trouve dans les paroles d'Auguste, le sujet d'une seconde reflexion. Les Princes

affectent de dire du bien de ceux qui ne vivent plus, afin de donner à ceux qui les servent, une forte émulation. La politique le veut; il seroit dangereux de témoigner à un sujet le besoin que l'on a de sa personne, pourroit-il n'en pas abuser? Incertain de quel œil on regarde ses services, il fait de nouveaux efforts pour les rendre agréables. Une seconde raison conseille cette conduite. Rien n'exciteroit plus l'envie des courtisans que l'approbation du mérite de quelques-uns. Un Roi fait sagement de ne s'en pas expliquer.

Quelque chose que dise un Roi, nous trouvons dans ses réponses, une force qui nous surprend d'abord. Cet air de Majesté avec lequel il parle, ce peu de paroles même qu'il dit, en imposent beaucoup.

Il y a une éloquence seule affectée à la grandeur qui s'étend jusqu'aux actions, & jusqu'au silence des Princes. Une de leurs paroles renferme plus que le discours ordinaire. Tout parle chez eux, un ton de voix, un signe, un geste; on y trouve de nobles sentimens qu'il est facile d'interprêter. Il n'appartient pas à l'art de donner les regles de persuader ainsi, on les tient de la nature qui communique ce semble aux paroles d'un Roi, autant de poids & d'autorité que la fortune en a donné à sa personne.

L'histoire conserve précisément tout-

tes les Sentences des Empereurs ; elle se charge d'anoncer à la posterité, leurs paroles comme leurs actions. Nous rapportons aussi volontiers ce qu'ont dit les Cesars, les Alexandres, que ce qu'ils ont fait. Leurs noms augustes reviennent incessamment dans nos maximes, parce qu'en effet les leurs ont quelque chose d'héroïque qui seul peut s'emparer de l'esprit des Héros.

¶ Dans un homme élevé on veut des vertus plus que communes, tout doit répondre à la hauteur du rang qu'il occupe. Un courage médiocre est en lui taxé de lâcheté, une generosité ordinaire ne lui méritera point la gloire de cœur bienfaisant.

Les Maîtres des Peuples ont bien d'autres devoirs à remplir que le reste des hommes. Ce qui acheve la perfection de ceux-ci, peut à peine commencer la leur. Des qualitez bornées distinguent un homme du commun, un Prince ne sera point grand qu'il n'en ait d'infinies. On pardonne à un sujet certains défauts, parce qu'il n'est que sujet : dans un Roi on n'excuse rien parce qu'il est Roi ; une vertu médiocre est en lui une espéce de crime.

Que les hautes dignitez demandent de ménagement ! Les actions y doivent être irréprochables, & les paroles des sentences. Un mot qui tient un peu de la paf-

sion ne sort pas sans reproche de la bouche dont on n'attend que des oracles; une action irreguliére est monstreuse aux yeux de ceux à qui on doit l'exemple. Les Grands sont legerement touchez de ces instructions; la plûpart s'imaginent que la licence, l'imperfection, sont des prérogatives de la naissance; être sage, être parfait, au vulgaire on en laisse le soin.

¶ Quoi qu'on ne soit pas dans un rang élevé, on peut autant profiter de ce qui est dit pour les grands que les grands mêmes à qui ces choses sont addressées. L'ambition trouve place dans le tombeau des disgraces comme sur le trône d'Alexandre; ensorte que les instructions qui semblent ne regarder que les Princes, ne conviennent pas moins aux Sujets.

REFLEXIONS SUR QUELQUES *endroits choisis de Tacite.*

LA vieillesse ne rend pas toûjours incapable d'un bon choix. Il se voit des vieillards chez qui la vigueur de l'esprit augmente, à mesure que la force de leur corps diminuë. Galba en adoptant Pison, crut avoir fait un choix judicieux. *Quand on sçaura*, lui dit-il, *que j'ai adopté, je cesserai de paroître vieillard.*

Point de nouveauté dans le commencement d'un régne; faites s'il se peut qu'on croye que vous ne voulez rien changer. Le nouveau gouvernement doit en tout ressembler au premier, lorsque les peuples ne s'en sont pas plaint: je ne sçache pas de meilleur secret pour gagner leur affection.

On appréhendoit que l'Empire ne vînt à Tibere, une des principales raisons étoit, *qu'il avoit été nourri dès son enfance dans la maison dominante, chargé d'honneurs & de triomphes dans sa jeunesse.* Une molle éducation entretient la volupté, on a peine à perdre l'habitude du plaisir, nullement accoûtumé aux exercices laborieux, au lieu de s'occuper aux affaires du gouvernement, on sattache aux délices de la grandeur.

Rien d'ailleurs n'excite tant l'ambition que ces honneurs qu'on s'empresse de rendre aux Princes, ils en deviennent fiers, orguëilleux, méprisans. Heureux ceux qui apprennent à se défendre contre la molleſſe, par un genre de vie austere, contre la fierté, par des maniéres affables! Ils feront souhaiter la durée de leur régne.

Tacite remarque que *la premiere action du nouveau régne fut le meurtre d'Agrippa.* Quelle opinion pouvoient avoir les Romains de Tibere? Dans les dernieres années du régne d'Auguste, ils avoient éprouvé une clemence sans exemple, dans les premiers jours de celui du nouvel Empereur ils voyent un exemple déteſtable de cruauté. Auguste termina son régne par des actions de douceur, il finit le tems de sa domination par une conduite genéreuse? Tibere commence en tiran, sans qu'on puisse espérer qu'il redresse son humeur ombrageuse. Méchante idée qu'on donne de soi aux peuples quand on n'a pas la force de leur déguiser ses inclinations dangereuses! Ils avoient raison d'appréhender son avenément à l'Empire.

§. *Quelque resolu que fût le Centurion il eut beaucoup de peine à tuer Agricola, quoique ce pauvre Prince fût sans armes.*

Il sort du visage des bons Princes, même des Princes cruels, car il faut respecter

lès Grands de la terre, & adorer leur pouvoir si on ne peut aimer leurs personnes; il sort, dis-je, un certain air qui terrasse quiconque ose attenter sur leur vie. Leur majesté leur sert de bouclier, la résolution la plus interpride est alors ébranlée, le coupable se trouve saisi d'effroi, un moment aprés il est au desespoir d'avoir consommé le crime, parce qu'il en connoît l'énormité dans son entier.

Le Centurion vient dire qu'il avoit fait ce qu'on lui avoit commandé. Chose horrible, il n'est rien qu'on fasse pour plaire à un Prince! On s'honore d'avoir part à sa confidence, on brigue la gloire d'être le ministre choisi de ses cruautez. Ce Centurion vient au plûtôt anoncer le meurtre qu'il a fait, comme si c'étoit une victoire insigne qu'il eût remportée, & qui lui dût mériter la faveur de son Roi; mais si le crime plaît, le coupable devient odieux. Tibere dont il s'étoit promis une grande récompense, répondit aussi-tôt, *qu'il ne lui avoit rien ordonné & que le Centurion rendroit compte de ses faits au Senat.*

Deux choses à remarquer. La premiere, qu'un Roi est dans la nécessité, sur tout au commencement, de se justifier aux yeux de ses peuples. Sa puissance absoluë ne l'exempte point de cette nécessité, elle est du devoir, elle est de la politique, sinon on se fait haïr. La seconde, qu'il est

gereux d'obéïr trop promptement aux ordres que donnent les Princes dans la colere; le repentir ſuccedant à une noire action, ils rejettent le crime ſur le miniſtre de leur vengeance, & puniſſent ceux qui les ont enchaînés par d'auſſi indignes complaiſances.

¶ *Tibere affectoit de commencer toutes les fonctions publiques par le miniſtére des Conſuls.* Il eſt dangereux à un Roi, de faire paroître qu'il veut lui ſeul gouverner ſans écouter les avis de perſonne. Les évenemens fâcheux lui ſont attribuez, les bonheurs ſont interprêtez à la fortune, on ſe prévient contre lui, on ne le croit capable que de véxations.

¶ *Tibere étudioit le viſage & les paroles* des grands qui l'aprochoient. Ce n'eſt pas une mauvaiſe qualité dans un Prince de conſulter la phiſionomie de ceux qui l'abordent: ceci doit être aux courtiſans un avertiſſement de tellement compoſer leur viſage & leurs paroles, qu'il n'y ait ſur l'un aucune altération, ni dans les autres aucun détour, pas même d'inutilité.

¶ Lorſque César fut tué, on diſoit que *c'étoit un Tyran.* Il faloit bien donner quelque couleur au crime de ſon aſſaſſin. Arrive-t'il quelque choſe de ſiniſtre à un homme élevé en dignité, chacun par envie ſe hâte de dire qu'il méritoit ce malheur; comment ſans cela pourroit-on excuſer

ceux qui ont trempé dans le dessein de sa disgrace ?

Ce qu'on disoit de César aprés sa mort, peut-être ne l'avoit-on jamais dit pendant qu'il vivoit : Les flateurs sont mieux appris; tant que nous les pouvons favoriser, ils nous trouvent mille vertus, point de défauts; sommes-nous morts, ils ne reconnoissent plus ces belles qualitez tant de fois admirées, ils s'attachent à mettre nos vices dans un un grand jour.

Il n'y a que ceux qui suivent les grands qui apprennent leur véritable caractere. Les grands ne le sçavent pas eux-mêmes. Cesar ne se croyoit pas Tyran, on nous dit qu'il l'étoit, aussi dira-t'on de ceux qu'aujourd'hui on met au nombre des Dieux, qu'ils n'étoient que des hommes trés-imparfaits.

La destinée de Cesar doit faire trembler ceux qui sont à la tête des Gouvernemens.

¶ Que l'esprit des peuples est inégal, qu'il y a peu de constance dans leurs jugemens! A peine Auguste a-t'il les yeux fermez, qu'on veut foüiller dans le motif de ses actions, les uns l'accusent, peu le justifient, presque tous le blâment, & enfin on lui rend les honneurs divins. Accordez cette conduite.

¶ Dissimulation adroite de Tibere, rafinement de vanité bien extraordinaire!

Il fait l'éloge d'Auguste en termes magnifiques, la reconnoissance l'y engageoit, son propre intérêt l'y portoit; il sçavoit qu'un Prince qui commence à gagner, doit dire du bien de son Prédecesseur, sur tout quand il a été aimé du peuple; au fond Tibere avoit de la répugnance à le faire, mais que ne peut la politique? il prévient ensuite le peuple, *sur le peu de force qu'il se connoît pour soûtenir un grand Empire*; autre ruse de sa dissimulation? Car personne ne se croit incapable d'exercer les ministéres publics, si on avoüe qu'ils sont pénibles, c'est pour s'honorer de la vigilance, du travail, de l'exactitude qu'on promet d'y apporter.

Tibere étoit habile, il en faut convenir: *Sous le régne d'Auguste il avoit eu beaucoup de part aux affaires.* Cette experience forme extraordinairement; le talent de gouverner est une chose qui s'acquiert, & qui ne peut s'aquerir que par de longues études, que par un prompt exercice.

¶ Jamais ne faites connoître au Prince que vous entrevoyez ses intentions. Tacite dit que *les Senateurs craignoient tous également de déviner la pensée de Tibere.* Ils comprenoient sans doute que sa modestie étoit feinte, que plus il témoignoit vouloir refuser l'administration du Gouvernement, plus il avoit d'impatience de se voir maître. Cependant ils feignoient à leur tour de ne pas croire que cela fût vrai. Avec

un homme dissimulé comme Tibere, il faloit des gens aussi dissimulez que ces Senateurs.

¶ Ignore-t'on combien il est dangereux de choquer les Princes; On a beau leur marquer des soûmissions, des repentirs, s'ils ont resolu de se vanger, rien ne leur en fera perdre le dessein. Tibere ne revint point de l'aigreur qu'il conçut contre Asinius Gallus; en vain chercha-t'il à l'adoucir par ses loüanges, un Empereur irrité n'est plus un homme capable de retour.

¶ Un homme de tête qui parle avec force, ramene les esprits les plus emportez. Blésus ne dit que trois mots à des Legions mutinées, le desordre fut aussi-tôt calmé. Il leur parla en ces termes: *Trempez plûtôt vos mains dans mon sang, il y aura moins de crime à tuer un General qu'à vous revolter contre vôtre Prince; ou je vous retiendrai dans l'obéïssance, si vous me laissez la vie, ou je hâterai vôtre repentir si vous me l'ôtez.*

Le sang froid auroit été inutile dans une pareille occasion, il faloit un discours pressant, vif, coupé, génereux. Si Blésus avoit marqué de la crainte, la revolte auroit été opiniâtre, il s'exprimoit en homme qui se possedoit, en homme que la vûë du peril n'étonnoit point, en homme qui agissoit par un pur zéle de servir son Prince; voilà ce qui doit paroître à

des Troupes qu'on veut faire rentrer dans le devoir.

¶ Il est nécessaire qu'un Prince soit éloquent : mais son éloquence ne doit pas ressembler à celle des Orateurs : son visage doit parler plus que tout le reste, on doit lire dans ses yeux ce qu'il sent, ce qu'il veut exprimer, ce qu'il veut faire entendre. *Drusus n'avoit pas de talent pour haranguer, il ne laissa pas pourtant dans l'assemblée qu'il convoqua, de parler avec un certain air de grandeur qu'inspire la haute naissance; dans un grand Seigneur on ne demande que cela.*

¶ Vous apaiserez moins facilement un homme qui de lui-même s'irrite contre vous, qu'un autre que vous aurez irrité. Dans le premier c'est la précaution qui agit, il tâche de faire voir qu'il a raison de se venger; dans le second c'est une haine involontaire qu'il est aisé de détruire. Tibere haïssoit injustement Germanicus, lui pardonna-t'il? Auguste été. justement indigné contre Cinna, lui refusa-t'il sa grace?

¶ On apporta à Tibere la nouvelle de la Victoire remportée sur les Allemans par Germanicus; *L'Empereur eut de la joye d'apprendre que la sédition fût étouffée, mais il étoit fâché que Germanicus en eût la gloire, & qu'il eût gagné l'affection des soldats par ses largesses.* Jamais les Rois n'aiment

les rivaux ? jaloux de leur gloire ils haïssent quiconque entre avec eux en concurrence d'honneur : les loüanges qu'on donne à un sujet les mortifient autant que si on les méprisoit ouvertement. Qu'il est difficile à un General de se faire aimer de ses soldats, sans devenir suspect à son Maître, qu'il est même difficile de servir son Prince avec succés & de passer dans son esprit pour entierement dévoüé à ses intérêts.

Auguste avoit eu beaucoup d'attache aux spectacles par complaisance pour Mecenas qui aimoit le bouffon Batillus. Remarquons d'abord la complaisance qu'à Auguste pour Mecenas ; un Prince ne fera pas toûjours agir l'autorité, s'ouvrira, il se répandra quelquefois. Les loix de l'amitié ne lui seront pas moins cheres qu'aux simples particuliers. Nous sommes engagez à avoir de grandes complaisances pour nos amis, il ménagera les siennes d'une maniere à les rendre plus précieuses, au reste il n'en sera point superbement avare.

Que dirons-nous de Mecenas qui aimoit ce bouffon ? Les plus grands Hommes ont ainsi des attaches qu'on ne sçauroit excuser ni trop condamner. Dans la nécessité où nous met la nature de donner à nôtre cœur dequoi s'occuper, elle permet qu'il se lie à des bagatelles : ne vaut-il pas mieux que ces sortes d'objets prennent le devant de nôtre affection, que non pas

qu'elle soit occupée aux dépens de nôtre gloire?

Outre qu'il n'étoit pas ennemi de ce tems, continuë Tacite en parlant d'Auguste, *il croyoit qu'il étoit d'un bon Prince de se mêler dans les plaisirs du peuple.* Rien n'est si vrai; les peuples sont charmez de voir les Princes dans leurs plaisirs; ils en tirent de favorables conjectures, les nomment affables & populaires. Quelle joye ne ressentons-nous point d'apprendre que Monseigneur vient à l'Opera ou à la Comedie? Le plaisir du spectacle est le moindre qu'alors on goûte, on est bien plus ravi d'admirer la bonté du Prince, qui ne croit pas au dessous de lui ces divertissemens préparés pour tout le monde.

¶ Belle, heureuse, & charmante conduite que celle de Germanicus! Je n'ajoûterai rien à ce qu'en dit l'Historien, son éloge renferme toutes sortes d'instructions. *Il alloit visiter les blessez, se faisoit montrer leurs plaies, leur donnoit à chacun les loüanges que méritoient leurs exploits, piquoit les uns d'hõneur, & les autres d'interêt; enfin soit par la douceur de ses paroles, ou par le soin qu'il prenoit d'eux, il se les rendoit tous entierement dévoüés & prêts à le suivre dans les dangers.* Y a-t'il beaucoup d'Officiers de Guerre qui se reconnoissent dans ce portrait?

¶ On eut de la peine à pardonner à celui *qui fut accusé d'avoir traité ignominieuse-*

ment le corps de Varus. Les restes des Grands Hommes nous doivent être précieux, tout ce qui a contribué à leur donner du lustre nous doit être cher. C'est par la force de leur bras qu'ils sont devenus Heros, c'est aux lumiéres de leur esprit, aux génereux sentimens de leur cœur, qu'ils sont redevables de leur gloire. Cet esprit pénétrant, ce cœur héroïque étoient enfermés dans leur corps; respectons-le comme on feroit les ruïïnes d'un fameux Temple. Je ne m'étonne plus qu'il y ait tant de magnificence aux Obseques des Rois puissans; on doit trop aux efforts de leur genie, aux succez de leur prudence, pour manquer de rendre à leur corps les honneurs qu'une trop prompte mort a empêché de rendre à eux-mêmes.

¶ Tibere repetoit souvent qu'il *n'y avoit rien de stable dans la vie, & que plus il étoit élevé plus il devoit craindre de tomber.* Avoir ces sentimens, & se gouverner d'une façon toute opposée, c'est une chose si ordinaire qu'il n'est plus permis d'en être surpris.

¶ *Auguste fut le premier qui rompit les libelles dans la loi de Leze-Majesté, irrité de l'imprudence d'un Cassus Severus qui avoit diffamé par ses écrits des hommes & des femmes illustres.* C'est aimer bien tendrement ses sujets que de regarder leur honneur comme le sien propre. Dans un Etat bien réglé on ne doit point souffrir ces esprits critiques qui se font

un plaisir délicat de déchirer dans leurs écrits, ceux dont ils ont reçû de mauvais services. Graces à la vigilance des Magistrats que leur dignité engage à être les protecteurs de la réputation des peuples, on a arrêté le cours des invectives qui deshonorent les plus gẽs de bien; car on est plus rigoureux que jamais sur les permissions d'imprimer.

¶ *Le Senateur Pius Aurelius implora le secours du Senat pour être dédommagé de la perte de sa maison ruinée par la structure des chemins publics & des Aqueducs. Tibere qui se plaisoit à exercer sa liberalité dans les choses qui lui faisoient honneur, (vertu qu'il garda même long-tems aprés avoir perdu toutes les autres) fit restituer à Aurelius le prix de sa maison.* La libéralité est une vertu si nécessaire aux Princes, qu'on ne leur en croira aucune dés qu'elle leur manquera. Comme on ne juge d'eux que par rapport aux bienfaits qu'ils répandent, il est de leur intérêt de conserver cette inclination bienfaisante, afin qu'on parle favorablement de leurs personnes.

L'action de Tibere m'ouvre le sujet d'une autre réflexion. Il est de la derniére injustice à un Prince de sacrifier les biens de ses sujets au plaisir d'une fastueuse curiosité. ACHAB puni, JESABEL dévorée par les chiens pour avoir ravi l'héritage de NABOTH, sont des exemples qui confirment tout ce qu'on peut dire à cette occasion.

Tibere n'aimoit ni les vices ni les vertus éclatantes : jaloux de son autorité il craignoit les grands hommes, jaloux de sa réputation & de l'honneur public, il ne vouloit point de ceux qui passoient pour méchans ou pour coupables. Un homme qui a trop de mérite, ou qui n'en a point du tout, n'est pas propre à la Cour. Excés de vertu, défaut de vertu, deux extrémitez nuisibles au Courtisan.

Les Grands Hommes ont sans doute quelque chose d'extraordinaire, puisqu'ils sont formidables aux Tirans ; le mauvais Prince les éloigne de soi autant qu'il lui est possible, desesperant d'accorder les desseins de sa cruauté avec les conseils des Sages. On a trés-grande raison de nommer Tibere le plus dissimulé des hommes, il étoit au fond d'un naturel méchant, *& il ne vouloit point de ceux qui passoient pour tels.* C'est-à-dire qu'il projettoit de faire agréer par ce choix tout ce qu'il concerteroit de plus juste, de plus odieux, parce qu'on ne lui auroit pas attribué.

¶ Germanicus jugea à propos de donner un combat. Ne voulant point le faire qu'il n'eût auparavant connu dans quels sentimens étoient pour lui ses soldats ; il résolut de se déguiser. *La nuit venuë*, dit le Traducteur de Tacite, *sortant par la porte Augurale couvert d'une peau de bête sauvage, suivi d'un seul homme, il enfile de petits chemins détournez & inconnus aux sentinelles*

les ruës du Camp, s'arrête à toutes les tentes, & joüit de sa reputation, tandis que les uns parloient de sa haute naissance & de sa bonne mine, les autres de sa patience infatigable, de sa civilité, & de son égalité d'esprit dans les affaires, dans les plaisirs, & que tous avoüoient qu'il meritoit d'être servi avec affection dans un combat. Grand sujet de joye à un General d'Armée d'être ainsi témoin des beaux discours qu'on tient de lui! Sçavoir qu'on est estimé des Soldats, aprendre d'eux-mêmes la sincérité de leur affection, se sentir le maître de leur courage, de leurs vies: que ne peut-on pas entreprendre avec d'aussi seurs gages de la victoire?

Il n'appartenoit guére qu'à Germanicus de contenter hardiment sa curiosité; la tendresse qu'il avoit pour les Troupes lui cautionnoit celle qu'il en devoit recevoir; le bien qu'il leur faisoit lui présageoit celui qu'il devoit attendre. Un Général cruel & paresseux ne se feroit pas empressé à satisfaire l'envie de sçavoir ce qu'on auroit dit de lui; il auroit eu peur d'aprendre des véritez desagréables. Germanicus ne craint point cela, il se hâte avec confiance d'aller joüir de sa gloire. Quelques loüanges qu'on lui donne desormais, elles ne seront pas suspectes de flatterie; il a receu des applaudissemens de la part des Soldats qui s'expliquoient en liberté, leur estime vaut tous les éloges du monde, & ren-

dra croyable tout le bien qu'on dira de Germanicus.

¶ *La ſeule Galere de Germanicus aborda ſur les terres des Cauſſes, où courant jour & nuit par les rochers pour voir qu'étoit devenuë ſa flote, il s'accuſoit d'être l'auteur de tout le mal avec tant de douleur, que ſes amis eurent aſſez de peine à l'empêcher de ſe precipiter dans la même mer qui l'avoit engloutie.* Les grands courages ne ſe piquent pas d'être inſenſibles aux attaques de la fortune. Germanicus répand des larmes, ce ne ſont pas des larmes de foibleſſe que feroit verſer la douleur d'avoir perdu quelques biens, mais des larmes de deſeſpoir que lui arrache l'amour qu'il a pour ſes légions. Comment ne ſe deſeſperoit-il pas? Son Armée va être diminuée d'autant de Héros que le naufrage lui enlevera d'hommes. Autant de ſoldats qu'il perdra, ſont autant de Panegiriſtes qu'il n'a plus. Tous diſoient du bien de lui, tous l'adoroient, ſe verra-t'il ſans regret privé des compagnons de ſes dangers?

Quand un homme a à s'imputer les malheurs de ceux qu'il conduit, il devient inconſolable; ce n'eſt pas un bonheur d'échaper alors aux accidens fâcheux, on ſouffre plus que ſi on y étoit envelopé.

¶ Fut-il jamais une modeſtie plus grande que celle de Germanicus? L'Empereur jaloux des victoires qu'il remportoit, le rapelle à Rome, & lui offrit le conſulat, de

peur que s'il achevoit son entreprise on n'en donnât pas la gloire à Tibere. *Germanicus ne s'en défédit point, quoi qu'il s'aperçût de la jalousie du Prince qui lui déroboit une gloire toute acquise.* Il s'en faut beaucoup que les grands ayent cette politique désinteressée ; ils veulent s'attribuer tout le mérite d'une entreprise, ceux mêmes qui n'ont rien fait, osent publier qu'ils ont eu part à l'action, afin de partager les loüanges & les recompenses. Toutes celles qu'on donnera à ces esprits vains n'égaleront pas celles qui sont dûës à la modestie de Germanicus.

¶ LIBON qu'on accusoit de machiner contre l'Etat n'esperant plus rien de la clémence de Tibere se perça de deux coups d'épée. Aussi-tôt que Tibere aprit sa mort, *il jura que bien que Libon fût coupable, il auroit demandé sa grace au Senat, s'il ne se fût pas hâté de mourir.* Il ne coûte rien aux Tirans de faire des sermens, un parjure ne les embarasse pas.

J'admire la dissimulation de Tibere qui veut se faire honneur d'une clémence qu'en effet il n'auroit point euë. Comment auroit-il pardonné à un homme dont le crime étoit averé, & contre qui les Senateurs avoient prononcé ; Les plus innocens n'étoient pas à couvert de sa cruauté, il avoit la pernicieuse addresse de leur faire des crimes de leurs meilleures actions.

¶ L. Pison ayant quelque chagrin cou-

tre le Senat en sortit brusquement, & protesta qu'il alloit se retirer dans un endroit éloigné. *Tibere*, ajoûte Tacite, *en sentit de l'émotion, mais il ne laissa pas de l'adoucir par des paroles caressantes, & d'inviter ses parens à joindre leurs priéres ensemble pour le faire demeurer.* Chose extraordinaire ! Le plus cruel des hommes caresse un sujet qu'il pouvoit perdre ouvertement, le plus orgüeilleux des Empereurs se soûmet jusqu'à faire des priéres aux parens de Pison : comme c'etoit le plus dissimulé Prince qui fût jamais, il faisoit tout servir à la réüssite de sa dissimulation. Aprenons de luy à ne pas précipiter le tems de la vengeance ; faisons plus que lui, il suspendit ses ressentimens, perdons tout-à-fait les nôtres.

Le Merite.

La véritable vertu n'a point d'accés chez les hommes, ce juste milieu qui en fait le principal caractére leur est inconnu. Il y a dans toutes nos actions du trop ou du trop peu. On ne voit point dans le monde une générosité régeliére, une sincére amitié, une vertu sans excés ou sans défaut. On y flate à outrance, on y reprend avec aigreur. Les uns sont prodigues, les autres avares : tel parle de soy avec affecta-

tion qui croira s'être corrigé quand il n'en parlera qu'avec mépris; l'ami à qui on reprochoit l'ingratitude tombera dans le vice de ceux qui croyent devoir servir aux dépens de l'honneur, celui dont on blâmoit la facilité se rend du dernier rigoureux; l'autre qu'on accusoit de dureté devient nonchalant; en un mot la vertu n'est point ici connuë telle qu'elle est.

Il n'y a tout au plus parmi nous que des demi-sages & des demi-vertueux. Les siécles les plus feconds en vertu n'en ont jamais produit d'accomplis, & tous ceux que l'antiquité a mis au nombre des sages n'étoient que des hypocrites superbes.

A quoi s'est bornée la sagesse d'un Caton? Jusqu'où s'est étendu la modération d'un Diogene? Celui-ci se renferme dans un tonneau feignant de se vouloir dérober à la vûë des hommes, pendant que son cœur est plus rempli de vanité que celui d'Alexandre dont il méprise la gloire. Caton le sage, Caton l'a-t'il paru, l'a-t'il été, quand pour éviter la presence de Cesar il s'est donné la mort?

Quelque imparfait qu'ait été le merite de ces faux sages, nous ne pouvons y atteindre; dirons-nous que dans ce dernier âge la vertu est arrivée à son comble?

Le plus solide merite en apparence n'a qu'un éclat de quelques momens, il s'obscurcit aprés nous avoir ébloüis.

Nos vertus sont si foibles, qu'un rien les altere & les corrompt. Aujourd'hui on est sage, demain on fera gloire de ne l'être plus. Tant que l'homme vit, il peut changer, du vice passer à la vertu, de la vertu au vice.

Il faut les voir mourir, disoit un ancien qu'on vouloit rendre juge du mérite de deux grands hommes. La derniere action de nôtre vie nous condamne en effet ou nous justifie; le Ciel ne prononce que sur celle-là.

Les commencemens du regne de Neron furent glorieux, mais il finit mal; Auguste commença en Tiran, il exerça les dernieres années de son regne, une clemence qu'on n'attendoit pas de ses premieres cruautez. Qui n'eût assûré que Neron aprés avoir refusé de signer la mort de deux coupables, auroit épargné le sang des Citoyens? Il répandit celui de sa mere, celui de son precepteur, celui de mille personnages illustres. Qui auroit crû en voyant Auguste si cruel, que Rome & les premieres têtes eussent échappé à sa fureur? Changement admirable, il se fait des loix de douceur & de modération, pardonne à Cinna, regrette la mort de Mecenas, s'attache à Agrippa, cherit les Citoyens, donne tous ses soins à la Republique, meurt en bon Empereur.

¶ La vertu emprunte quelque chose des

belles personnes, un merite médiocre les orne plus incomparablement, qu'un excellent merite ne pare les autres. Vous diriez que les belles personnes donnent à la vertu même de l'éclat, au lieu que dans les femmes moins accomplies elle perd toûjours un peu de son lustre; confonduë & comme ensevelie dans une infinité de défauts, on n'en discerne pas si aisément les charmes.

¶ La vertu ne fait point honneur, si elle n'est pratiquée de la belle maniere; il y a maniere d'être vertueux comme il y a maniere d'être propre.

¶ Pour connoître les charmes de la vertu, il faut être vertueux; cela décide que les libertins y sont naturellement insensibles. Rarement cependant la voyent-ils sans l'admirer; plongez qu'ils sont dans le desordre ils se sçavent mauvais gré de ne pas pratiquer le bien.

Le plus débauché estime l'honnête homme, malgré soi il lui rend justice & lui donne intérieurement le témoignage que SAÜL rendit à DAVID, *vous êtes plus juste que moi.*

¶ Le désir de se perfectionner est plus communément un effet d'amour propre qu'un horreur sincere du crime.

¶ Depuis que le merite a cessé de nous donner des maîtres, il n'est guére de supériorité qui ne soit devenuë odieuse: ceux que

que la naissance & la faveur revêtent de l'autorité publique, sont durs ordinairement, & jamais on ne trouva de modération dans ceux que la fortune ou l'argent ont mis au dessus de nos têtes.

¶ Ce n'est plus la vertu qui fait le mérite, du moins ce n'est plus ce mérite qui est reconnu. L'homme de bien est opprimé, ses plus loüables actions sont punies, comme les plus lâches perfidies mériteroient de l'être. Sa probité qui devroit l'aprocher des grands emplois l'en éloigne, son desintéressement donne de la défiance; ses soins le font passer pour un esprit remuant.

Le tems est passé que la seule sagesse ouvroit le chemin des honneurs. Les avenuës de la fortune sont fermées aux gens de mérite, ils abhorrent ces élevations qui ne s'accordent qu'aux brigues & aux lâchetez.

L'honête homme aime mieux ne rien ajoûter à son état que d'ôter quelque chose à sa vertu. L'ambition foule aux pieds sagesse, honneur, probité, & sur ces ruines éleve les fondemens de sa grandeur. Consolez-vous homme de bien, l'ouvrage du crime n'a qu'un tems, & ce tems est court!

* Nous voyons un homme parvenir à de grands emplois, ne demandons pas quel est son mérite, peut-être n'en a t'il point d'autre que celui d'être heureux.

Eſt-ce le mérite qui contribuë à l'élevation? l'éxemple d'une infinité de perſonnes qui ne doivent la leur qu'au hazard prouve le contraire. Pluſieurs deviennent grands avec des talens médiocres; & ſans avoir la peine de faire des actions extraordinaires, ils ont le bonheur de paſſer pour des gens d'un mérite conſommé.

¶ Un mérite abandonné de la fortune ne ſert qu'à rendre celui en qui il ſe trouve, plus ridicule. Les noms de Poëte, d'Auteur, de Sçavant ſont des tîtres injurieux, quand on ne joüit pas de ceux de la grandeur, ou qu'avec eux on eſt dans la baſſeſſe. Ils étoient honorables à Monſieur le Comte de S. AIGNAN, à Monſieur de BUSSY, à Monſieur le PRINCE: à mille autres on les donne par raillerie, on les prodigue par mépris.

¶ Les Grands ne font rien qui ne leur ſoit conté, s'ils manquent de mérite, la flatterie prend ſoin de remplacer le vuide qui eſt en eux.

Tout parle dans les grands, dit le flateur, que d'éloquence dans ce mot, que d'eſprit dans ce ſigne, que de force dans cette occaſion, que de politeſſe dans ces manieres!

Nous avons le malheur dans les baſſes conditions de faire quantité de choſes qui ne ſont point remarquées, & qui ſeroient tout-à-fait perduës, ſi la vertu ne ſe ſervoit à elle-même de recompenſe. Un homme

privé aura tous les talens imaginables, le noble quoi qu'inférieur en mérite l'emportera sur lui; on ne regarde celui-là qu'à demi, on ne perd pas la moindre action de celui-cy.

¶ Les grands sont vicieux impunément. La critique se tait sur leurs défauts. Ils ont de l'honneur d'être vertueux, la flaterie donne à leurs moindres qualitez des couleurs avantageuses. On voit un courtisan faire une aumône, sa charité reçoit des éloges publics, tandis qu'on passe sous silence l'action d'un simple Bourgeois qui de ses biens a fondé un Hôpital. Un Officier connu par la naissance est égal aux Héros pour s'être témérairement exposé, pendant que le plus brave soldat est confondu avec les lâches.

¶ Je doute qu'on trouve un mérite assez universel pour s'étendre jusqu'à briller également dans toutes les conditions. Tel dans des emplois tumultueux se distingue, qui dans le repos ne se feroit plus valoir, tel dans la retraite éclatera, que d'illustres négotiations auroient obscurci. Se mettre dans un état où l'on puisse donner jour à son mérite, c'est ce qui est important.

¶ La moitié du mérite d'un Héros doit briller dans sa phisionomie; ses yeux doivent l'annoncer, tout son dehors doit donner quelque éclaircissement de ses vertus. Au reste pour juger seinement du méri-

te ; des apparences brillantes ne suffisent pas.

¶ La jeuneſſe décredite le mérite des plus habiles : jeune Avocat, jeune Médecin, jeune Docteur, jeune Conſeiller, tous gens en qui on n'a qu'une legére confiance.

¶ Le plus pur & le plus ſignalé mérite n'a pas toûjours le bonheur de plaire. Souvent un homme d'un génie ordinaire excitera l'admiration ; il faut l'occaſion, il faut le moment, il faut encore avec cela un je ne ſçai quoi, que je ſuis au déſeſpoir d'ignorer.

¶ Mille perſonnes ſont ornées par des qualitez médiocres, à qui il ne ſiéroit pas d'en affecter de rares. Si un homme du commun ſe piquoit d'imiter la générosité d'un grand Seigneur, on l'appelleroit prodigue ; s'il ſe modére dans ſes largeſſes, on le nommera libéral & officieux. Un Bourgeois auroit mauvaiſe grace de diſputer la bravoure au Gentilhomme, la politeſſe au Courtiſan, on le traiteroit de fanfaron, pourvû qu'il ne ſoit pas lâche comme un coquin, ni groſſier comme bas Peuple, on l'eſtimera.

La médiocrité qui décrie la vertu des grands, fait le plus beau caractére de celle des petits. Paroiſſez médiocrement généreux, médiocrement poli, médiocrement ſpirituel tout ira bien pour vous. Si vous

ne donnez le haut bout, dit fort bien Monsieur Pascal, je ne l'accepterai pas, si vous me donnez le bas bout, je le refuserai de même, parce que je sçai que tout ce qui est extrême n'est point estimé, & qu'il faut être au milieu.

Le mérite médiocre est par tout d'usage, un mérite exquis n'est de mise en presque aucun endroit.

C'est un crime dans de certains siécles, dans de certaines Villes que d'avoir du mérite, on est regardé odieusement.

N'affectons pas tant de délicatesse sur le mérite, la politique veut qu'on applaudisse à des choses qui dans un tems plus régulier seroient censurées ; autrement on est traité d'envieux.

¶ Nous nous étonnons de voir que les enfans des grands hommes ne sont pas tous héritiers de ce beau mérite qui a distingué leurs ancêtres. Sommes-nous surpris que le fils d'un riche soit réduit à une pauvreté honteuse ?

¶ Se vanter d'avoir des Ancêtres illustres, le prouver par des parchemins usez, est-ce là un mérite? ce qui ne me montre pas des vertus ne peut surprendre mon estime. Soyez sage, soyez généreux, ami du bien, inviolable dans vos paroles, je ne regarderai point pour vous la donner, si vous êtes noble.

ORANTE, est une homme de la faveur

sa famille est dans une passe glorieuse, il a des richesses infinies, possede des charges considérables, il est aimé, il est adoré. Est-il sage, est-il vertueux ? Vous ne me répondez rien. Sans cela pourtant je ne puis estimer cet ORANTE dont vous m'éxagerez le mérite.

¶ Le mérite est honorable quoi que privé des avantages de la fortune, mais au langage de l'intérêt les douceurs de la fortune sont utiles & peuvent subsister sans mérite.

¶ Plaisant mérite que celui d'une infinité de gens ! Le faire consister dans l'art de bien danser, dans l'adresse à peindre, dans la maniére de s'habiller, c'est assurément bien peu s'y connoître.

Le jugement du monde est peu délicat en fait de mérite. On a besoin d'un Courtisan, on sçait qu'il a du crédit, sur tout de l'argent, on conclut sans autre recherche qu'il a infiniment de mérite : si c'en est un, bien que je m'oppose à le croire, il faut tomber d'acord qu'il n'est pas personnel.

Un Magistrat qui donne de promtes audiences, un Officier qui ne fait aucunes violences injurieuses, un Marchand qui dans ses payemens n'use point de remises, passent pour gens de mérite : je serois de vôtre sentiment, si vous disiez qu'ils ont un demi mérite. Montrez-moi que ce

Magiſtrat ſoit équitable dans ſes déciſions, que cet Officier ait de la conſcience, ce Marchand de la bonne foi, enſuite je vous croirai.

¶ Qu'on voye un brutal, un ingrat ; on prononce qu'il eſt mal honête homme, ce jugement n'eſt point faux. Qu'on en voye un autre qui paſſe toute ſa vie au jeu, qui entretienne avec des femmes de ruineux commerces, qui pratique de ſourdes intrigues, héſitera-t'on à l'appeller un galant homme ?

Ce qu'on appelle aujourd'hui un galant homme eſt peu different de ce que les véritables gens d'honneur nomment un coquin. LYCAS, dit CLENOR à ſes amis, m'a ſervi dans une querelle, j'ai reçû les cent piſtoles qu'il m'avoit promis, j'en gagnai derniérement cinquante par le ſecours de ſon adreſſe. Que répondent ſes amis ? LYCAS eſt un galant homme. Et moi je leur demande, que pouvoit faire davantage LYCAS pour imiter les actions d'un coquin ? Vous dites qu'il eſt brave de s'être offert à Clenor : ne lui auroit-il pas été plus glorieux de racommoder ces deux amis broüillez ; vous taxez de généroſité l'empreſſement qu'il a eu de dégager ſa parole, étoit-elle dans les regles de l'honneur ? Et comptez-vous pour rien l'uſure de ſes prêts ? Il a fait gagner cinquante loüis à Clenor, qui n'en gagneroit pas autant,

ſi on étoit fourbe comme Licas ? C'eſt pourtant ce Licas qu'on traite de galant homme.

Je n'ai pas bonne opinion des gens qu'on honore de ce titre, rarement l'adreſſe-t'on à un véritablement honête homme.

On ne dira pas d'Iſidor qu'il feroit ſcrupule de commettre une injuſtice, c'eſt un galant homme, on en jugera mieux, on l'appellera homme de bien.

¶ Les gens de Cour préférent à la qualité d'homme de bien celle de galant homme, à cauſe qu'ils attachent à cette derniere, je ne ſçai quelle idée de mérite qu'ils eſtiment plus que le véritable, dont ils rejettent la connoiſſance.

Il a toutes les qualitez d'un galant homme, me diſoit-on, d'un Capitaine d'Infanterie. Il ne me falut pas bien du tems pour déveloper ſon caractére. Ce mérite de galant homme ſe bornoit à faire des crimes pour ſervir le tiers & le quart, jurer à tout propos, accompagner ſes proteſtations de ſervices d'horribles ſermens, n'être enfin rien moins qu'honête homme, on parvient à en avoir la réputation.



LA REPUTATION.

IL n'eſt quelquefois pas moins dangereux d'avoir une grande réputation, que de n'en point avoir. Une grande reputation devient ſuſpecte, & l'envie l'obſcurcit.

Il faut de plus en plus monter; voilà le danger d'un grand nom. Un habile peintre a fait un beau tableau, les connoiſſeurs l'admirent, s'il en fait un ſecond d'une égale bonté ſeulement, ne doutons point qu'il ne ſoit trouvé moins beau, on veut quelque choſe de meilleur, & aprés un tel commencement on ſe l'étoit promis.

Une grande réputation ne ſe ſoûtient pas aiſément, c'eſt ce qui en augmente le danger. Le public jaloux de vos ſuccez vous demande plus que vous ne pouvez lui donner : ne répondez-vous pas à ſon attente, il vous prive de ſon approbation.

Bornons-nous à une réputation mediocre, le nombre de nos approbateurs ſera petit à la vérité, celui des critiques ſera moindre. N'eſt-ce pas beaucoup pour nous ? On n'attendra de nous rien d'extraordinaire, pour peu que nous faſſions

paroître, nous aurons paſſé la commune attente, ſeur moyen de plaire !

¶ *J'aimerois mieux*, diſoit Ciceron, *me tromper avec Platon que de rencontrer la verité avec les autres Philoſophes.* Dirai-je qu'il eſt plus glorieux de pecher avec un grand homme, que de bien faire en ſuivant l'exemple de gens d'une reputation médiocre ! Par tout ailleurs que dans la morale il eſt néceſſaire d'en venir là. Un Architecte fameux peut manquer, qu'un autre imite ſa maniere, on l'admirera plus que s'il avoit ſuivi ſon propre génie, ſa faute paſſera pour un docte rafinement, au lieu qu'un trop exact aſſujettiſſement aux régles de l'art ſeroit imputé à un manque de hardieſſe.

¶ La réputation de bel eſprit fut-elle jamais plus proſtituée ? Un homme de Cour a fait en ſa vie deux madrigaux, une femme du monde a ébauché l'hiſtoire amoureuſe d'une de ſes amies, on n'héſite pas à leur donner place parmi les beaux eſprits.

Devoir cet honneur à ſa naiſſance ou à la crédulité du peuple ignorant, eſt un foible ſujet de s'en faire accroire. Nullement accoûtumé à voir un homme de diſtinction ſe rabaiſſer juſqu'à faire la cour aux muſes, ſurpris qu'il s'en donne la peine, qui ne lui applaudiroit pas ? C'eſt un bel eſprit, dit le public prévenu, on remarque dans ſes vers

une finesse inconnuë aux Auteurs ordinaires, qu'il est bien vrai, ajoûte-t'on, que la Cour est le centre de la politesse! De bonne foi l'admiration se prodigueroit-elle ainsi en faveur du meilleur ouvrage?

¶ L'ignorance & la prévention ont beaucoup de part aux applaudissemens qu'on donne aux gens de qualité. Leurs fades bagatelles seront nommées des productions ingenieuses, tandis qu'on refusera ce titre à des chef-d'œuvres d'éloquence qui auront pour Auteur un homme peu qualifié.

Un cadet de famille nouvellement Abbé est conseillé de précher pour parvenir à l'Episcopat: ses discours sont admirez, on ne voit point dans les autres, s'écrie l'auditeur charmé, ces belles manieres, cet air de Cour, cette délicatesse de morale, cette beauté de sentimens. Un jeune Ecuyer se met en tête de faire une Tragedie, ah! la touchante piéce, repete cent fois le spectateur, que l'intrigue en est nouvelle, les scenes interessantes, la conduite reguliere.

Si un autre que cet Abbé eût prononcé le même Sermon, on se fût plaint de la severité de ses maximes, du désordre de ses phrases, de sa maniere de débiter, on sçait qu'au premier jour il sera Evêque, la critique se tait absolument. Cette piéce de théatre sortant des mains de l'Auteur de *Bradamante*, lui auroit attiré la haine du

Parterre, elle fait honneur au Favori d'une Princesse.

¶ Quand on joüit de la vogue on ne doit pas aisément commettre sa reputation, c'est trop la risquer que vouloir sortir de son talent.

¶ Le moyen de corriger les vicieux, ce seroit d'attacher à chaque vice une espéce de ridicule, tout le monde aime trop son honneur pour s'exposer à être mocqué. Mille libertins font gloire du libertinage, qui y renonceroient, s'ils esperoient qu'en faisant mieux, le nombre de leurs approbateurs augmentât.

Ce qui nous fait embrasser le bien nous en fait perdre le mérite; nous suivons la vertu par attrait de la loüange, & cet amour de la loüange anéantit en nous le mérite de la vertu.

¶ La réputation & le mérite simpatisent moins qu'on ne pense, tel est regardé avec attention, qui au fond est sans vertu, tel est rempli de talens, qui vit obscur & sans nom.

¶ L'amour de la gloire est la passion des gens de mérite, la vaine gloire est le partage des sots.

Qui néglige l'estime des hommes passe pour un lâche, qui la recherche est soupçonné d'ambition, s'épargneroit bien des travaux qui se mettroit au dessus des loüanges, quiconque ne se met pas en devoir de

les obtenir est sans honneur, difficiles extrêmitez! Régle infaillible, n'affectons point la gloire.

¶ D'une seule chose dépend souvent la réputation. Un seul trait courageux a mérité à plusieurs le tître de brave, une occasion malheureuse fera appeller les autres à jamais téméraires, tant il est difficile d'effacer les premieres impressions.

¶ Une loüange assaisonnée n'est point un mets que l'on rejette, eût-on d'ailleurs une modestie extraordinaire.

Rien ne flâte un homme de mérite comme de s'entendre loüer par des gens qui sçavent le distinguer. Un fat fait accuëil à toutes sortes d'admirateurs : de quelque côté que lui vienne l'encens qu'on lui offre, il lui paroît d'une agréable odeur. Ce n'est pas lui qui se rend délicat sur l'article des loüanges, il en reçoit du flateur, il en reçoit de l'ignorant, toute approbation lui convient. Les applaudissemens du mauvais connoisseur sont insipides aux gens de mérite, il leur faut des loüanges éclairées, toute autre gloire les déshonore, toute autre estime les outrage.

Je ne demande plus pourquoi EPAMINONDAS ne vouloit faire changer ses actions que par le plus célebre Musicien. ALEXANDRE avoit raison de permettre au seul APELLES de faire son portrait, il n'appar-

tien qu'aux Heros d'avoir cette délicatesse.

Le plus grand vice de nôtre siécle n'est pas de se montrer difficile sur le choix des approbateurs, la vanité a tellement moderé les scrupules, qu'elle se repaît d'une gloire flateuse, autant que d'une équitable.

¶ Vous trouvez autant de gens qui loüent par la prévention, qu'on n'en voit qui blâment par envie. Tous ne se donnent pas la peine de peser le mérite ni d'examiner les défauts. Il suffit qu'on s'en rapporte aux premiers jugemens. Tels admirateurs, tels critiques sont semblables aux échos, j'estime, dit celui qui croit avoir de belles qualitez, j'estime repétent les autres, je blâme, dit le censeur qui se rend arbitre, je blâme, redisent tous. A bien considérer les choses, il se trouve que tous ceux qui décident ainsi, deux à peine sçavent la cause de leur décision, le reste l'ignore. Il y a donc dans le monde une cabale de critiques & d'approbateurs, ces sortes des juges ne marchent que par pelotons.

Qui est admiré de deux ou trois personnes judicieuses doit être plus content que celui à qui la multitude applaudit sans sçavoir pourquoi.

¶ Mettez l'homme le plus puissant hors des occasions d'acquerir de l'honneur, ou plûtôt mettez-le dans les plus belles occasions de se faire un grand nom, & refusez-lui les honneurs qu'il attendoit de vous

comme témoin de sa grandeur, vous le verrez aussi-tôt renoncer à son ambition, ou ne lui donner tout au plus qu'une foible action.

Qu'un Roi ait mille personnes qui le loüent, & un seul qui le méprise, le mépris de ce dernier lui tiendra plus au cœur, que l'admiration des autres ne lui aura été agréable. AMAN se croit infiniment plus déshonoré par le refus que fait MARDOCHE'E de fléchir le genou devant lui, qu'il ne s'estime honoré des soûmissions de tout un peuple.

¶ Je ne crois point celui qui par dépit brave l'approbation de tels & tels, on voudroit plaire à tout le monde.

Les sçavans, dit Polidor, sont charmez de mon ouvrage, les ignorans ne le goûtent pas, je m'en moque. Je reconnois à cette bravade que Polidor ne seroit pas fâché que les ignorans l'estimassent aussi, parce que bien qu'il n'y ait pas d'honneur à en être admiré, il y a néanmoins beaucoup de plaisir à l'être de chacun.

L'estime d'un sot est peu précieuse, j'en tombe d'accord, mais elle ne doit pas déplaire lorsqu'elle est secondée & prévenuë par le suffrage des habiles.

Rejetter ouvertement les loüanges d'un ignorant, c'est mépris, affecter l'admiration des sçavans, c'est orgüeil. Sur cela prenez un parti.

¶ Il y a des gens qui admirent tout, d'autres qui n'admirent rien. Les moindres ouvrages trouvent chez les premiers l'honneur & le mérite des chefs-d'œuvres, les chefs-d'œuvres au contraire ne trouvent dans l'esprit de ceux-ci qu'une foible estime.

C'est une bonne coûtume de ne pas affecter de loüer ; c'en est une meilleure de garder le silence sur ce qui ne mérite aucunes loüanges. On est plus sujet à manquer quand on loüe que quand on ne loüe pas. La loüange est presque toûjours accompagnée d'adulation, le silence peut s'interpréter favorablement.

La maniére des ignorans est de se répandre en applaudissemens, les sages prennent le tems de loüer, ne loüent que ce qui est digne d'approbation, ménagent la leur, & ne la donnent qu'avec reserve.

Un admirateur prodigue, un censeur universel, ne seroient pas mes gens. Je veux qu'on admire & qu'on censure à propos, en matiére de loüange & de critique, le contre-tems est plus à éviter qu'on ne croit.

¶ Qui fait tant le difficile sur le choix des loüanges, devient la dupe de l'evic, personne ne veut lui en donner. Qu'aimeriez-vous ou d'être peu loüé de tout le monde, ou de l'être beaucoup de peu de personnes ? je ne sçai si ma vanité ne dé-

plaira pas, il me semble qu'une gloire universelle est la plus honorable. Ici contre mon premier sentiment je suis de l'opinion de Pline qui dit que les grands hommes préferent cette estime générale quoique petite, à celle qui quoique grande est renfermée dans un petit nombre d'approbateurs.

LA MODE.

S'Habille-t'on pour soi? point du tout. La mode tyranise nôtre inclination, force nôtre goût, l'assujettit à celui des autres.

¶ Quelque opposée que ce soit chose à ce que nous aimons, d'abord que la mode en est on s'y fait. Tout ce qui est contraire à la mode paroissant sans agrémens, on le rejette.

Les plus belles choses cessent de l'être dés qu'elles ne sont pas à la mode.

Une simplicité nouvelle est mieux reçûë qu'une magnificence surannée.

¶ La mode ne consiste pas toûjours dans des manieres de s'habiller nouvellement inventées, il faudroit que l'esprit du François fût inépuisable. Comme il est fort changeant, il redonne la vogue à certains usages, & voilà ce qu'on appelle aussi la mode.

¶ Les fols donnent cours aux modes, les sages n'affectent pas de s'en éloigner.

Si ridicules que puissent être certaines modes, il est encore plus ridicule de s'en écarter.

Croiroit-on que la mode fût capable de donner du mérite? on refusera l'entrée des Tuilleries à un Gascon vêtu à l'antique, un petit maître qui se conforme au goût nouveau sera bien reçû par tout.

¶ Le changement des modes est d'une grande ressource pour le commerce.

Qui ne se pique pas d'être plus constant que les modes, doit se resoudre à de frequens changemens.

A moins qu'une mode ne soit trés-établie, il ne faut pas s'y conformer, autrement c'est singularité.

La mode dégenere, si-tôt que le petit peuple a le moyen de la suivre.

¶ Chaque païs a ses modes, chaque siécle a ses modes, chaque homme a ses modes favorites, les modes mêmes, pourroit-on dire, ont modes.

Les chiens de Boulogne ont été à la mode, les Doguines passent, les Levrettes commencent à être aimées des Dames, bien-tôt elles mettront dans leurs carosses de gros barbets, & il n'y faudroit pas trouver à redire, quand la mode en sera venuë.

¶ Il y a des mots à la mode, il y a même une maniere d'écrire à la mode. THEO-

PHILE étoit un bel esprit de son tems, ses ouvrages sont encore ce qu'ils furent, la mode est venuë d'admirer autre chose. BALZAC, de son regne fut fort goûté, la mode étoit de dire, *parler Balzac*, lorsqu'on vouloit dire mal parler, la mode est aujourd'hui de dire *écrire Balzac*, pour marquer une diction pure, nette & éloquente.

Ce que j'écris est peut-être au gré de la mode, il se pourra faire d'un autre côté qu'il lui sera contraire avant que l'impression soit achevée.

On parloit au commencement de ce siécle d'une étrange façon, on s'exprimoit au hazard, on s'énonçoit fastueusement, le caprice, la fantaisie, l'amour de la nouveauté donnoit cours à des termes irréguliers. L'ambiguité des mots en jettoit dans les pensées, la maniere de parler des gens de Cour, sembloit trop guindée aux personnes de la Ville, les expressions de ceux-ci paroissoient à ceux-là trop négligées, on étoit ouvertement partagé entre l'habitude & la régle, l'accent & le bon goût. Tel terme s'usitoit dans la chaire qui n'étoit propre qu'au barreau. Tel autre passoit dans la conversation qui ne pouvoit trouver place que dans un discours d'appareil. Le Prédicateur empiétoit sur les droits de l'Avocat, l'Avocat faisoit parade de phrases de l'Orateur sacré, un plaidoyer devenoit un Sermon par son empha-

ſe, un Sermon par un déſagréable mélange étoit un tiſſu de comparaiſons baſſes, de figures demeſurées, de periodes inutiles : les prétendus gens polis quittant le naturel comme trop vulgaire, s'énonçoient avec une enflure de paroles qu'à peine auroit-on ſuportée dans les harangues publiques. Tout cela n'eſt plus à la mode. On aime la ſimplicité, ce qui en eſt tant ſoit peu éloigné n'a point la vogue, peut-être même ne ſerai-je pas au goût nouveau pour n'avoir pas dit d'une maniere plus naturelle, qu'aujourd'hui la mode étoit de ſe reünir ſur les façons de s'exprimer, au lieu qu'anciennement la ſingularité étoit recherché des beaux eſprits.

¶ Que de choſes à qui il ne manque pour être parfaitement bonnes que l'aprobation de la mode.

Sans cette aveugle obéïſſance à la mode, nôtre langue ſeroit enrichie d'une infinité de beaux termes dont on n'oſe ſe ſervir quoique conformes aux regles de l'art. L'uſage les a proſcrites, il ſeroit à ſouhaiter que la mode voulût les rappeller.

Vous voulez *Hermadore* donner un Livre au public ; que de cenſeurs vont fondre ſur vous ! On vous demandera raiſon de vos penſées, de vos phraſes, de vos mots ; celui-là, vous dit-on déja, n'eſt bon que pour la converſation, ceci n'a lieu que dans le ſtile fleuri ; cet autre eſt uſé, ce der-

mier n'est pas reçû, écrivez selon la mode ou ne vous mêlez pas d'écrire.

Le bon sens ne peut qu'oprimer sur les ouvrages d'esprit, la mode en décide.

¶ N'y a-t'il pas des opinions à la mode? On a agité le peché philosophique, on a écrit contre la Comedie, on fait la guerre aux Quietistes, le siécle ne finira point qu'on ne fasse voir le jour à de nouveaux sentimens.

¶ Jusqu'aux vices & aux vertus deviennent à la mode.

Je me mêle sans façon dans une compagnie d'honêtes gens, j'écoute ce qu'on dit, je parle à mon tour, tant que j'y prens plaisir je demeure; prévoyant le moment que l'ennui va me surprendre je me leve brusquement & me retire sans dire adieu. Est-ce incivilité? je n'avois que vingt ans que c'en étoit une grossiére, à present que je touche à ma majorité, c'est sçavoir-vivre.

L'amour conjugal étoit autre fois une vertu, la fidélité est chez quelques femmes un trait de bêtise, on détestoit la coquetterie, c'est dépuis plusieurs années une excusable bienséance.

Si l'honneur est une chose sérieuse, une vertu nécessaire, serons-nous dispensez de nous en piquer? On ne permet pas aux femmes de s'attacher à d'autrer qu'à leurs maris. C'est un privilége établi parmi les hommes de courir les belles, cette mode ne finira-t'elle jamais?

Je vois un Courtisan passer de l'extrémité du vice à une vertu necessaire ; un autre qui joüoit : il s'est retiré : ces changemens me sont assez suspects ; n'importe je n'en dois pas raisonner, la mode les autorise.

Il y a dix ou douze ans que les commerces galans étoient communément pratiquez : on y renonce à present, du moins on cache son jeu, peut-être qu'au siecle prochain on ne sera pas si dissimulé, ainsi la mode a été, la mode n'est plus, la mode reviendra de se faire une agréable occupation de la galanterie.

¶ S'il étoit à la mode de faire ce qu'on dit, moi qui déclame contre les Auteurs, je me serois bien gardé de faire imprimer ce que j'en ait dit.

¶ D'autres que moi ont écrit sur la mode : il se peut faire que j'ai touché quelque chose de ce qu'ils en ont dit, mais avant que de faire ses reflexions, les leurs m'étoient inconnuës ; quand même je les aurois imitées, je ne m'en repentirois pas ; il a toûjours été à la mode de profiter des lumieres des bons auteurs.

Une autre mode commence d'avoir cours parmi les sçavans. Ils se volent, ils se pillent reciproquement, il me paroît que celle-là durera.

¶ D'où vient que nous sommes si amateurs de la nouveauté ? Seroit-ce à cause que les choses nouvelles sont à nôtre jugement

plus exquiſes? ou plûtôt ne ſeroit-ce point à cauſe que nous les regardons comme un bien qui nous appartient?

En toutes choſes la nouveauté plaît dans les ſciences, dans les langues, dans les manieres, dans les modes, nous n'aimons pas ce qui nous vient des autres, nous cherchons la gloire d'être auteurs de tout.

Les Femmes.

Y A-t'il encore quelque choſe à dire ſur le ſujet des femmes? Depuis que la Satire eſt en régne, elles en ont été la matiére du tems même de *Moïſe*, l'infidélité n'étoit pas un crime nouveau. A tout ce qu'on a dit, l'on pourra ajoûter, & dans mille ans comme aujourd'hui, on pourra parler d'elles d'une maniere toute nouvelle.

Que les Dames ne ſe previennent point contre moi, je ſuis prêt de rendre juſtice à un ſexe, en faveur de qui mes moindres ſentimens ſont ceux d'une eſtime véritable, je parlerai avec reſpect. Si l'on peut me montrer le contraire de ce que j'en vais dire, à la bonne-heure, je me retracterai, mais on ne m'obligera pas d'en venir là, trop perſuadé qu'il y a une infinité de femmes pleines de mérite, n'en point excepter on m'appelleroit flateur.

La médiſance s'éxerce à trouver aux Dames des défauts qu'elles n'ont pas. Difficile qu'il eſt que toutes ayent des perfections inconteſtables, on confond les plus accomplies avec les moins parfaites, c'eſt pouſſer trop loin la critique.

Un Satirique de nos jours n'admet que trois femmes ſages, je n'oſe croire que Paris ſoit ſi corrompu. Dans Sodome on trouva ſept juſtes.

Quelques femmes qui auront eu de la fragilité pour un amant, feront croire les autres infideles : il eſt injuſte d'envelopper dans le nombre des coupables celles à qui on ne peut imputer la moindre foibleſſe : j'héſite à vous répondre, ſi la queſtion ſe décide à la pluralité des faits, on doit être Pyrrhonien ſur cet article.

La beauté ſeroit un bien à charge, ſi les belles n'avoient pas le privilége de ſe faire des adorateurs.

Les belles perſonnes ne ſouffrent pas volontiers, mais ſe regardent toutes avec des yeux de rivales.

Une femme qui eſt aimée a plus de rivales, que celui qu'elle aime n'a de rivaux ; chacune envie ſon bonheur.

Rien ne va plus loin & n'eſt moins capable d'être retenu, que le reſſentiment d'une femme à qui on en préfére une autre.

La beauté ajoûte beaucoup au mérite d'une Dame, il ne faut moins qu'un

me

merite éminent pour rendre la laideur suportable.

¶ La beauté n'est pas un bien de longue possession. Comme les grandes richesses conduisent quelquefois à une extrême indigence, la beauté qui se perd, produit une laideur afreuse.

Lise à l'âge de vingt-cinq ans mettoit du fard, elle n'en paroissoit avoir que dix-huit, maintenant qu'elle en a trente-deux, on lui en donneroit plus de quarante; je ne vois pas qu'il y ait de l'avantage à se farder.

¶ Voulez-vous faire à une Dame un compliment qui soit bien reçû, dites-lui qu'elle est belle & qu'elle est jeune, les vieilles & les laides n'en veulent point d'autre. Loüer dans une femme une beauté qu'elle n'a pas, la réjoüiroit plus que d'admirer les vertus qu'elle pourroit avoir.

¶ La vertu & la beauté ont presque toûjours été deux ennemies irreconciliables; une femme qui sçait les alier ne merite pas de petites loüanges.

La beauté est plus journaliere que les armes, la vertu encore plus que la beauté. On sort vainqueur d'un combat, on sera vaincu dans le prochain; une femme a mille agrémens qu'une premiere maladie lui enlevera; la vertu est bien moins constante, on est sage aujourd'hui, demain on ne le sera pas; je dis plus, on perd le soir une vertu qu'on croit le ma-

tin inébranlable; les belles doivent être ſur leurs gardes.

Il y a des jours où les Dames ſe ſentent d'une froideur achevée, il y en a d'autres où leur ſageſſe eſt comme impuiſſante; on peut tout cependant en aimant ſon devoir.

¶ La beauté n'eſt pas ce qu'il y a dans une femme de plus appétiſſant, non plus que la laideur n'eſt pas ce qu'il y a de plus dégoûtant. Un eſprit bien tourné vaut tous les charmes; une humeur bizare eſt le plus grand des déſagremens.

Pourquoi *Nerine* fuït-elle le mariage? Elle apprehende que ſa laideur ne la prive des bonnes graces de ſon époux? je l'aſſure du contraire, ſi elle a l'eſprit bien fait. L'honête homme eſt plus ſenſible aux charmes d'une humeur tendre & complaiſante, qu'à tout ce qu'on peut imaginer de beau pour la regularité d'un viſage, & pour la perfection d'une taille délicate.

Une belle qui s'eſt renduë aux déclarations d'un amant commence à ſe repentir de ſes complaiſances, quand elle voit qu'on les reçoit violemment; elle n'avoit pas capitulé à ces conditions.

¶ Ce qui engage les uns, dégage d'ordinaire les autres. Il n'eſt perſonne, ce ſemble, qui ne ſe paſſionne pour la beauté. Si tel mari que je connois avoit une femme moins belle, il l'aimeroit davantage;

car elle ne lui causeroit pas de si violentes jalousies.

¶ Le plaisir des Dames est de parler de leurs attraits, je ne le condamne qu'en celles qui ont l'imprudence de se le donner en presence des laides.

Il faloit me voir il y a vingt ans, dit *Climene*, je joüissois alors du titre de charmante: J'entends ce qu'elle veut dire, elle ne seroit pas fâchée d'avoir les mêmes plaisirs qu'elle goûtoit dans son jeune âge. La perte de la beauté cause du chagrin aux plus chastes, comment ne déséspereroit-elle pas celles qui la rendent tributaire de leur coquetterie.

¶ Les régles du monde veulent qu'on commence l'établissement d'une famille par le mariage d'une fille ; j'approuve cette politique. L'experience nous a trop fait voir combien il est dangereux de donner la préference aux aînées sur les cadettes.

¶ Le mariage a été de tout tems un honête commerce. Donnez-moi cinquante mille écus, un double moins je n'épouse pas vôtre fille, dit le prétendant. Je vous en offre quarante, & prenez ma fille, répond le beau-pere ; de sorte que les filles sont une espéce de marchandise dont les uns veulent se défaire à quelque prix que ce soit, & dont les autres ne s'accommodent que sous de difficiles conditions. Les choses n'ont jamais été autrement, quelques

loüanges qu'on donne au désintéressement des anciens, il n'a point été jusqu'à se charger d'une femme sans dot.

¶ Je ne sçache pas des femmes plus trompées que celles qui se sont figuré le mariage comme le plus charmant des états. Ici l'exception a lieu.

Julie consent d'être mariée, l'époux qu'on lui propose est-il de son goût? Y répugnât-il cent fois davantage, elle le prendroit; la vigilance de sa mere l'incommode trop.

Les femmes prennent un mari au hazard, elles font choix de l'Amant.

Que serviroit tant de délicatesse dans une femme qui s'engage mari pour mari, tout lui paroît égal.

¶ Un mari jaloux n'aime point qu'on lui dise du bien de sa femme, il a peur de le dévenir à bon tître; si on lui en apprend du mal, il croit avoir raison de l'être: ne parlez donc jamais à un homme de son épouse.

¶ Le mariage change bien la face d'une intrigue. On avoit assez d'une maîtresse, une femme ne suffit pas. L'amant étoit seul caressé, le mari n'a plus que la moitié dans les faveurs. O perversité des tems! O corruption des mœurs!

Nous ne sommes plus dans ces siécles innocens où la chaste épouse bornoit ses désirs à plaire à son époux. Peut-être que dans les siécles à venir on vantera la pureté de

celui-ci ; la raison vous la sçavez, le mal augmente d'un jour à l'autre.

On voit aujourd'hui plus de banqueroutes que jamais ; j'entends de banqueroutes à la pudeur.

Lucrece qui se tuë pour ne pas survivre à la perte de son honneur. *Porcie* qui avale des charbons pour suivre son mari dans le tombeau, sont au jugement de la plûpart, des exemples inimitables ; à peine les admire-t'on, plus souvent on en raille.

¶ Telle se pique dans le mariage d'une chasteté qu'elle n'avoit pas auparavant. Telle autre dans le celibat rigoureuse au dernier point sur l'article de la pudeur, croit que le Sacrement lui donne droit de secoüer les scrupules. En faveur de qui prononcera t'on ? Sans hésiter je me déclare pour la premiere ; les fautes passées sont excusables, les presentes sont les pires.

¶ Quelques jeunes mariées ont leurs raisons pour dire à l'époux, que ses fréquentes caresses causent le déperissement de leur tein. Si les maris sont jaloux, les amans delicats le sont aussi.

Les caresses d'une maîtresse sont ravissantes, celles d'une femme quelquefois suspectes. Vôtre épouse vous flatte, vous embrasse, est-ce par amour ? N'en doutez point. De dire que ce soit pour l'amour de vous, je ne le parirois pas.

Je regarde *Anteüil*, *Passi*, *Vincennes*

comme autant de théatres où chaque jour de beau tems le courage joüe des rolles fort différens.

. Le bois de *Boulogne* étoit autrefois un lieu dangereux à cause des voleurs; il n'est maintenant à craindre que pour certains maris dont on y dérobe l'honneur, du consentement pourtant des femmes promptes & faciles à rendre la bourse.

• ¶ Je connois quelques femmes, elles sont à la verité en petit nombre, qui me donnent du goût pour le mariage: leurs maniéres raisonnables, la sincerité de leurs complaisances, une attention réguliere aux soins domestiques, tout cela plaît infiniment. J'en sçai mille autres qui font aimer le celibat, on est rebuté de leurs caprices, elles ont une inclination furieuse pour la dépense, un mépris odieux pour leurs maris, de bonne foi je ne voudrois pas devenir le leur.

Une jeune femme se donne à la coquetterie, une vieille n'en revient point. Qui des deux prendrez-vous ? Celle-là ne voudra point de vos caresses, celle-ci vous dégoûtera par les siennes. La premiere vous rendra jaloux, la seconde prendra ombrage de vos démarches; l'une se fera des amis qui vous inquiéteront, l'autre ne souffrira pas que vous soyez en commerce avec les vôtres. Ce choix est embarrassant, avoüons-le.

Une femme riche accommode les affaires d'une maison, une femme d'esprit tient

compagnie, une femme de naissance honore une famille; grands avantages qui ne valent pas celui d'en être privé.

¶ Les femmes dit-on, aiment toutes l'argent, je soûtiens que c'est pure calomnie. Il s'en trouve qui sans intérêt se laisser prendre d'un joli homme, à moins qu'on ne dise que tout est or aux yeux d'une maîtresse à qui l'on plaît.

¶ Toute femme qui a son devoir à cœur quittera la societé des coquettes: Avec elles on prend l'art d'aimer criminellement, on reçoit des leçons de rompre à propos avec un mari incommode, car elles ne se piquent que de telles galanteries.

Ce n'est point la taille d'un mari qui doit regler la tendresse d'une femme; ce n'est pas même cette belle humeur, cette complaisance, ces charmes de l'esprit sur lesquels elle doit mesurer sa passion; c'est uniquement sur le devoir, je me défie d'une sagesse qui n'est soûtenuë que par les perfections d'un homme qu'on adore, l'amour s'évanoüira au moment que ces avantages disparoîtront.

¶ Envoyer certaines femmes avec la Matrone d'Ephese, c'est leur faire trop d'honneur; beaucoup se déclarent sans qu'on les préviene, beaucoup cedent sans se défendre.

La fierté, l'indifference, c'est ce que je redoute le moins dans une femme, j'apprehende plus la violence de son amour que tout le reste.

Dans peu de femmes la fierté est sincére, dans presque toutes c'est une vertu de bienséance; il a falu avant que de l'acquerir combatre violemment une humeur trop facile.

Une fierté qui n'est que pour la bonne grace, menace ruïne à tout moment.

Les belles ont une modestie scrupuleuse, une pudeur revéche; mais il ne faut point se désesperer, elles s'aguerriront peu à peu, leur timide vertu n'attend pour se rendre que la gloire de plusieurs démarches.

La fierté sied-elle bien aux Dames? Sans doute, pourvû qu'elle ne se démente point.

La fierté ne rend pas une femme méprisable, d'abord qu'elle l'a fait servir de sauvegarde à sa pudeur.

¶ Pour connoître l'or, on doit le mettre à l'épreuve. Je ne conseille pas de trop éprouver une femme, à moins que vous ne vouliez avoir des preuves de sa foiblesse. En cela ne les méprisons pas, nous n'avons pas plus de force qu'elles.

¶ Une tendre union se forme entre deux personnes, leur amour est ardent, peu à peu la froideur succede à ces premiers feux. Accusera-t'on le galant: Blamera-t'on la maîtresse? Si cette belle n'avoit ou trop ou trop peu fait pour cet amant; que ses bontez ont détaché, ou que ses froideurs ont déconcerté, sa passion seroit toûjours égale; prononcez donc sur la raison que je vous expose.

¶ Le caractere de prude est parmi les femmes ce qu'est chez nous le caractere des hipocrites.

Amarante n'aime point qu'en pleine compagnie on se donne des libertez, elle prend son fier & se gendarme austerement, parce que dit-elle, il y a tems pour tout.

La prude vise au fin, elle n'est qu'un peu plus de tems à se rendre & le fait avec plus de seureté qu'une autre qui se jette à la tête.

Je me défie d'*Olimpe* avec son air de Vestale. Ces pudeurs inaccessibles aux plus honêtes gens me sont suspectes depuis que je sçai l'histoire d'*Antiope* qui refusa à Jupiter dans sa grandeur, ce qu'il obtint déguisé en Satire: nous avons trop vû des prudes disputer le terrain & le ceder enfin à un amant sans merite.

¶ L'esprit de contradiction dont on accuse les femmes paroît sur tout dans leur maniere d'aimer, elles adorent un homme qui les traite avec indifference, elles meprisent celui qui les adore, rarement leurs inclinations prennent un autre cours.

Il y a quatre ans que vous brûlez d'amour pour *Eumelie*, vous vous plaignez de ses froideurs, il ne vous reste qu'un moyen de les vaincre; marquez-lui, croyez-moi, de l'indifference.

¶ Un homme bien fait n'est pas generalement bien reçû de toutes les Dames, il

ne plaît qu'à celles qui ſont mieux faites que lui. Aux autres dont il effaceroit les charmes ſa preſence eſt inſupportable.

¶ Eſt-ce le merite qui produit un Cavalier auprés des femmes? oüi? mais il y a merite & merite.

Trapile n'a ni argent ni ſçavoir-vivre, il eſt brutal & groſſier. Les belles quoi qu'il en ſoit le courent à l'envie; le goût n'eſt pas matiere à conteſtation.

Criſante eſt aimable, chante agréablement, paye d'eſprit, au reſte fort delicat, on le deſtine pour la converſation.

¶ Sied-il à une Bourgeoiſe de faire le bel eſprit : de rafiner ſur la langue, ou de ne parler que de Romans? Dans une femme de qualité on le pardonne, dans une Bourgeoiſe tout au contraire.

La modeſtie, la ſimplicité ſont les vertus qui honorent les femmes ordinaires, elles honnoreroient également les femmes du haut rang, par malheur la coqueterie leur preſcrit d'autres manieres de ſe diſtinguer.

¶ L'imagination des femmes paſſe pour trés-délicate, tout chez elles repond à cette délicateſſe, elles en ont dans leurs manieres: les nôtres ne ſont point comparables aux leurs dans leur parler, il ne faut que l'exemple des gens de la Cour pour connoître l'interêt qu'on a de les frequenter; dans leurs ſentimens, elles aſſaiſonnent on ne peut

guere mieux une vengeance, ou concertent finement une liaison; dans leur choix, la preuve de ceci m'embarasse.

¶ Disons-le, à nôtre confusion, les femmes ont plus de constance que nous, quand elles aiment: quand elles n'aiment pas, elles sçavent mieux dissimuler que tous les Tiberes du monde.

La dissimulation dans un homme est dissimulation; dans une femme elle s'appelle fourberie.

Qui ne sçait pas dissimuler ignore l'art de regner. Cette maxime est autant celle des femmes que des Rois. *Eraste* depuis longtems fait les doux yeux à *Junie* qui ne regardoit en lui que sa qualité de Marquis; il a toûjours crû qu'il en étoit aimé, elle ne l'en a dissuadé que d'aujourd'hui; tant pis pour lui, étoit-il necessaire qu'il lui fît confidence que tout son bien étoit en decret.

* La discretion n'est pas, à ce qu'on pretend, la vertu favorite des Dames, j'ay des exemples du contraire. *Carite* cherche à se marier, elle ne va pas dire qu'elle a eu pendant deux ans une sourde galanterie.

Vous rencontrez *Lucie* qui se hâte de terminer vôtre compliment; surpris de la voir dans les ruës de si grand matin, vous en demandez la cause, d'un ton embarassé elle vous repond qu'elle va à l'Eglise; est-elle obligée de vous dire qu'elle court à son rendez-vous?

Glicere qui depuis quinze ans fait bruit dans les rüelles, s'est-elle avisée jusqu'ici de reveler le mistere de son âge? je ne puis autrement nommer une chose qu'elle cache obscurement.

L'amour cause d'étranges metamorphoses. La fiere s'humanise, la devote écarte ses scrupules, la prude ne sauve que les apparences, la farouche ne l'est point dans le particulier, l'indifferente ne l'est qu'un tems, il n'y a que la femme lubrique qui ne sçauroit changer.

¶ *Justine* qui a ses raisons ne se soucie pas qu'on l'aime, pourvû qu'avec elle on fasse tout ce qui est du devoir d'un homme veritablement amoureux, je serois fâché qu'on entendît autre chose que les civilitez, les demarches respectueuses, les avances ordinaires.

¶ Depuis six ans *Dorante* fait la Cour à *Belise*, son amour est enfin recompensé, vous croyez qu'elle lui a donné les dernieres faveurs, c'est ce qui vous trompe, elle les lui a cherement venduës.

Une femme du monde entretient son galant de bon air, elle lui donne beaucoup d'argent, qu'en pensez-vous? Ce n'est que pour se faire ensuite acheter plus honorablement ses faveurs.

¶ *Sabine* a refusé d'être la Reine du Bal, elle aime mieux la liberté du commun des masques que la contrainte de cet honneur ;

elle auroit reçû à la vérité mille douceurs, autant de déclarations ; c'est justement ce qui lui déplaît, elle hait à la mort les grands parleurs. Les femmes n'aiment pas ceux qui ont ce défaut.

¶ La dévotion est une bonne chose, une dévote n'est pas estimée telle, il s'en faut tout.

Une dévote est chez elle trop incommode, elle porte même son incommodité jusqu'à l'Eglise, mais c'est le lieu: Dieu n'accorde sa grace qu'à ceux qui la lui demandent avec une sorte d'importunité.

¶ Une maîtresse passionnée est plus genereuse que l'amant le plus liberal : elle donne ses faveurs pour rien, le galant se feroit ruiné à les meriter. Que d'argent épargné d'un côté? Quel désinteressement de l'autre ?

Un honête homme ne se prevaudra jamais des faveurs d'une Dame, l'amour chez lui fera place à l'éstime, le mépris n'aura aucune part à son refroidissement.

¶ La liberté est un bien dont nous serions fâchez d'être privez; les hommes sont ennemis de la crainte, particulierement les femmes, elles soûtiennent à merveille l'opinion du libre arbitre.

Argire n'est pas un jour sans aller en partie de plaisir, elle rentre chez elle à toute heure de nuit, son mari n'en dit mot, je l'approuve; long-tems il s'en est plaint, & toûjours inutilement, à la fin il s'est fait un calus, aussi en vit-il plus content.

¶ Quand je vois une femme d'esprit, elle me donne de la tentation, je l'aimerois pour maîtresse, pour femme sur mon honneur je n'en voudrois pas, ma maison deviendroit la retraite de la pedanterie.

Melinde est des personnes qui composent le beau monde, son esprit ne s'épuise jamais, elle a une humeur sans façon : un entretien fort divertissant, parle de tout & parle naturellement bien ; il est permis de dire son goût, Melinde me conviendroit.

Frontine n'a que le talent de premieres visites, encore y-a-t'elle des absences d'esprit qui degenerent en extravagances. Sujette à être abattuë par une mélancolie subite, on est étonné qu'elle passe d'une grande joye, à un sombre chagrin, ayant sur tout martel en tête, dés que l'œconomie de sa coëffure se gâte. Frontine n'est pas la seule de son humeur.

¶ La propreté dans une Dame me ravit, mais je n'aime point ces propretez de ceremonie qui donnent de l'inquiétude.

S'habiller aujourd'hui de la belle maniere, être huit jours ensuite dans un negligé privé de bonne grace, c'est une mauvaise habitude. La propreté doit être une vertu de tous les jours.

Une maniere de s'abiller propre & bien entenduë fait honneur à toutes sortes de personnes, elle donne aux belles de l'avantage, dans les laides elle repare la trop grande difformité.

Bien des maris font de la dépense des habillemens de leurs épouses sans joüir de leur propreté. La coquette suit en s'abillant le goût de ses galans & ne s'habille que pour eux, l'époux voit sa femme dans un affreux négligé.

¶ Peu de chose nous attache ; peu de chose nous détache. Un chien, un oiseau, un perroquet, voilà ce qui borne l'affection de la plûpart des femmes.

Les femmes n'ont que des passions extrêmes. L'amour chez elles est une fureur, l'indifference passe en haine, la jalousie dégenere en rage.

¶ La curiosité est le foible du sexe ; je ne trouve pas qu'elle soit moins le nôtre. Les femmes veulent tout sçavoir pour le redire, nous voulons tout apprendre pour le repeter ; nous sommes tant à tant, ne nous reprochons rien.

¶ Les hommes se degoûtent d'une femme qu'ils connoissent trop, les femmes se previennent de froideurs contre un homme qu'elles ne connoissent pas assez.

¶ Ne vous étonnez pas que la laide soit plus jalouse qu'une belle. Autant que vôtre nonchalance trouble l'une, autant vôtre amour incommode celle-ci. La belle n'a pas peur que vous lui échapiez, la laide apprehende qu'on ne la neglige. Si vous vous détachez de celle-là vous reviendrez bientôt au parti de vôtre tendresse, si une

fois vous vous dégoûtez de l'autre, il n'y a plus de retour. De ces trois raisons choisissez la meilleure.

Un jour on me demanda pourquoi il n'y avoit pas comme autrefois des eaux de jalousie. Je ne sçai si je fis bien de répondre, que l'infidelité des femmes les avoit épuisées, & qu'il n'étoit plus nécessaire de ces témoignages pour être convaincu de leurs perfidies.

¶ La sage conduite de plusieurs femmes fait leur apologie; elles n'ont aucune part à ce que j'ai dit contre celles qui ne leur ressemblent pas.

L'ESPRIT ET LA SCIENCE.

ON prétend que Cratés mit son argent entre les mains d'un Banquier, le priant de le rendre à ses enfans, s'ils n'avoient point d'esprit, ou de le distribuer au peuple s'ils devenoient Philosophes. L'esprit tient lieu de toutes choses. Quiconque en a, néglige la fortune, & se soucie peu de faire sa cour aux grands.

Je ne trouve pas mauvais qu'il y ait des gens fort riches, sans cette abondance de biens, la plûpart mourroient de faim faute de talent.

Les gens d'eſprit ſont ſeurs de ne jamais manquer. Leur induſtrie remplace le défaut de bien.

Un ſtupide quand il devient malheureux, l'eſt doublement; il a ſon malheur, & n'a point de reſſource.

Le bien acoquine furieuſement. Combien de débauchés qui ne le ſeroient pas s'ils n'avoient que mille livres de rente? Combien de fainéans auroient pû cultiver leur eſprit que le plaiſir a amoli?

Tu ſerois honête homme, me dit un jour mon pere, dans l'emportement, ſi je ne te laiſſois rien.

¶ Quand même l'eſprit pourroit s'acheter, le débit n'en ſeroit pas grand: Qui eſt-ce qui né s'en croit pas ſuffiſamment?

¶ Les gens qui ont le plus d'eſprit ſont ſujets à faire les plus lourdes fautes. *Cimon* pour ſon répos prit le parti du célibat, il y vécut long-tems d'une maniére fort agréable & paiſible. Devenu ſeptuagenaire il épouſe une fille qui n'a que 18. ans. Sa ſcience, ſon mérite, ſon experience du monde ne ſembloient pas le conduire à ce terme.

¶ Il eſt fort ordinaire d'avoir beaucoup d'eſprit ſans une grande érudition. Jamais il n'arrive d'avoir beaucoup d'érudition ſans un grand eſprit.

¶ Dans le ſiécle où nous vivons on ne ſe croit pas obligé d'eſtimer un homme par l'étenduë de ſon eſprit. Perſonne ne ſe

veut donner la peine d'approfondir son sçavoir ; s'il n'a le talent d'en imposer, il demeure inconnu.

Un esprit ne vaut que ce qu'il paroît. Faites un compliment à propos, ayez à commandement quelques bons mots, donnez place dans une conversation à de jolis recits, remplissez des bouts-rimez, hazardez un madrigal, un couplet de chanson, vous serez plus admiré que le Géometre, le Philosophe, le Théologien ; c'est le goût du monde.

On ne parleroit pas avec tant de froideur du mérite de *Dorimon* s'il ne faloit deviner qu'il a de l'esprit.

¶ Un esprit solide ne passe pas aisément d'une extremité à l'autre s'il change de sentimét, c'est la seule raison qui l'y détermine.

* Un homme d'esprit se trouve embarassé avec celui qui en manque. S'il parle ingénieusement on ne l'entendra pas, s'il veut se mettre à la portée de cet ignorant, je doute qu'il puisse se rabaisser jusqu'à lui.

* Les hommes s'attachent à apprendre mille choses qu'il faudroit éternellement ignorer, & les plus sçavans en ignorent beaucoup qui ne sont pas inconnuës aux moins instruits.

On vante la mémoire prodigieuse d'un François qui sçait jusqu'à vingt langues. M'assureroit-on qu'il entende seulement la sienne ?

Dés que je ſçaurai parfaitement ma langue, ſi j'ai du tems de reſte je le donnerai à l'étude de quelqu'autre. Je ne riſque rien de parler de la ſorte, la vie d'un mortel peut-elle ſuffire à apprendre une choſe comme il faut?

Teucrine reçû Bachelier depuis quatre jours ſe propoſe d'étudier le Grec & l'Hebreu, afin de mieux entendre le texte original de l'Ecriture. Eſpére-t'il ſe rendre plus habile que les Docteurs qui l'ont précédé? Qu'il profite de leurs lumieres, il éclaircira en quelques années ce que ſeize cens ans de recherche ont à peine débroüillé.

¶ Si l'uſage étoit de parler en France Grec, Latin, Allemand, Eſpagnol, j'aurois l'ambition d'étudier promptement ces langues. Par tout on entend le François, on le parle, on écrit en cette langue, que ſervent donc les autres?

Vous aurez un Panegirique à faire, vous ſerez nommé pour prononcer une Oraiſon funébre dans une aſſemblée de gens éloquens où on ne s'explique qu'en Latin. Comment vous tirerez-vous de cet embarras, ſi vous ne le ſçavez en perfection? Belle objection que vous nous faites, pourroit répondre *Arſene*! Les Maîtres és Arts, les Recteurs ne viennent-ils pas alors à nôtre ſecours.

¶ L'ignorance de pluſieurs qui avec l'unique talent d'une heureuſe mémoire veu-

lent parler en public, augmente fort à propos le recours de quelques sçavans pauvres.

Je ne voudrois pas être chargé de prononcer en toute ma vie autant de Sermons qu'il s'en debite en un Carême à Paris par de jeunes Orateurs, qui ne sçavent que se faire honneur du travail d'autrui.

Si les Copistes étoient bannis d'un Etat, le Clergé les reclameroit bien-tôt. C'est assez aux Abbez de qualité d'apprendre un discours de trois quarts d'heure, sans qu'ils soient obligez de le faire eux-mêmes.

¶ La science a ses bornes, l'ignorance n'est pas générale. Les Sçavans peuvent aussi penser juste.

¶ Sçavoir tant de choses, c'est comme si l'on ne sçavoit rien. Les idées sont tellement confuses, qu'à moins que d'avoir l'art de les démêler, le grand sçavoir nuit plus qu'il ne fait honneur.

¶ *Mondor* avoit cinquante mille écus de rente, il s'est ruiné ; & a ruiné ses amis. On ne l'accuse ni de galanterie ni de débauche. A quel jeu a-t'il perdu ce gros patrimoine ? Il a voulu faire le Chymiste, & s'est réduit à la mendicité.

¶ Les Sçavans cherchent moins à s'instruire de leurs devoirs, qu'à satisfaire l'amour propre. Le Philosophe s'applique à déveloper les secrets de la nature, au lieu d'étudier les mouvemens de son cœur. Le Juriste consacre une infinité de veilles à

aprendre les régles de la justice, rarement à l'exercer. Le Théologien ne songe pas tant à profiter de la grace qu'à en connoître les differens effets ; est-ce là l'usage que nous devrions faire de la science ?

¶ Les Philosophes anciens parloient plus de la nature des Dieux que de la nature des choses. Les modernes laissent aux Théologiens le soin de parler de Dieu, & s'apliquent uniquement à la découverte des principes naturels, en sont-ils mieux ?

Un homme qui se défie de ses lumieres est plus proche de la verité qu'un sçavant, superbe qui croit sa raison infaillible. Celui-là craint de se tromper & il arrivera qu'il ne se trompe pas ; celui-ci s'est déja trompé, en ne convenant point de l'incertitude de ses connoissances.

¶ Il n'appartient qu'aux sçavans de ne se point lasser d'apprendre ; plus ils sçavent plus ils ont l'ambition de ne rien ignorer. Ceux qui ne reconnoissent pas le prix de la science, fuyent le travail. L'habile Mathématicien est toûjours dans les figures, l'ignorant erre d'objet en objet, & se contente d'éfleurer les choses difficiles.

Le bon Musicien compose sans relâche, le mauvais se borne à certaines cadences que l'habitude lui rend aisées.

¶ Le subtil Philosophe creuse les difficultez, le demy-sçavant les touche légerement.

¶ Les ſciences ne s'apprennent pas d'abord. Aux longues études, aux pénibles veilles le ſuccés eſt reſervé.

Tous les beaux arts ont quelque choſe de difficile qui ne ſe fait ſentir qu'aux connoiſſeurs,& qu'à ceux qui, pour ainſi parler, les voient de prés. Les perſonnes mediocrement habiles qui ne les regardent que de loin, s'y flattent d'y arriver ſans peine. Comparons les premiers à des voyageurs, qui plus ils approchent d'une montagne, plus ils la trouve eſcarpée; le ſecond à ces mêmes voyageurs, qui plus ils en étoient éloignez, moins ils la croyoient rude.

Il y a, dites-vous trente ans que *Philante* s'applique à la lecture des anciens Philoſophes; ce n'eſt que d'aujourd'huy qu'il combat le Pirrhoniſme. D'où vient? vous demanderai-je, pluſieurs ne l'ont-ils pas conteſté? C'eſt qu'ils n'avoient pas les lumieres de *Philante*. Plus on foüille, plus on découvre du difficile dans ce qui s'oppoſe au ſentiment que l'on protége: ſi *Philante* n'avoit étudié que vingt ans, il ſeroit encore Pyrrhonien.

¶ Socrates prié de dire s'il penſoit qu'un certain Prince fût heureux environné de grandeur & de gloire; avant que de répondre il demanda *quelle étoit la ſcience & la vertu de ce Prince*.

Mille fois on nous l'a dit. Le bonheur n'eſt point attaché aux grandes conditions.

Quelle eſtime puis-je faire d'un Prince, qui n'a ni ſcience ni vertu ; lui-même peut-il ſe croire heureux s'il eſt dans l'ignorance des belles choſes, & hors des bonnes?

La ſcience qui a fait le bonheur des Philoſophes, eſt par cet endroit plus néceſſaire aux Grands qu'on ne penſe ; elle eſt glorieuſe aux Princes heureux ; elle eſt capable d'adoucir le chagrin des plus infortunez. La ſcience donne des loix de modération dans les hautes fortunes, & des bornes au déſeſpoir dans les durables adverſitez.

Un Grand qui ſçait, trouve plus de plaiſir à lire les livres de Seneque, qu'à ſe repaître les yeux & les oreilles par les charmes d'une ſimphonie raviſſante, d'un ſpectacle délicieux.

Ariſtarque rebelle aux volontez de ſon pere qui en vouloit faire un bon Financier, ſuit l'inclination qu'il a pour les lettres. Mauvais parti, s'écrie toute ſa famille ! On pâlit ſur les livres, on ſe rend malade à force d'écrire, l'on meurt dans la fleur de ſa jeuneſſe ; tant mieux pour moi, répondrois-je ſi j'étois *Ariſtarque:* Du moins aurai-je vécu.



LES AUTEURS,

ON est revenu de la fausse subtilité d'un Auteur, qui se fait imprimer, à ce qu'il dit, par obéïssance. Un ami ne va point sans nôtre consentement faire les frais d'une impression, ni nous exposer malgré nous à la censure

Belus nous oblige de lui sçavoir bon gré des motifs dispensables qu'il a de produire ses Satyres. Il y a de la tirannie à faire dépendre l'équité de ses lecteurs d'une approbation qu'il n'a pas méritée.

¶ *Menalque* prevenu de lui même se proposé d'enrichir les bibliothéques d'un volume de sa façon, il écrit sans consulter personne de ses amis. Seul & favorable juge de ses ouvrages, il les porte enfin chez un Libraire cônu. Le titre en est éblouïssât, quelques endroits en sont bons, on lui fait enfin des offres de son manuscrit, il les accepte; & contét plus qu'on ne peut dire il médite déja le projet d'un second & d'un troisiéme livre. Le premier est entre les mains de l'Examinateur prépolé, qui accoûtumé d'approuver les choses mauvaises, pourvû qu'elles n'interessent pas autrement le public, délivre son certificat. Le Libraire, mais c'est trop tard, commence à reflêchir sur les conditions de son traité. Prévoyant que de deux mille éxemplaires qu'il s'est en-

engagé de tirer, il n'en sera peut-être pas debité cinquante, il renonce à l'impression du Livre, aime mieux perdre & son privilege & son argent, que de risquer de plus gros frais. *Menalque* n'est-il pas obligé à restitution ? il ne faut pas être trop fin Casuiste pour le décider.

¶ Chaque Auteur a ses partisans, & ses ennemis, du credit des uns ou de l'envie des autres dépend la destinée d'un Livre. Les productions nouvelles bonnes ou mouvaises ne sont ni universellement condamnées ni generalement aplaudies : j'en viens de dire la cause.

¶ Le sort d'un Auteur qui commence mal est de mal finir. Tel a fait une méchante preface qui a mis à son ouvrage une conclusion détestable.

Capis a fait un Livre d'une grosseur, je voudrois dire d'une bonté raisonnable, la preface en est admirée, je suis fâché qu'elle ne soit pas de lui.

Si quelques Ecrivains de nôtre temps étoient devenus Papes, on n'auroit pas tant disputé sur l'infaillibilité.

On me demandoit dernierement ce que je trouvois de bon dans les écrits de *Sostris*, je répondis qu'il avoit eu envie de bien faire.

¶ Tantôt une preface est trop courte, & par là inutile ; tantôt trop longue, & elle ennuïe. Une épître dédicatoire ne fait qu'exciter l'envie des faiseurs de panegiriques.

Une table embroüille plus qu'elle n'éclaircit. En suprimant ces trois choses on s'épargne du travail, & un Livre n'en est pas moins estimé.

La préface est vôtre écüeil, disois-je librement à un de mes amis homme de Lettres. Faites un Livre où il n'y ait ni table ni préface, ni épitre dédicatoire, vous serez seur de plaire à mille gens qui se plaignent que ces trois articles font la moitié d'un ouvrage; il profita de mon cõseil, & se souvint que l'exemple de L... pouvoit l'autoriser.

¶ Le titre d'un Livre doit beaucoup promettre, l'ouvrage doit encore plus donner.

Que je me suis de fois en ma vie repenti d'avoir acheté un Livre sur la bonne foi d'un titre magnifique! Dieu veüille que le mien n'ait pas causé de tels repentirs.

¶ Est-il bien fait de mettre son nom à un Ouvrage? Oüi, si l'on a quelque aveu parmi les gens d'esprit; jusques là, non, *Xantipe* a pourtant mis le sien en gros caractéres à la tête de ses œuvres. L'a-t'elle fait à son premier ouvrage? La modestie comme toute autre chose a ses bornes; si vous trouvez qu'elle soit blâmable profitez de sa faute.

¶ Une cinquiéme édition m'est garant du succés d'un Livre; la huitiéme me cautionne qu'il ne s'en est point fait de meilleur.

¶ Il y a des Auteurs chez qui les bonnes & les mauvaises choses sont tellement mélées qu'on se broüille & qu'on se reconcilie

à tout moment avec eux ; c'est une nécessité.

Les ouvrages de quelques-uns de nos écrivains portent le caractére de legéreté attaché à leur nation, tantôt ils soûtiennent une opinion, peu aprés ils la combattent, leur jugement ne se fixe point.

¶ Bien écrire & bien parler sont deux talens trop différens pour se trouver dans une même personne. On expose en conversation tout ce qui se presente à l'esprit sans faire choix de ses pensées : l'homme de cabinet se rend plus exact, il se défie de la fertilité de son imagition, & croit qu'une pensée pour valoir quelque chose, doit aussi lui couter quelque chose.

Un ouvrage Chrêtien doit se sentir de la pureté du Christianisme, elle ne doit pas même être bannie d'un ouvrage prophane. Qu'on voye dans le premier que l'Auteur n'a voulu parler que de Dieu & de ses misteres ; qu'on reconnoisse dans le second qu'il sçait faire un saint usage de tout, & qu'il n'a travaillé que par de bons motifs.

Nous avons des Livres de morale si beaux, si noblement écrits, qu'ils ne laissent à desirer que le prompt changement de ceux qui les lisent.

Malipe en écrivant sur une matiere de Réligion a laissé tout à dire à ceux qui traiteront le même sujet ; pourquoi sort-il de son talent, il pouvoit nous donner un fort

bon traité de Phisique : la Theologie n'eſt pas ſon bel endroit.

J'eſtime les romans bien écrits, j'en ai lû quelques-uns avec plaiſir, cela ne dit pas que je vouluſſe les avoir faits.

Un faiſeur de romans, un Poëte critique, l'Auteur d'un Livre dangereux ſe font promptement afficher aux endroits les plus remarquables de la Ville. Il n'y a pas juſqu'aux portiques des Téples qui ne ſoient décorez de leurs ſuperbes placars. On revere leur genie, on avoüe leurs ouvrages. Il arrive à N... d'écrire une fois en ſa vie, ce n'eſt ni une hiſtoire galante, ni une mordante ſatyre, perſonne n'achete ſon Livre, perſonne ne ſe veut donner la peine de le lire; c'eſt que ſon ouvrage eſt Chrêtien.

¶ On auroit tort de reprocher à quelques modernes qu'il n'y a rien de nouveau dans leurs productions; pluſieurs, le nombre en eſt petit, devoient à eux mêmes ce qu'ils ont écrit.

Le public n'admire point un Auteur qui ne lui aprend rien de nouveau, c'eſt vôtre faute. Quitez le deſſein de faire un Livre, ſi vous ne ſçavez pas donner à vos penſées la grace de la nouveauté.

¶ Peu ſçavent tirer avantage des lumieres des anciens, il faut étudier le goût de ſon ſiécle. Dés qu'un Auteur a en tête de copier, il court riſque de s'égarer, & ſort infailliblement de la voye qui conduit à l'aprobation.

Ce qu'on appelle imitation en fait d'ouvrages d'eſprit, n'eſt ordinairement qu'un vol bien déguiſé, un honête larcin.

¶ C'eſt un éfort glorieux que de ſe propoſer les grans hommes pour modele. Quand même on ne les attraperoit pas, ou qu'on ne les ſuivroit que de loin, il ſuffit de marcher dans leur carriere pour n'avoir pas en vain travaillé.

Ceux qui deſormais feront des tragedies ne s'eſtimeroient-ils pas heureux d'être apellez de petits *Corneilles*, les *Demarêts*, les *Colaſſes*, de petits *Lullis* les B. les R. de petits *Deſpreaux*,

La Bruyere ne ſe croyoit pas deshonoré qu'on l'appellât le petit *Theophraſte*: je me rejoüirois fort d'être nommé le petit *La Bruyere*.

¶ Faire reproche aux modernes de ce qu'ils ne ſont ni ſi fins ni ſi élevez que les anciens, c'eſt avoir un amour dereglé pour l'antiquité: à parler ſans paſſion on trouvera que les modernes les ſuivent de bien prés.

Nous devons avoir de la veneration pour ceux qui ont fait de ſi belles découvertes dans les ſciences; mais elle ne doit pas nous aveugler ſur le merite de ceux qui ont profité de leurs leçons qui même ont encheri ſur leurs connoiſſances. Cela ſe peut dire à la loüange d'un ſiécle où il a paru tant de beaux eſprits qu'on pourroit douter ſi dans celui d'*Auguſte* il y en avoit d'avantage: les

gens idolâtres de l'antiquité me blâmeront de parler ainsi. Aprés *Ciceron*, *Virgile*, *Horace*, ils n'estiment personne, ils ne les estimeroient pas même s'ils avoient eu le malheur de renaître dans ces derniers tems, par ce qu'ils ont resolu de contrequarrer le goût des modernes.

¶ En matiere d'éloquence il y a des choses qui veulent être traitées avec grandeur, d'autres où la simplicité du style produit une majestueuse bienséance. N'ayez point l'ambition de vous élever au dessus de vôtre sujet.

Cet amas de figures, cette confusion d'ornemens répandus dans les ouvrages nouveaux font voir que l'éloquence prophane est adonnée au luxe, qu'elle aime le faste: l'éloquence Chrêtienne est plus moderée, plus simple, plus naturelle.

¶ Trop d'esprit dans un Ouvrage est une espece de défaut: je ne trouve que celui-là dans S. Evremont. N'afectez plus *Mucie* de briller par tout; l'attention du Lecteur est fatiguée par le nombre des pensées, il est à propos de lui laisser prendre halaine.

Que sert d'être si guindé dans des expressions, si compassé dans ses phrases? Un Autheur doit se mettre à la portée de tout le monde.

J'enrage, pardonnez cette expression à mon dépit, quand en lisant un nouveau livre, il faut qu'à tout moment je consulte FURETIERE ou RICHELET. Les Auteurs

d'aujourd'hui prennent à tâche de se servir de termes rares, extraordinaires, inconnus. Encore si on étoit assuré d'en trouver l'explication; mais ils partent la plûpart de leur genie; que ne mettent-ils un commentaire à la marge pour soulager l'esprit vainement gêné des Lecteurs.

Ceux qui ont écrit au commencement de ce siécle ne s'entendent presque plus, leurs termes ont vieilli. Ceux qui écrivent à present ne s'entendent gueres mieux, leurs mots ne sont pas assez établis

¶ Les *Arpins*, les *Floris* crient au meurtre, ils se plaignent qu'on les pille, qu'on les vole, comme s'ils étoient gens volables: je ne me flate pas d'être à couvert de leurs plaintes: Pour peu qu'ils s'opiniâtrent contre moi, je les prierai de me dire leurs qualitez, afin de les mettre à la place que j'avois destiné pour mon nom, puis-je leur faire une meilleure condition?

¶ On auroit mauvaise grace de rejetter comme indigne d'écrire un homme d'armée, ou un homme du monde. Nos plus beaux Livres sur la morale nous les tenons des premiers Ministres des plus illustres Princes. C'est dequoi faire rougir une infinité de personnes, dont l'étude se borne à se rendre impénetrables. Ce n'est point un mistére de la foi qu'ils travaillent à nous développer, leur art consiste à l'envelopper dans des dificultez toûjours nouvelles dont

la Scolastique s'honore ; & qui au lieu d'édifier le disciple le rendent curieux, avide, incredule.

Les gens du monde ne sont pas tous ignorâs, il y a quelquefois sous le mâteau d'écarlate plus de science, que sous la longueur afreuse d'une robe de Docteur bien vanté.

¶ Le Ciel nous donne à tous au premier moment de nôtre naissance une certaine étenduë de jugement, qui perfectionné par l'éducation & par le commerce du monde nous rend capables de juger des plus belles choses. Les gens qui ne sont aidez que de ces lumieres ne sçavent pas à la verité tout à fait pourquoi ils aplaudissent à un endroit plûtôt qu'à un autre. Leur ame est surprise, leurs oreilles se trouvent charmées, & insensiblement ils se portent à Dieu : cela est beau, cela plaît.

Les femmes n'ont que ce bon goût naturel : la plûpart des gens de qualité qui de bonne heure ont suivi la guerre ou la Cour n'ont que cette délicatesse de genie qu'on acquiert dans les assemblées polies ; & neanmoins ils se trompent si peu dans leur maniere du juger qu'on s'en raporte volontiers à ce qu'ils pensent.

La défense que fit un critique moderne aux cavaliers de juger des pieces de Theatre me revolta beaucoup. Le bon sens à mon avis ne devient point étranger à qui embrasse la profession des armes ; qu'on leur de-

fende j'y consens, de decider d'une loi de Justinien, d'un point de Religion, quoy qu'il le falût permettre à quelques-uns, ces sciences abstraites, sublimes, élevées passent les esprits qui ne sont pas fortifiez par une étude profonde : n'est-il question que de parler sur une Comedie, sur une Tragedie, sur le geste d'un Acteur ou sur l'organe d'un Musicien, de bonne foi cette défense est trop rigoureuse.

Il ne seroit donc permis qu'aux Poëtes & aux Musiciens d'assister aux spectacles: ceux là examineront la cadence des vers, & admireroient les endroits touchans; ceux-ci battroient la mesure & décideroient de la simphonie, les autres en seroient exclus. Heureusement le critique n'avoit pas droit de juger en dernier ressort, car moi qui aime passionnément la musique, & qui graces au ciel ne suis ni Poëte ni Musicien, j'aurois eu le chagrin de me voir banni d'un lieu où je ne goûte pas de petits plaisirs, pourveu qu'on me laisse dire ce que je pense.

¶ S'il n'apartenoit qu'à *Corneille* de juger d'une piece serieuse, qu'à *Lambert* de trouver bon ou de blâmer un morceau de musique, les habiles seroient à plaindre, ils n'auroient travaillé que pour eux. En vain dans de magnifiques avertissemens nous auroient-ils exposé qu'ils sacrifioient au public leurs veilles & leurs travaux, qu'ils cherchoient à instruire les uns, à plaire aux

autres, & qu'à la censure de tous ils soûmettoient les ouvrages.

Quelque fine que soit l'intrigue d'une piece, quelque misterieux qu'en soit le denoüement, le bon sens est d'un grand secours : avec lui on peut juger de tout. MALHERBE demandoit à sa servante ce qu'elle pensoit de ses vers. LULLI se rejoüissoit d'aprendre que ses airs servoient d'habillement aux vaudevilles : sommes-nous plus délicats que nos maîtres.

Si dans un ouvrage rien ne plaît à un esprit commun, tant pis pour l'Auteur ; une pensée qui d'une maniere ou d'une autre ne frappe pas tout le monde, n'est pas belle assurément.

Le petit peuple & le sçavant monde conviennent également du merite de quelques-uns de nos Orateurs, les ignorans aussi bien que les Lecteurs rafinez rejettent les productions d'un Auteur insipide ; ce qui est beau, je le repete, frappe d'abord, ce qui ne l'est pas choque aussi-tôt : la difference consiste dans la raison que donne le sçavant de son jugement, & dans le je ne sçait quoi qui me déplaît de l'ignorant.

Naturellement on n'a pas de curiosité pour les ouvrages d'un Auteur qui vit encore, seroit-ce parce qu'alors on les croit imparfaits, l'Auteur y pouvant toûjours ajouter ?

¶ Bien des gens ne goûtent pas PASCAL

autant qu'il doit être goûté, j'en devine la cause : pour le lire avec plaisir il faut avoir autant d'esprit qu'il y en a dans ses pensées, ou du moins être capable de reflêchir solidement.

¶ Un Ouvrage qu'aura fait un bel esprit pourra devenir l'écueïl de sa reputation.

Ceux-là agissent avec adresse qui se conservent le nom de sçavans en ne faisant rien de ce que font les autres pour l'aquerir : tant qu'un homme qu'on croit d'ailleurs en état de se distinguer par l'essor d'un Livre difére d'écrire, on a de lui une haute estime, l'a-t'il fait, sa reputation échoüe : on attendoit de lui plus qu'il n'a montré.

Je trouve admirable la politique de *Basile* qui laisse le public dans l'attente de quelque chose de grand, & qui aprés avoir longtems promis refuse de donner : il n'y a qu'en cela que je permets à un homme de manquer à sa parole, je l'excuserois même d'être parjure. Continuez, *Basile*, de prononcer, vous parlez bien, évités de vous faire imprimer, vous n'en serez que plus estimé.

On ne pardonne rien à un Auteur de reputation ; plus il a réüssi, plus on se fait le goût difficile à ses ouvrages, on lui ôte jusqu'à la liberté d'écrire comme auparavant, & on éxige de lui un rafinement perpetuel.

¶ Si nous croyons que par un premier ou un seul Ouvrage on puisse se faire le

nom de bel esprit, desabusons-nous. Nous serions trop heureux qu'un second & un troisiéme ne fussent pas inutilement hazardez. Combien ont été siflez à leur coup d'essai, qui se sont vûs ensuite honorez d'une approbation publique? Ceux qui ont du talent peuvent esperer le même sort.

¶ J'aime un discours naturel, & celui-là ne me plait pas qui affecte de me plaire.

Il est fort ordinaire de déplaire en voulant trop se rendre agréable: les faiseurs de pointe sont sujets à cet accident.

Ce qui est écrit sans facilité, ce qui est conçu avec effort, quelque bien pensé qu'il soit, est denué d'agrément, il ne suffit pas d'entrevoir de l'esprit dans un ouvrage, il y faut de l'ordre.

L'esprit & le feu naissent où l'art manque. Quiconque écrit sans methode n'est certainement point goûté. Le défaut de propreté dans le stile deshonore la vivacité de l'imagination.

Rien n'est beau, s'il n'a la grace du naturel: mais rien n'est parfait si l'art ne déguise adroitement la nature. Le point est de sçavoir duquel des deux peut emprunter davantage la perfection d'un Ouvrage.

Dans de certaines piéces le naturel doit dominer, les autres demandent des embellissemens étrangers.

Quoiqu'il faille du naturel dans les ouvrages d'esprit, la nature ne doit pas nean-

moins l'emporter si fort audessus de l'art, qu'elle y paroisse sans ornement.

On ne veut point dans un tableau de nuditez grossieres : bien qu'on sçache que Cleopatre accordoit à Antoine les dernieres faveurs, le peintre qui auroit ce sujet à traiter, violeroit legerement une partie de ces objets qui choqueroient la delicate vertu des spectateurs. Je demande la même reserve dans un écrivain.

Je trouve qu'il est plus difficile d'imiter Voiture que de surpasser Balzac, peu sçavent l'art d'écrire naturellement, & avec grace. Beacoup ont ce stile pompeux ; & cachent de grands défauts à la faveur de leurs grandes phrases.

¶ Les Poëtes n'écrivent pas facilement en prose ; ils ont une telle habitude de scander leurs vers que ne trouvant plus leur compte à mesurer leurs periodes, il leur est impossible d'en faire deux ou trois de suite. *Vulps* au jugement du Public trés habile ne peut venir à bout de ses préfaces : aprés qu'il les a faites en vers, un de ses amis les met en prose : que ne les laisse-t'il dans leur premier état, on les trouveroit meilleures ?

Les Poëtes se servent du privilege qu'ils ont d'outrer les choses.

La Poësie tolere l'hiperbole, la prose est ennemie de l'exageration.

On peut dire des Poëtes qu'ils corrom-

pent leur imagination, pour abuser criminellement la posterité.

¶ Il n'est pas défendu à un Auteur de compter en secret les sçavans de son siécle, d'admettre dans ce rang qui il lui plaît: comme il peut se tromper, il seroit dangereux de ne montrer au public que ceux en faveur de qui il s'est prévenu. Nous en voyons qui disent hardiment, il n'y a que celui-ci qui parle bien, que cet autre qui possede l'art d'écrire délicatement. Ces décisions sont bonnes dans un manuscrit, que peu de personnes lisent; dans un imprimé elles sont odieuses.

¶ Un Auteur tarit à force d'écrire, l'esprit se séche si on ne lui donne le tems de recouvrer sa premiere fertilité par des bonnes lectures. Il faut laisser de l'intervalle entre un premier & un second livre.

Plus on a de facilité à composer, plus on doit se défier de la fecondité de son génie, cette heureuse abondance doit être suspecte: il est rare que ce qui coûte peu vaille beaucoup.

Je ne puis gagner sur moi de n'écrire que dans un genre. Quand la Morale me plaît, je m'y aplique, quand la galanterie me désennuïe, je m'en occupe. Tantôt je suis serieux, tantôt je suis critique. Je tremble en vérité dans le peu d'aparence qu'il y a de remplir des goûts si opposez.

¶ Tout est devenu venal, jusqu'à la

ſcience & aux Livres. Pourquoi penſez-vous que ce Libraire vous demande tant d'un Livre qu'il vous vend, c'eſt que lui-même l'a déja payé bien cher à l'Auteur?

Les bons Auteurs ne ſe piquent pas plus de d'ſintéreſſement que les autres. L'honneur eſt une de leurs fins, l'argent la principale. Je doute que C... ait toûjours également envisagé la réputation, lorſque ſes piéces ont commencé à lui valoir mille écus.

Un Auteur mercenaire eſt mépriſable: ſi ſon ouvrage eſt bon, cela ne m'empêchera pas de l'approuver.

Si la neceſſité m'avoit réduit à la neceſſité de travailler pour de l'argent, j'aurois aſſez aimé le métier de genéalogiſte; en eſt-il de plus lucratif dans ce ſiécle où l'on donne plus que jamais dans la fauſſe nobleſſe? Un roturier qu'on a le ſecret de faire Gentilhomme, ſe fait liberal & prodigue.

¶ C'eſt une eſpéce de fureur que la paſſion d'écrire. Il y en a pour qui ne le point faire feroit une mortification cruelle. Qui leur défendroit de compoſer ſous peine de mort ne pourroit pas s'aſſurer de leur obéïſſance, tant eſt furieuſe la manie qu'ils ont de multiplier des volumes.

Les Auteurs ont leur demon comme les avares. Ainſi doit-on nommer la rage qui les poſſede de paroître à la tête d'un méchant ouvrage.

¶. Ne donnez jamais à penſer que vous

avez voulu poursuivre le travail d'autrui. Vous risquerez moins d'être Auteur que de commenter ou de traduire. Celui dont vous exposez les ouvrages est peut-être celebre dans la République des Lettres; sçavez-vous si l'estime qu'on a pour lui ne diminuera point celle qu'on auroit euë pour vous? Le Public ne s'atend pas à une simple traduction, il croit que vous voulez encherir. S'étant formé de vous une grande idée ne deviendrez-vous pas le joüet de sa critique, quand il connoîtra que vous n'êtes pas cet homme dont il s'étoit fait un beau portrait?

Le Public n'a pas tort d'en vouloir à ces sortes de gens: car il arrive qu'on tâche d'éclipser par ses propres sentimens les pensées de l'Auteur. On s'aime trop pour renoncer au plaisir qu'il y a d'ajoûter du sien à ce que des sçavans ont dit. Le Traducteur est bien puni de sa temerité. Ce qu'il y a d'exquis dans l'ouvrage, on le lui attribuë, le Public est-il injuste? Oüi, me direz-vous? Mais qu'étoit-il necessaire de le prier d'en user ainsi. Ce tour étoit bon autrefois, il est usé maintenant, les Lecteurs ne sont plus dupes,

¶ S'il y avoit une inquisition au Parnasse, le Royaume des Muses n'en seroit que plus florissant.

Je pardonne plus volontiers à un homme qui aprés avoir été puni, continuë le mêtier de filou, qu'à un Auteur qui s'obsti-

ne à travailler. On a toûjours besoin d'argent, voilà l'excuse du premier ; il n'y a point de necessité de se traduire en ridicule, voilà ce qui condamne le second.

¶ Le sage ne considere point le nombre des livres, il en regarde le prix ; il les pese & ne les compte pas.

L'homme sage qui craint pour ses écrits une mauvaise destinée, hesite à les produire ; le fol & l'ignorant se precipitent ; ils cherchent la gloire de beaucoup travailler & rien autre chose. Tous les mois ils vous donneront un volume ; s'ils vivoient cent ans ils ne vous en donneroient pas un bon.

D'où vient que tant de gens trés-capables de composer ne l'ont point fait ? Leur raison vaut mieux que tous les Livres qu'ils auroient donné. Il n'est pas d'un homme prudent de ruiner par un écrit dont peu connoissent la finesse une reputation que trente années de travail auroient aquise.

¶ Je surprendrois bien des personnes, si je leur disois que l'Auteur de l'ouvrage en ce siécle le plus admiré à été dix ans au moins à le faire, & presque autant à balancer s'il le produiroit. Ce genre d'écrire est extraordinaire, lui disoit-on, vous aurez tous les critiques à dos. Le Livre est à peine afiché que les exemplaires en sont enlevez. Une seconde, une troisiéme, une quatriéme édition paroissent ; en un mot

nous attendons la neuviéme: dites aprés cela qu'il n'y a pas un sort attaché aux Livres.

LA BONNE ET LA MAUVAISE FORTUNE.

LE pouvoir qu'on donne à la fortune n'est rien, elle-même n'est qu'imaginaire.

Admettre un destin, une fortune, le hazard, le sort, c'est parler le lãgage des payens ce qui arrive contre l'attente des hommes, n'arrive que par une secrette permission du Ciel. Tant d'empires détruits, tant de revers, tant de malhaurs sont regardez comme les éfets d'une fortune couroucée; on se trompe; la fortune cette divinité chimérique n'y a aucune part. Nous devons reconnoître que Dieu permet toutes ces vicissitudes pour tenir les hommes dans la crainte.

¶ La Fortune eut autrefois des temples, elle a aujourd'hui de vrais adorateurs.

Nous ne sommes plus à la verité dans ces tems où l'idolâtrie consacroit des lieux publics au culte de la fortune. On se contente de lui rendre ses hommages en secret. L'ambition lui dresse des autels où on lui offre volontiers de l'encens.

¶ La fortune fait plus d'hyppcrites que la Réligion n'en a. Si la p été n'étoit un acheminement à la faveur, comme l'esprit, la science, la valeur, le mérite, on verroit peu de dévots.

¶ La fortune, dit-on, change les mœurs,

je crois plûtôt qu'elle les découvre; tant qu'on vit dans l'espérance de quelque avantage, on se concerte, on se compose, on se deguise, afin de mieux tromper ceux qui entreprennent nôtre élevation. Est-on parvenu à son but, on se montre tel que l'on est.

Cresus irréprochable dans un état privé en est à peine sorti qu'il n'y a point de vices qu'on ne lui puisse justement reprocher; vous m'en demandez la raison, ne voyez-vous pas qu'il n'a plus même intérêt de se contrefaire, sa fortune est faite, que lui importe de dissimuler davantage?

Ne pensons pas que *Cresus* qui dans son élevation est un orgueilleux, un impitoyable, un avare, n'eût déja les mêmes défauts: certainement il les avoit, mais il en arrêtoit l'éclat, il en suspendoit la violence: ses soûmissions étoient le voile de son orgueil, sa douceur aparente cachoit sa dureté naturelle, des libéralitez nécessaires confondoient son avarice. La fortune est venuë, elle a dévoilé les artifices de cet hypocrite, elle le découvre ce qu'il est.

Disons tout, bien des gens croiroient n'avoir pas changé de fortune s'ils ne changeoient aussi de mœurs. On est entêté qu'il ne sied pas de pratiquer dans un poste illustre des vertus qui ne sont de mise que dans l'obscurité. Cette erreur a pour partisans tous ceux qui parviennent.

¶ Que la fortune paroît bisarre dans

ſes choix. Tels aprés de grands ſervices rendus languiſſent dans une condition inconnuë, pendant que d'autres ſont recompenſez d'une mediocre action de valeur, que la temerité aura produite? c'eſt le cours des choſes humaines. Accoûtumez que nous ſommes à de pareils évenemens je m'étonne qu'ils nous ſurprennent.

La fortune a bien reçû des maledictions des hommes, depuis qu'ils connoiſſent l'extravagance de ſes choix. Elle cache quelquefois parmi le peuple le Maître du monde; De ceux que nous voyons monter aux faiſtes des grandeurs, beaucoup ont été nos égaux & nos inferieurs. Ils ont trouvé du credit ſans le chercher, malgré eux on les a fait puiſſans: c'eſt de quoi nous nous plaignons.

¶ Les anciens mettoient avec raiſon un miroir ſous les pieds de la fortune; quand on eſt dans une ſituation glorieuſe, on ſe fuit, on n'oſe ſe regarder, ni s'appliquer à ſoi: trop de choſes affoibliroient cette idée qu'on s'eſt formée de la proſperité; on fuit même de voir ceux qui ont été heureux, & qui ne le ſont plus. Les malheurs d'autrui qui devroient guerir l'ambition, ne font helas que l'irriter: l'ambitieux s'imagine la fortune comme une déeſſe conſtante qui ne voudroit pas lui être infidelle. Les mauvais évenemens

il les croit éloignez, les bons succez il le les promet; peut-on se flater jusqu'à ce point? Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir des courtisans disgraciez: des ministres devenus odieux, des grans rabaissez, ou par leur propre témerité où par la bisarrerie des Princes. Cet heureux ne voit rien de tout cela, il a mis le miroir sous ses pieds; pour le dire plus naturellement, il s'est aveuglé.

¶ Saluste dit que *la fortune domine en tout, qu'elle rend toutes choses celebres ou obscures plûtôt par caprice que par raison*: cela est trés juste, ce qui suit ne l'est pas: *elle ne peut donner ni ôter à personne l'habileté, la probité & les autres bonnes qualitez de l'ame.* Je parle de la fortune selon l'idée qu'on en a dans le monde, toûjours en supposant les principes que j'ai avancez: qui est-ce qui fait que cet homme une fois parvenu à une premiere dignité, se montre si ingénieux pour arriver au plus haut point d'honneur? Pourquoi cet autre déchû d'une place éminente, paroit-il incapable de se relever de sa chûte? ce vertueux particulier s'est corrompu dans la faveur; cet homme d'afaires autrefois si intriguant, maintenant reduit à lui même est sans genie, sans industrie; reconnoissons donc l'autorité de la fortune & sur les grandeurs & sur les grands.

Je ne vois rien qui soit plus au pouvoir de la fortune que la vertu. Les changemens qu'elle cause ne se bornant pas à faire

d'un indigne un puiſſant; d'un ſage & d'un vertueux elle fera un cruel & un impie, c'eſt ſon jeu ordinaire.

La fortune nous rend ingrats, dénaturez, impitoyables; rarement fait-elle un ouvrage de grandeur, qu'elle ne produiſe un monſtre de cruauté, & on niera abſolument que la vertu ſoit en ſon pouvoir?

¶ Les hommes voudroient que la fortune prevint leurs ſouhaits; ſes retardemens les affligent. En un jour ils voudroient obtenir ces honneurs auſquels on n'arrive qu'aprés des années de travail; ils voudroient avoir aqujs ces richeſſes auſſi-tôt qu'ils les ont déſirées. Ce n'eſt point l'ordre des choſes du monde. Il faut du tems, pour en joüir, on ne les poſſéde qu'un moment, on les perd d'abord. Voilà, ſi vous ne le ſçavez pas, les régles de parvenir, & la durée des élevations.

¶ Il n'y a qu'une certaine ardeur qui nous rende dignes des graces de la fortune. Elle traite avec mépris ceux qui ſe relâchent, elle veut des gens actifs à qui l'eſtime de ſes biens donne de l'empreſſement, ſinon elle ſe fâche & devient l'ennemie d'un indifférent puni de ſa froideur en refuſant le ſuccez à toutes ſes entrepriſes.

Bien que nous voyons qu'elle diſtrubuë ſes faveurs à des hommes qui n'avoient pas cette ardeur à les mériter, ne préſumons rien de ſon indulgence. Alors elle ſignale

sa generosité en recompensant par avance leurs soins à venir.

Personne n'est exemt de se donner de la peine pour faire sa fortune. Si on parvient sans travail, on ne se maintient qu'avec éfort. L'un vaut l'autre.

¶ Deux choses manquent à la fortune de la plûpart. Aux uns il manque de l'avoir bien acquise, aux autres il manque d'en user sagement.

Je n'admire pas la fortune des riches, je n'admire que la maniere dont ils en usent. Les loüanges qu'on leur donne me déplaisent, si on ne me dit qu'ils y font paroître une moderation insigne.

Que de gens élevez à qui il ne manque qu'une seule chose, justement celle dont leur bonheur dépend, c'est la moderation.

¶ Un rien contribuë à nôtre agrandissement, un rien acheve de nous perdre. Avoir eu quelques complaisances pour un grand Seigneur, quelques assiduitez, quelque empressément à son service, beaucoup n'en ont pas fait davantage qui sont parvenus ; autant sont tombez dans la disgrace par un manque de conduite, une legere imprudence, un petit refroidissement d'égards.

¶ S'endormir dans la prosperité, se fier sur ce que rien ne manquera, vivre dans un tranquille inalterable, dans un ravissement de cœur aux biens de la fortune, n'est-ce pas là un vrai Quiétisme?

¶ La fortune ne donne rien, elle ne fait que prêter un tems: demain elle redemande à ses favoris ce qu'elle semble leur donner pour toûjours.

Les plus obscures nuits succedent aux plus beaux jours. L'orage fond dans le moment que le Ciel étoit le plus calme. Foible image des grandeurs du monde? une prosperité ce semble inébranlable est renversée en moins de tems que je suis à le dire,

Si le cours d'une vie longue, & delicieuse, si des années de plaisir, des siécles de bonheur ne sont comparez dans le Livre de la sagesse qu'à une ombre qui fuit, à un messager qui s'évanoüit, un navire qui fend les eaux rapides, à un oiseau dont on ne distingue point les traces, à une flêche qui divise subitement l'air; à quoi comparerons nous des fortunes qui ne durent qu'une trés-petite partie de la vie, quand je dirois, qui ne durent qu'un instant, l'experience seroit encore pour moi?

¶ Quand nous tombons il y a ordinairement de nôtre faute; quand nous montons, il est rare que nous devions ce bonheur à nôtre merite.

On a tort d'accuser dans sa deroute d'autres que soi. Nous nous plaignons de la malice des envieux, de la trop grande credulité du Prince; nous representons des services oubliez, des belles actions negligées; une disgrace injuste, un long malheur;

pouvons-nous dire que nous ne l'ayons pas merité ? Nos services sont-ils si considerables qu'ils doivent être éternellement recompensez ? Ces soins que nous exagerons, ces belles actions qui servent de prétexte à nos plaintes sont-elles si regulieres qu'on n'ait rien à se reprocher ? Nous souffrons depuis long-tems, qu'avons-nous fait pour ne plus souffrir? Nos murmures continuels, nos médisances contre la conduite du Prince, nos efforts pour perdre nos plus intimes amis, sont-ce là les marques de nôtre repentir?

Se trouvera-t'il un courtisan que quelques mouvemens d'orgüeil dans la prosperité, quelques murmures dans la disgrace, quelque infidélité à l'égard de son maître ou de ses amis ne rendent coupable du renversement de sa fortune?

¶ Que l'on est ingénieux à tracer de lugubres images de ses miséres, afin d'y rendre les autres sensibles! J'ay tout perdu, dit le malheureux, & la fortune ne m'a laissé qu'un désespoir cruel. Lors qu'on se désespere ainsi, ce n'est pas qu'on n'ait plus sujet d'esperer, c'est plûtôt qu'on craint un entier dépoüillement de ses biens.

Les plus infortunez ne sont pas dans une telle situation, que leurs malheurs ne puissent augmenter; si cela est, pourquoi dire qu'on a tout perdu?

On n'est plus dans l'honneur, mais on

a du bien, on n'a plus de bien, mais on a la santé, on n'a plus de santé, mais on a la connoissance de la vérité. Que serois-je si avec cette perte de réputation, cette privation des richesses, ce nombre de maladies, on ignoroit Dieu ? jusques-là je ne crois pas de vrai malheur.

¶ Il n'y a point de chûte médiocre pour les personnes élevées. S'ils tombent, ils tombent rudement, leurs secousses sont violentes, leur renversement fait un éclat furieux, & les peines qu'ils éprouvent dans la disgrace surpassent les douceurs de leur premiere abondance. *Les puissans seront puissamment tourmentez.* Cette vérité a lieu dans ce monde comme dans l'autre.

¶ On murmurera contre moi, si j'entreprens de montrer combien on est malheureux de ne l'avoir jamais été. Rien n'est plus vrai, Seneque avant moi l'a dit. Personne n'a combattu son sentiment. Connoît-on les délices d'une prosperité qui n'a point été interrompuë ? Qu'on n'ait pas éprouvé les rigueurs de la mauvaise fortune, sçait-on la maniere de se gouverner dans un état heureux ? non certes.

Ce n'est plus être dans le plaisir que de n'en jamais sortir, sans l'épreuve des momens fâcheux, on ne sent qu'à demi la douceur des bons.

L'expérience des traverses qui naissent dans le monde accoûtume à leur abord.

Aux heureux qui se sont fait une douce habitude de l'opulence, un mal leger est infiniment plus sensible qu'aux autres les plus dures afflictions. Ignorez-vous pour quoi? je vais vous l'apprendre. Il faut alors acquerir la patience, perdre cet amour de soi-même, se retrancher à une médiocrité jusques là inconnuë, se rejoüir de ses pertes, se faire un bonheur de ce qui sembloit insuportable, tout cela coûte.

¶ Je plains ceux qui sont toûjours caressez de la fortune. Dans cet état de tranquillité les passions se revêillent, la cupidité prend le dessus, le cœur devient la maison de l'orgueïl, on meurt dans cet assoupissement déplorable, si l'on n'est frapé par l'adversité.

Les bons succés corrompent, peu montent aux honneurs sans descendre d'autant de d'grez de vertu. Peu conservent dans les hauts râgs cette inclinatiõ bien faisante qui leur étoit naturelle. L'heureux ne se croit né que pour lui, & ne se rend utile qu'à lui seul.

Avant que d'arriver à ce poste qu'on occupe, on étoit ami de ses devoirs, la vertu s'est changée avec la fortune. Plus impie qu'auparavant vertueux, fier maintenant à l'excés, avare ou tout à fait prodigue, on n'est plus ce qu'on étoit, pour avoir ses premieres vertus l'adversité est nécessaire.

Ceux que la fortune abaisse, rentrent quelquefois en eux-mêmes, ceux qu'elle favorise en sortent avec précipitation, &

n'y peuvent rentrer que par la disgrace.

¶ Il y a une espéce d'abondance dans le dépoüillement de toutes choses. Que manque-t'il à un homme qui n'a rien? Tout. Et c'est cela qui le rend souverainement riche, puisqu'il n'a point de trésors qui l'inquiétent, d'honneurs dont la possession le trouble, de plaisirs dont la criminelle joüissance le tirannise au dedans. Ce sentiment ne tombe pas sous l'imagination des personnes qui comptent pour peu l'avantage d'un cœur éxemt de passions.

Dans l'amas des richesses il y a un fond de misére inséparable, & un vuide affreux de satisfactions. Tout manque à un hôme qui a tout. L'excés ne fait qu'augmenter sa convoitise. Plus il posséde, plus il désire, ses souhaits l'embarassent, ses joüissances ne l'assouvissent point, ce qu'il n'a pas lui fait envie, ce qu'il a ne le rend gueres plus cõtent. Apellera-t'on de mon premier jugement?

¶ Mille gens qui auroient perdu leur reputation, si la fortune leur étoit devenuë favorable, la conservent tant qu'elle s'obstine à les persecuter. Il ne faut pas être trop fin politique pour en deviner la cause. Les bons évenemens amolissent certains; d'autres s'opiniâtrant à braver leur destinée, soûtiennent l'opinion, qu'on a conçuë de leur activité, de leur penétration.

L'adversité nous fait voir ce qu'est veritablement un homme; elle dévelope les

grandeurs de ſon ame, la met dans ſon étenduë, au lieu que la faveur nous montre ſeulement qu'il eſt heureux. Avant que *Sanniön* tombât, connoiſſoit-on ſa fermeté, ſon indifférence pour les choſes d'éclat? On le croyoit riche, puiſſant, & rien plus.

¶ Il faut plus de courage pour ſupporter, je ne dis pas les peines, mais les joyes d'une éclatante fortune, que pour ſubir la cruauté d'un mauvais ſort. Ici il n'y a point de peine qui n'ait ſes douceurs, là il n'y a point de douceurs qui n'ayent leur amertume. Le malheureux ſe conſole, ſi l'affliction s'écarte pour faire place à de petites joyes; celui au contraire qui croit que la fortune eſt obligée de lui être inviolablement fidéle, ſe fâche & ſe trouble, il regarde comme une extrême infidélité de ſa part la moindre contradiction qui lui eſt ſuſcitée.

¶ Le malheur d'un homme d'eſprit n'eſt jamais complet. Il trouve en lui même des reſſources contre ſon deſeſpoir. Les reflexions qu'il peut faire ſur ſes traverſes, la maniére dont il en parle, ces exemples d'infortune qu'il ſe met devant les yeux, ce tableau qu'il ſe fait des évenemens du monde, la difficulté de parer les mauvais ſuccés, l'impuiſſance de ſoûtenir une grãde proſperité, tout cela fait en lui un fond inépuiſable de conſolations qui manquent aux gens moins ſpirituels. Ceux qui prennent plaiſir à ſe rendre agréable le ſpectable du mõde, à

orner cette figure de la vanité, se font de belles idées des douceurs qu'on y a, & ne peuvent moderer une douleur irritée par de si fortes éxagerations.

Estes-vous malheureux, faites-vous un si desagréable portrait des bonheurs presens, que vous puissiez vous convaincre qu'en les possedât vous n'aurez qu'un foible avãtage.

¶ Se voit-on dans l'abondance, on s'aveugle sur ces propres besoins, on s'en fait d'imaginaires, on néglige les véritables; tombe-t-on, on s'aperçoit qu'on n'a pas pourvû aux nécessaires.

¶ Qui n'est point insolent dans la bonne fortune, souffrira volontiers la mauvaise. On sçait faire usage de ses disgraces, quand on n'a jamais abusé de la prosperité.

Autant qu'il y a de gloire à être sage dans les hautes fortunes, autant y a-t'il de mérite à être constant dans les mauvais succés.

¶ Les bons succés des ambitieux animent à entreprẽdre les mêmes choses qui les ont conduit à l'élevation. Mais leurs chûtes ne font pas craindre de semblables revers. Qui voit le credit de SEJAN, les richesses de CRESUS, le bonheur de JUGURTHA, travaille à devenir aussi puissant, aussi riche, aussi heureux, sans qu'on songe à se modérer dans un état élevé, quoi-qu'on voye la mort de Sejan, le suplice de Cresus, la honte & la captivité de tant d'autres.

¶ Les malheureux sont tournez en ridicu-

les. Tout le monde en ſçait comme moi la raiſon. On n'eſtime que ceux qui peuvent ſervir. On appelle merite l'adreſſe à ſe pouſſer, on nomme crime l'infortune.

¶ *Je ne ſçai rien maintenant que ce que j'ai donné*, diſoit Marc Antoine, pour ſe conſoler du changement de la fortune. Les avantages de la générosité ſont ignorez dans les tems heureux, on ſe croit bien appuyé dans la faveur, on néglige de ſe faire des amis, mais que l'on eſt rigoureuſement puni de ſon avarice aux approches de l'adverſité ; Tout ſecours eſt neceſſaire, perſonne ne s'offre à en donner. Ceux ſur qui l'on a repandu mille graces, ſont à peine touchez de la ruine de leur bienfaiteur: Que doit-on attendre de ceux qu'on a mépriſez ou même deſſervis?

L'Orgüeil et l'Ambition.

Rien n'eſt plus inſuportable que l'orgüeil d'un homme que la faveur protege, ſa bonne fortune le tranſporte, il eſt indocile & mépriſant, on trouve moins d'accés auprés de lui qu'auprés d'un Prince, il ſe fait long-tems demander les graces qui dépendent de lui, ne les accorde qu'à des ſoûmiſſions réïterées, qu'à des recommandations nombreuſes.

L'orgüeil des Grands ſe ſupporte plus aiſément, la naiſſance peut juſtifier leur

fierté: comme on n'a avec eux aucune étroite familiarité, on ne s'étonne pas qu'ils se communiquent rarement. Mais on ne pardonne point à un homme qui joint aux défauts d'une éducation grossiere ceux qu'on contracte dans un haut rang.

On se plaint du fier abord de ce juge qui du commerce a passé à la magistrature; on crie contre la dureté de ce Financier, qui du service au partis n'a fait qu'un pas: il n'y a que pour ces gens-là à se rendre inaccessibles.

¶ Un fanfaron s'enfle d'une bagatelle. Vous voyez aux appartemens le fils de *Santipar* regarder avec mépris quiconque n'a pas une veste pareille à la sienne. Un étourdi entre à l'Assomption avec une troupe de coquettes. Point de chaises, s'écrie-t'il, point de chaises! A quelque prix que ce soit j'en veux. On lui en apporte, il s'assied, & rit au nez de ceux qui sont debout. Un autre à la comédie prend place sur le théatre, parce qu'il a donné deux écus, il lance vers le parterre des yeux de dédain. Beaux sujets de vanité!

¶ Faut-il un siécle plus injuste? Le sçavant y est confondu avec l'ignorant, l'habile avec le fat, tel est le langage d'un Auteur prévenu de son mérite. On peut en général declamer contre les mœurs de son siécle, mais vouloir prouver son injustice par l'indifférence qu'il nous marque: cela ne

peut partir que d'une vanité pedantesque.

¶ Les plus orgüeilleux ne sçauroient aprouver dans les autres ce caractére superbe. Plus nous sommes enflez de nous-mêmes, plus la présomption d'autrui nous déplaît. Piqué de l'emporter au dessus de tous, on ne souffre pas volontiers les efforts qu'ils font pour l'emporter sur nous.

¶ Les malheureux ont tort de faire les glorieux. C'est un dépit superbe qui leur fait dire qu'ils se passeront de chacun. Dans les disgraces de la vie on a besoin de tout le monde, des uns pour consoler, des autres pour remédier plus efficacement aux maux dont on se plaint.

Je pardonne plûtôt la présomption aux malheureux qu'à ceux qui sont dans la prosperité. C'est une consolation qu'il ne faut pas refuser aux premiers : dans ceux-ci c'est une orgüeil qu'on ne peut goûter, j'ai du malheur, & il me semble que je ne me le suis point attiré ; ceux-là parlent ainsi. Peut-être est-il vrai. Je suis devenu grand, & je ne méritois pas moins, disent les derniers : quelle plus injuste présomption ?

¶ Il nous semble que nous aurons assez de force pour resister à toutes ces passions maîtresses qui s'emparent du cœur des heureux. Défions-nous de nos belles résolutions, nous sommes orgüeilleux en nous promettant de ne le pas être.

Tout ce qui peut exciter l'admiration

excite aussi nos désirs. Nous souhaitons la grandeur pour avoir part aux loüanges qu'on donne aux Grands. Si on nous les refusoit, nôtre ambition seroit déconcertée au milieu de l'abondance & des plaisirs.

Si l'ambitieux manquoit d'admirateurs, sa passion se refroidiroit bientôt.

¶ Un homme que l'orgüeil domine, prétend justifier sa témérité en lui donnant le nom de bienséance.

¶ Plusieurs Historiens remarquent que dans les anciens triomphes deux hommes précédoient le chariot du vainqueur. L'un portoit une tête de mort, l'autre l'image d'un Paon, redisant plusieurs fois, *Souviens-toi que tu es homme*, comme s'ils eussent voulu donner à entendre au Heros, qu'il deviendroit plus hideux que cette tête de mort s'il étoit aussi orgüeilleux que ce Paon. Salutaire pensée dans un jour de triomphe! Un Roi qui n'entendroit chanter que ses belles actions, seroit transporté de vanité, une réflexion sur la mort est alors un contrepoids bien nécessaire.

Si on me permettoit de découvrir le sens de ces paroles, *Souviens-toi que tu es homme:* je dirois ce que la flatterie n'osa jamais prononcer: *Songez que vous êtes homme*, c'est-à-dire, songez que cette gloire qui vous accompagne s'évanoüira tout d'un coup. Les titres dont on vous honore sont vains, avec eux vous passerez, comme eux vous dis-

paroîtrez, demain peut-être vous obéïrez à ceux à qui vous commandez. *Songez que vous êtes homme*, c'est-à-dire, convainqués-vous puissamment qu'il n'y a point de fond à établir sur ce qui brille à vos yeux avec tant d'éclat, ces autels qu'on vous érige, ces statuës qu'on dresse à vôtre mémoire seront de peu de durée, & vous durerez encore moins. *Songez que vous êtes homme*, c'est-à-dire songez qu'entre vous & le dernier de vos sujets il n'y a qu'une différence legére, la mort triomphera de vous plus fiérement que vous ne triomphez de vos ennemis, elle ensevelira dans le tombeau & vôtre puissance & vos grandeurs. Voilà ce qu'on vouloit dire à des Heros Payens. Cette parole adressée à un Roi Chrêtien a un sens plus étendu. *Le faire souvenir qu'il est homme*, c'est lui dire qu'il doit penser que Dieu lui demandera compte de l'usage de son pouvoir, de ses richesses, de ses honneurs, c'est lui dire que quelque grand qu'il soit, il ne l'est devant Dieu qu'autant qu'il s'abaisse à ses propres yeux.

Cette réflexion est juste, & ne sera pas la plus goûtée, je m'y attends.

¶ Je ne deffens pas aux Grands l'amour de la gloire, je condamne seulement l'excés d'ambition qui les porte à en acquérir une fausse & criminelle. *Je ne suis pas venu en Perse pour y trouver des trésors*, disoit Alexandre à Parmenion, *j'y suis venu pour y*

cherchez de la gloire, prens les richesses & laisse-moi tout l'honneur. Cette parole semble belle dans la bouche d'un Roi payen, dont l'avarice ne pouvoit se guérir que par l'ambition. Mépriser les richesses est une chose digne d'un grand cœur, mais les mépriser sans rejetter la loüange de ce mépris, à cela se bornoit la vertu des anciens héros, vertu qui n'est pas exempte de reproche. On appelleroit orgüeilleux un Prince qui tiendroit aujourd'hui ce langage, on l'admira dans Alexandre, on loüa son courage, on applaudit à son désintéressement: le flatteur n'alla pas plus loin.

La Réligion qui nous donne une idée précise de la vertu, nous fait découvrir dans cette conduite d'Alexandre des défauts grossiers. On y remarque un désir immoderé de paroître grand, un estime idolâtre de soi-même, un mépris général de tous les autres, le Christianisme n'admet point de telles vertus.

¶ L'ambitieux s'attribuë le bonheur des évenemens, & rejette sur une fortune imaginaire la fatalité des entreprises.

¶ Vouloir les premieres places sans réfléxion sur l'étenduë de son mérite, sans discernement de ses talens, sans aveu de son incapacité, c'est le caractére de l'ambitieux.

¶ On est souvent contraint de se tenir dans la médiocrité, aprés avoir donné à son ambition un essor inutile.

¶ Un Prêteur Romain Gouverneur de la Lybie envoya à Marius un député pour lui faire deffense de mettre le pied dans sa Province. Marius lui répondit: *Tu diras à Sextilius que tu as vû Marius assis entre les ruines de Carthage.* Que ce spectacle devoit paroître affreux à l'ambition! qu'il étoit capable de confôdre l'orgüeil d'un mortel audacieux! Voir l'heureux Marius devenir le joüet de la fortune, qui oseroit aprés cela se fier à sa constance? Il se donnoit pour exemple de sa perfidie; de ces ruines où il étoit il prêchoit éloquemment les ambitieux: où sont ceux qui ont profité de ses leçons? Marius assis entre les ruines de Carthage, un fier vainqueur reduit au malheur des vaincus, le maître du monde sans force, la plus puissante Ville ensevelie dans ses fondemens! Qu'on a mauvaise grace de se croire inébranlable dans la prosperité!

¶ On ne regarde pas les autres dans ses belles actions, on ne regarde que soi-même. Ce n'est pas la chose publique que Cesar, qu'Alexandre, que Pompée regardéront, mais leur réputation.

Alexandre va en Perse, & parcourt tout le monde, c'est son ambition qui lui fait trouver le nombre de ses ennemis trop petit, la terre trop bornée, le sein de la mer trop étroit, l'univers trop resserré dans ses limites. Pompée va en Espagne dans le dessein de combattre Sertorius, met en fuite les

pirates, passe en Afrique, visite l'Armenie, poursuit Mitridates en Asie, il n'y eut point d'endroit où ne le conduisit l'ambition.

Nous sommes tellement infatuez de ces faux exemples de vertu, qu'on les propose aux jeunes gens pour modele. Proposons-leur l'humilité d'un David victorieux, la pieté d'un Josias dans ses prospéritez, les regrets d'un Manasses aprés son orgüeil, la sage valeur des Maccabées, la reconnoissance des illustres vainqueurs dont l'Ecriture fait l'éloge : voilà les traces qu'ils doivét suivre.

¶ Un défaut unique fait plus de tort aux ambitieux, que ne leur peuvent servir mille vertus.

¶ Les ambitieux profitent rarement du malheur des autres. Soit qu'ils se flattent en se croyant maîtres des évenemés, soit qu'ils esperent repousser les attaques de la fortune, ils n'en deviennent que plus temeraires. Qui n'auroit dit que la mort d'Annibal eût dû faire quelque impressió dans l'esprit de Scipion ? Il n'en est pas moins entreprenant. Scipion meurt, Pompée voit sa grandeur ensevelie dans le tombeau, en est-il moins ardent à devenir grand ? Pompée meurt à son tour, Cesar voit floter son corps au gré des vents, devenir le rebut de la mer qui le rejette comme par mépris sur ses bords, quel profit tire-t'il de ce malheur ? Cesar avide de la même gloire finit cruellement ses jours par la main des traitres, ceux

qui eurent aprés lui l'administration de la République, corrigérent-ils leur ambition?

Les petits qui voyent le danger des hautes conditions se refusent l'inquiétude de les desirer, les grands fuïent de le voir, & n'apprennent point à mépriser les grandeurs.

¶ Le pouvoir d'un Prince est arrivé à son comble, il joüit de toute la gloire dont on puisse honorer le mérite d'un mortel. Ce Prince en demeurera-t'il là? N'y a-t'il plus pour lui de gloire à acquérir? Non. Il ne lui reste que celle de s'abbaisser & de devenir humble.

L'ENVIE.

QUand CHRISTOPHE COLOMB eut découvert l'Amérique, les envieux disoient: *N'y avoit-il que cela à faire, qu'à aller là, & puis là? Nous en eussions bien fait autant. Non*, leur répondit Colomb, *mais qui de vous fera tenir cet œuf de ce côté-ci*, en leur montrant la pointe. Pas un n'en venant à bout, Colomb cassa doucement la pointe sur la table, & fit tenir l'œuf dessus. Tous dirent encore: *N'y avoit-il que cela à faire? il nous étoit aisé. Aucun*, repliqua Colomb, *ne s'en est pourtant avisé, c'est ainsi que j'ai fait la découverte des Indes.*

¶ L'envie met dans la bouche de tout le

monde le langage de ces sots qui vouloient diminuer la gloire de Colomb. Un homme invente un secret, est-ce là, dit l'envieux, ce chef-d'œuvre? j'en ferois bien autãt. Ce fat qui parle mettez-le à l'épreuve d'une bagatelle, il n'en viendra pas à son honneur.

Un Auteur remplit ingenieusement des bouts-rimez, un Orateur pronõce un beau panegirique, les connoisseurs leur applaudissent, le critique n'en juge pas de même. Ce Sonnet, dira-t'il n'étoit pas difficile, cette piéce d'éloquence n'a rien d'extraordinaire, donnez à ce faux bel esprit qui parle de la sorte un billet à écrire, je ne demande que cela pour l'embarrasser.

¶ L'envie suppose en nous des vices qui peut-être n'y furent jamais.

Le mérite n'est pas toûjours capable d'effacer les impressions de la calomnie; car l'envie aide à faire croire tout le mal qu'on peut dire, même tout celui qu'on peut imaginer. Il n'y a qu'un mérite souverain, qu'une maîtresse vertu qui puissent être à couvert des attaques du médisant.

Qu'on nous dise du bien d'une personne qui nous déplaît, l'envie aide à nous soûlever contre ses admirateurs.

L'envie n'épargne pas les vertueux; s'ils ne sont en bute à la médisance, ils le sont à la calomnie.

¶ En fait des ouvrages d'esprit la flatterie ou l'envie aveugle les juges, celle-là en

faveur des Puiſſans, celle-ci contre les foibles.

L'envie ſe déchaîne au moment qu'un nouveau livre eſt affiché, on eſt impatient de le voir, on le cherche promptement. On ne l'a pas vû qu'on a déja pris la reſolution de le critiquer. Chagrin de l'avoir trouvé rempli de bonnes choſes, on s'étudie à les faire paroître déteſtables. La prevention qui s'en mêle fournit des armes à la critique: on prononce ſans balancer la condamnation du livre innocent; combien, s'ils pouvoient parler, crieroient miſericorde pour les mauvais jugemens qui s'en font!

¶ On peut faire quelque choſe à l'épreuve de la cenſure, mais rien à l'épreuve de l'envie. Le critique judicieux applaudit à vos vers, s'ils ſont bons, l'envieux reprend juſqu'aux points & aux virgules. Le critique juge équitablement des vices & des vertus. L'envieux donne à une faute legére le nom de crime énorme, s'il n'y a pas priſe à blâmer l'action qu'il voit, il condamne le motif que perſonne n'entrevoit.

¶ L'aveu que nous faiſons du mérite d'autrui quoique ſincere, peut être un effet d'envie. Il nous fâche de voir les autres plus eſtimez que nous. Qu'il eſt de gens à qui la probité des ſages cauſe ces ſortes de regrets!

¶ Qui eſt capable de regarder la felicité des autres ſans envie, eſt plus heureux que

tous ceux dont la condition peut faire des jaloux.

¶ L'envie étant le défaut des petits esprits, je m'étonne qu'elle soit si ingenieuse. L'artisan décrie l'artisan, le marchand accuse son voisin de fourberie, le sçavant n'aime point quiconque lui fait ombrage, l'homme d'esprit en veut à ceux que l'on admire, le magistrat ne convient point de l'integrité des autres juges, le courtisan méprise ceux qui ont les mêmes avantages que lui. Qu'est-ce que cela conclut? Que l'envie se glisse par tout, que le nombre des envieux est infini.

LA SATIRE.

ON ne sçauroit laisser les hommes en repos, il se trouve toûjours quelque perturbateur de la tranquilité publique, quelque ennemi declaré du genre humain, qui cherche à prolonger la guerre que lui a depuis long-tems declaré la critique.

¶ La Satire est une œuvre de malignité, tout au moins un jeu d'esprit, qui ne doit pas faire croire ce qu'un Auteur débite dans le beau feu qui l'anime.

¶ Avant qu'on ait épuisé le ridicule des vices, matiere sur laquelle on ne tarira jamais, il se passera bien des siécles, puisque chaque siécle a ses défauts.

On aura plûtôt achevé vingt Satires qu'on n'aura trouvé le sujet d'un Panegirique. Les vertus fournissent moins que les vices.

¶ Il y a de certains vices que la mode tolére, la Satire ne les épargne pas, car elle désaprouve jusqu'à la mode.

¶ Etre Satirique, être Historien, ne sont pas deux choses incompatibles. On en connoît mieux les vertus des Héros, quand on sçait distinguer les défauts des autres hommes.

¶ Nous aimons la Satire, mais il ne faut pas qu'elle nous blesse.

Quoi qu'un ouvrage ait atteint la perfection, nous le recusons; si les portraits qu'il fait des vices nous ressemblent un peu. La Satire qui nous fait grace & qui traite séverement les autres, est la seule que nous goûtons.

Ce qu'on a fait contre les femmes, plaît aux maris, ce qu'on a écrit contre les maris charme le sexe.

Un Comedien qui fulmine, est plus écoûté qu'un Docteur qui parle. L'amertume de la Satire plaît davantage que la douceur de l'Evangile. Celui-ci ferme les yeux aux foiblesses du prochain, & nous attache aux nôtres, celle là nous aveugle sur nous mêmes, & nous donne une vûë perçante pour pénétrer les imperfections d'autrui.

Taiſons-nous ſi nous n'avons à dire que les d fauts de ceux dont la fole conduite nous ſcandaliſe.

Une Satire paroît au jour, elle a pour Auteur un homme connu du Roi & de ſes Courtiſans. Les noms imaginez ſous leſquels il cache un Poëte ridicule, un jeune & préſomptueux Muſicien, un ſpectateur ignorant, deviennent la matiére de cent jugemens témeraires. Les lecteurs avides à décider, aſſurent qu'on a eu deſſein de parler de tel & tel, ces preſſentimens ſe confirment, ſe debitent, ſe multiplient: on eſt ravi de faire valoir ſes con,ectures dans les aſſemblées du beau monde, on les porte de compagnie en compagnie, on les fait paſſer de converſations en converſations, chacun ſe rend admirateur d'une raillerie délicate, on la pénétre, on la dit véritable, on applaudit à qui ſe pique d'en avoir la clef, ainſi ſe tranſmet une admiration criminelle, toute une Ville eſt inſenſiblement abreuvée de ces bruits: qui accuſera-t-on de ce deſordre? Le lecteur en eſt complice, s'il y a de la faute du Poëte.

C'eſt une foibleſſe que de s'alarmer d'une Satire où l'on ſe croit intereſſé: Qui vous a dit que ce ſoit préciſemẽt vous que THEOPHRASTE ait figuré dans ſes Caractéres? Vous a-t-il nommé? Non. A-t-il cité vos avantures? Non. A-t-il déſigné vôtre famille? Non. De quoi vous plaignez-vous?

J'aurois plus de sujet de me fâcher contre l'Auteur de la Comédie du *Grondeur*, & de me plaindre de ce qu'en plein Théatre il fait retentir à toutes les Scenes le nom de B *** qui est le mien. Dans ma famille j'ai des Médecins, des Grondeurs, des Avocats, des Mousquetaires malgré leurs peres; contre la volonté du mien, j'en ai pensé prendre le parti, & renoncer aux études: Vais-je croire que ce soit moi qu'on jouë?

¶ Les Critiques de nôtre tems ont tous le défaut d'exercer dans leurs écrits une vengeance en quelque sorte scandaleuse. C'est moins le vice qu'ils cherchent à reprimer qu'à irriter le coupable, sur qui ils se plaisent de faire éclater leur ressentiment. A quoi bon tout cela? Lorsqu'il s'agit de s'instruire respectons la personne d'un Auteur qu'on ne peut, à cause de son caractére, reprendre sans le deshonorer. Contentons-nous d'attaquer ses erreurs avec une modestie qui le gagne, qui le charme, & qui lui fasse trouver bon qu'on le redresse. S'armer d'un air de capacité, affecter des maniéres dures & impérieuses, c'est prêter au public des sujets de nous blâmer & le mettre hors d'état de tirer avantage d'un zele qu'il reconnoitra détrempé d'amertume.

¶ Que de gens se font honneur qu'on critique de leurs ouvrages! Je ne suis pas de leur humeur. Ma confusion augmente, quand je vois que les miens donnent tant de prise à la censure.

Un Critique vétillard ne me fait pas peur. Si j'avois sçû le Grec, j'aurois imposé silence à bien des censeurs. On ne m'auroit pas fait un procés de m'être servi au hazard dans mes portraits de noms qui convenoient peu au caractere de chacun. Ou plûtôt je me réjoüis de mon ignorance, on n'aura point à m'imputer que j'aye eu dessein de noircir personne.

¶ Les gens qui donnent tête baissée dans le bel esprit, ne s'accommodent pas d'un même genre de vie. Ils ne croyent rien dire, s'ils sont de la commune opinion. Ils veulent contredire, ils veulent mordre, à cela aboutit leur éminent sçavoir.

Vouloir à quelque prix que ce soit critiquer, c'est se rendre la dupe d'autres censeurs plus malins. Le plus méchant mérite, à mon avis, est d'examiner la conduite des particuliers pour faire voir qu'on sçait l'art de médire.

LES FAUX PLAISANS ET LES RAILLEURS.

MAuvais caractére que celui d'un faux plaisant, évitez-le avec soin. Tâchez de plaire par un bon mot, hazardez même une plaisanterie, du reste n'en faites pas métier. En vous parlant ainsi, je ne suis que l'écho de ceux qui connoissent parfaitement le monde.

Un homme qui fait métier de boufonnerie, tôt ou tard sera méprisé. On n'est pas toûjours en humeur d'aplaudir à une pointe mal placée.

¶ Vouloir plaisanter aux dépens d'autrui, rien ne sent plus son mal-honête homme.

Quand on fait gloire de ce talent, je conclus qu'on n'en a point d'autres.

¶ La plaisanterie n'étant pas du goût de tout le monde, je plaints ces boufons de profession qui dans les compagnies sérieuses ne peuvent joüer qu'un trés froid personnage.

Il est également ridicule de plaisanter sur tout, & de plaisanter mal à propos. La plus agréable conversation demande des momens sérieux, & toutes sortes de sujets ne sont pas propres aux boufons.

¶ Un mauvais plaisant pourra faire lâcher prise au plus adroit railleur. Guérissons-nous donc de cette envie de mordre; puisqu'on est exposé à la confusion, au dépit, à la haine.

¶ La raillerie est un commerce d'esprit, qui doit avoir ses régles.

Les railleurs semblent être contens qu'on leur rende le change? Ils me permettront de douter qu'ils soient sinceres, personne n'aime qu'on aille de pair avec lui.

¶ Si par méprison néglige de reveler le ridicule d'un sot, on lui fait cruellement

valoir son indulgence. Je ne trouve pas pourtant qu'on lui fait une grande grace, la plus outrageante raillerie n'a rien de si piquant que ce reproche.

¶ Ne reprochons jamais un défaut naturel, de peur de donner lieu à une raillerie plus sensible. En disant à *Euripide* qu'il n'a pas le corps droit, la jambe belle, nôtre aigreur le met en droit de nous reprocher un vice d'esprit, & de nous accuser de manquer de sçavoir-vivre.

Je ne sçai même s'il seroit permis d'appeller avare ou lâche quiconque l'est, sommes-nous sans défauts, & n'en trouvera-t'on pas en nous de plus grossiers? Prenons-y garde pour nôtre interêt.

¶ Le secret d'empêcher la raillerie, est de la prévenir, on ne se mocquera point d'un bossu qui se tournera lui-même agréablement en ridicule.

Je ne pardonne ni à celui qui se fait un plaisir de railler, ni à celui qui se fait un chagrin d'être raillé. Tous deux ignorent ce qui se doit honêtement pratiquer. Il est odieux de s'ériger en railleur, il n'est que d'un brutal de repousser aigrement la raillerie.

¶ L'on permet d'ordinaire la raillerie, pourvû qu'elle soit discrete & modérée: si l'on m'en croyoit, on s'en interdiroit tout à fait l'usage.

L'on

L'Amour et l'Amitié.

L'Amour est le défaut des jeunes gens, le foible des vieillards, la folie des filles, la passion des femmes, l'amusement des petits, l'occupation des grands, la perte des insensez, l'écüeil des sages. Que veux-je dire par là ? Que l'empire de l'amour est universel, il domine tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions.

Il y a de la fureur dans la passion d'un jeune homme, de l'extravagance dans celle d'un vieillard. Dirons-nous que l'amour est une bonne chose ?

¶ L'amour se fait à présent de plusieurs manieres. Un Cavalier se ruine auprés d'une Dame qu'il adore, une Dame n'épargne rien avec un galant qui l'a charmée; ou bien chacun de son côté contribuë aux frais d'une passion : *Timanthe* & *Melanie* font ainsi l'amour. Se ruiner pour une femme, c'est être dupe, souffrir qu'elle s'engage à la dépense c'est n'avoir pas de cœur, s'aimer but à but on n'a rien à se reprocher.

¶ L'amour ne va guéres sans jalousie, la jalousie est accompagnée de violens chagrins, ces chagrins en attirent d'autres qui durent & qui se multiplient. Où est l'agrément d'aimer ?

Graces à mes infortunes je n'ai plus d'habitudes au païs de l'amour, j'ai quitté de petits plaisirs, je préviens de grands maux.

Si je voulois me vanger de mon ennemi je le produirois auprés d'une jolie femme, afin qu'il en devint amoureux.

¶ Un homme amoureux se fait par tout remarquer. La mélancolie est peinte sur son visage, rien n'est capable de suspendre sa reverie, ni d'adoucir la rigueur de son air. La conversation, qui charme l'ennui des plus sombres esprits, l'apliquent à de nouvelles inquiétudes, son cœur en proye à ce qu'a de plus cruel la jalousie est dans un accablement. Il ne rit qu'avec peine, ne parle qu'avec chagrin. Qu'il en coûte pour aimer, & qu'en aimant on fait un sot personnage!

¶ Pour aimer il faut avoir beaucoup de tems à perdre, & ne faire que cela.

¶ L'argent est le nerf de la guerre, il est la clef de l'amour.

¶ L'indifférence en amitié fait des ennemis, en amour elle produit des furieux.

Les bons succez donnent ailleurs de la joye, en amour ils produisent les dégoûts, les froideurs, les séparations.

¶ Un amour naissant cache bien des défauts, la haine qui lui succéde les met dans un jour plus noir.

¶ Les petites gens font l'amour avec moins de délicatesse, mais avec plus de sincerité.

I

¶ L'Amour peut être plus violent que l'amitié, cela ne dit pas qu'il ſoit plus raiſonnable. L'amour naît bruſquement & s'évanoüit de même, l'amitié a une naiſſance moins prompte, une durée plus ſolide. L'amour s'attache aveuglément, l'amitié eſt éclairée dans ſes choix. L'amour entraîne les dégoûts, il eſt ſujet aux révolutions, l'amitié eſt au deſſus des caprices, elle n'eſt ſujette qu'à de legéres & de rares viciſſitudes. L'amour ſe refroidit par les careſſes, ſe ralentit par les faveurs, l'amitié s'échauffe par les ſervices, s'augmente par les bienfaits. L'amour eſt une folle paſſion, l'amitié une belle vertu, c'eſt tout dire.

L'amour veut un autre cœur que l'amitié. Le cœur qui aime d'amitié, celui qui aime par amour, ſont deux cœurs différens, l'un vaut mieux que l'autre.

Il faut du tems pour faire un ami, il ne faut qu'un clin d'œil pour gagner un amant. Le ſort de ce qui ſe fait bien-tôt eſt de finir auſſi bien-tôt.

¶ Pour avoir de l'eſprit il faut être amoureux. Pernicieux ſiſtéme! maxime dangereuſe! prend-on garde qu'on ne peut devenir amoureux ſans intéreſſer la liberté du cœur, la tranquilité de l'ame? Je ne veux point de l'eſprit à ces conditions.

¶ L'amour eſt plus inventif que l'amitié, par la même raiſon qui fait qu'une femme a l'imagination plus prompte

mais moins forte qu'un homme.

On reconcilie mal-aisément deux amis qui se sont broüillez, parce qu'ils ne l'ont fait qu'à la derniére extrémité, les amans se racommodent eux-mêmes.

Les amis vivroient plusieurs années dans une parfaite union, les amans ne sçauroient être une heure sans se quereller: demandez-m'en la raison, je vous répondrai que l'amitié est sage, tranquille, attachée à la modération, l'amour au contraire est brusque, turbulent, excessif dans sa délicatesse.

Les querelles des amans durent peu. Aux mots d'ingrat, d'infidelle succédent ceux de cher & d'adorable. On s'épuise à montrer son innocence ou à se justifier si l'on est coupable. La tendresse s'explique alors ouvertement, ce que l'amour a de plus insinuant se develope, & charme l'un & l'autre d'avoir réüssi à effacer les crimes imaginaires dont on se soupçonnoit, on se trouve infiniment plus aimable qu'auparavant.

¶ La coqueterie régne autant parmi les amans que parmi les maîtresses. *Fulvie* se plaît dans la foule de galans, *Bronte* se lasse & s'ennuie de n'en conter qu'à *Fulvie*.

¶ L'amour & l'ambition compatissent rarement, la sagesse & l'amour sont encore moins d'intelligence.

¶ J'ai bien oüi parler qu'autrefois il y

avoit eu des amis, du reste je n'en ai jamais connu. On parle d'ORESTES & de PILADES. Aprés eux de qui fait-on mention? Il s'est passé plusieurs siécles dépuis celui où ils vivoient, sans qu'on ait remarqué une amitié semblable, le nôtre n'est pas plus privilégié, que les précédens.

¶ Retranchés-vous, croyez-moi, sur le nombre des amis. Un homme qui en a deux ou trois d'un commerce aisé & agréable est éxemt des complaisances forcées, de dissimuler à toute heure, de flater à moins que d'y être obligé par une politique dont les plus honêtes gens doivent suivre les regles. On a par ce moyen toutes les douceurs de l'amitié, on n'a point la gêne d'une longue dissimulation.

Celui-là n'aime pas qui appelle toutes sortes de personnes ses amis, il faut être plus difficile.

Avez-vous fait un choix, que ce soit pour toute la vie, vous vous en trouverez mieux.

¶ C'est s'y prendre un peu tard pour éprouver un homme que d'attendre qu'il soit nôtre ami. Il faut mettre à l'épreuve ceux qu'on veut aimer, & non ceux qu'on aime, de peur d'avoir à se reprocher qu'on a fait un mauvais choix.

¶ La fortune peut assez nous élever pour nous afranchir d'une infinité de besoins: de quelques graces qu'elle soit maîtresse,

elle ne fera pas qu'on puiſſe ſe paſſer d'un bon ami. Plus nous ſerons heureux, plus il nous ſera néceſſaire. Avec lui que nous manquera-t'il ? Sans lui que n'avons-nous point à craindre ? Nous ſommes portés à l'entêtement, à la fourberie, à la cruauté, dans un rang ſupérieur où tout ſemble permis, nôtre humeur ambitieuſe s'aſſouvira-t'elle ? nôtre orguëil épargnera-t'il quelqu'un ? c'eſt alors que nous avons beſoin d'un ami qui reprime par des conſeils de douceur nôtre arrogance.

Qui entreprendra de nous dire la verité ? L'ami. Qui voudra nous reprendre de nos defauts ? L'ami.

Auguſte avoüe qu'il lui faloit un Mecenas, Alexandre un Epheſtion. Leur fortune étoit telle qu'elle ne pouvoit recevoir d'autre accroiſſement, la neceſſité d'avoir un ami en qui ils euſſent une coufiance entiére, fut la ſeule dont elle ne les exemta point.

¶ N'ambitionnons plus d'avoir un grand cortége d'amis. Soyons contens d'en faire un ſincérement dévoüé à nos intérêts : je ne pardonne de vouloir deux amis qu'à celui qui en cherche un pour le conſulter, & un ſecond pour en être repris.

¶ Ecouter docilement la reprimande d'un ami, c'eſt un ſeur acheminement à la perfection, car l'orguëil eſt la paſſion qu'on aime le moins à combattre, & qu'on ſurmonte plus difficilement.

Je ſuis revenu de la modeſtie de ceux qui feignent de trouver bon qu'on les reprēne. Nul ne conſent que la critique s'explique ſur ſes défauts, on abandonne à la flaterie le ſoin de les déguiſer, & c'eſt tout. Relevez les vertus obſcures, groſſiſſez les petits avantages, mettez en jour des qualitez cachées, ne faites pas ſemblant d'apercevoir les vices, on vous dira le meilleur ami du monde : touchez aux imperfections ſecretes, vous déplairez, n'en doutez pas.

¶ La ſincerité eſt conſeillée par l'amitié, & ce n'eſt que par cette ſincérité que l'amitié s'évanoüit.

L'amitié défend une trop grande indulgence, elle veut qu'on ſe corrige les uns les autres, les amis ne veulent pas être repris, ils ſe broüillent, ils ſe diviſent, quelles meſures prendre ! Puiſque nous ſommes ſi délicats, éxerçons-nous à qui ſe flattera d'avantage, mais ne nous flattons plus de pratiquer les loix d'une véritable amitié.

Vouloir qu'en nous reprenant un ami aît une douceur flateuſe, des égards infinis, des circonſpections aveugles, qu'il aſſaiſonne ſes avis, qu'il les tempére, c'eſt en bon François ne pas vouloir être repris, c'eſt réduire les gens à l'impoſſible.

¶ Un ami qui nous flatte eſt plus dangereux qu'un ennemi qui nous trahit ; Bien loin de nous reprendre de nos imperfections, il ſouffre qu'élles dégénérent en

vices, & nos vices en habitudes : tout excuser, tout accorder à la foiblesse, permettre d'indignes libertez, avoir des complaisances nuisibles, ne point arrêter une criminelle entreprise, donner des conseils interessez, aplaudir à d'injustes desseins, l'ami flateur fait tout cela, que pourroit faire davantage un ennemi vengeur?

Nous flatons lorsqu'on nous consulte, nous aimons à être flatez lorsque nous consultõs, de part & d'autre la tromperie plaît.

Les amis flateurs font entr'eux une espece de pacte & un traité de paix par lequel ils s'engagent à se pardonner toutes leurs fautes.

¶ Un homme vous prie de l'avertir de ses défauts, a-t'il une envie sérieuse de se corriger? j'en doute, il tâche de vous marquer le plaisir que vous lui ferez de n'en point prendre la peine. C'est une ruse dont il se sert, & une maniere de prevenir les censeurs que l'amour propre a rendu fort commun.

J'aimerois mieux qu'on me chargeât d'aller en personne faire une harangue au Roi de Siam, que de donner en face une instruction à cet ami qui m'en prieroit; j'y trouverois moins de difficulté.

¶ Examinons la conduite de nos amis, afin de corriger la nôtre. Jettons ensuite les yeux sur nos foiblesses, afin de nous accoûtumer à supporter les leurs.

Nous reprenons aisément certains défauts, si nous les avions nous en tirerions vanité.

¶ L'inégalité qui se trouve parmi les amis est la plus ordinaire cause de leurs divisions, *Myrille* s'est élevé, il n'a plus pour moi cette tendre affection qu'il m'avoit jurée; si j'étois son égal, *Myrille* continueroit de m'aimer.

¶ L'union des freres enchaîne la fortune dans le familles.

¶ S'est-il rien vû de plus admirable que la fidélité de REGULUS, qui pour dégager sa parole quitte Rome, ses enfans, rentre dans le camp des Cartaginois, & reprend ses fers. Bel éxemple de courage & marque certaine du fond de vertu qui étoit dans le cœur de ce grand homme! Regulus vainqueur auroit-il pû montrer dans son triomphe quelque chose de plus glorieux à sa mémoire. Soyons à l'égard de nos amis ce que fut Regulus a l'égard de ses ennemis, inviolable dans nos paroles, fidéles jusqu'à la mort.

LA PRUDENCE.

IL eſt une prudence qui ménage le préſent, il en eſt une autre qui diſpoſe en quelque ſorte de l'avenir, l'une aſſure les bons ſuccez, l'autre repare les mauvais, cette prudence ne ſe trouve que dans les hommes pénétrans.

¶ Le nombre des deſſeins n'eſt pas contraire à la prudence, pourvû qu'il n'y entre point de confuſion.

La prudence ſe rafine par les différens conſeils.

¶ Il y a dans la plûpart de nos entrepriſes une témerité qui eſt cauſe qu'elles nous réüſſiſſent, qui nous fait regarder comme des gens d'une prudence conſommée.

La réüſſite d'une affaire n'eſt pas une preuve infaillible qu'elle ait été bien conduite, ſouvent de trés-bons conſeils produiſent de fâcheuſes iſſuës, & il n'eſt pas moins ordinaire qu'on arrive a une fin heureuſe par de mauvais commencemens.

¶ La prudence a beaucoup plus de part dans de certains projets que la fortune, dans d'autres la prudence n'a que commencé, la fortune a fait le reſte.

¶ Il n'eſt pas d'un homme prudent d'abandonner au hazard, ce qu'il peut lui

ôter par prévoyance & par conseil.

¶ Les malheurs ne peuvent pas détruire la vertu. Le fatal succez d'une entreprise n'ôte rien à la reputation du sage qui l'a formée. Si les évenemens étoient en nôtre puissance, il seroit juste de blâmer une valeur & une prudence malheureuses. Fabius vaincu me paroit aussi digne de loüange que Fabius vainqueur, dés que je considére que l'homme n'est point maître de la fortune.

Voir les témeraires être plus heureux que les sages, une entreprise bien concertée échoüer plûtôt qu'un dessein hardi & mal conduit, cela ne conclut rien.

On doit plaindre le malheur des sages sans blâmer leur prudence, & aplaudir au bonheur des témeraires sans approuver leur conduite.

¶ La prudence n'est pas affectée au sexe, il est des femmes aussi sages & aussi heureuses à donner un conseil, que les plus fins politiques. Judith sauva la ville de Bethulie, une servante mit à couvert les Smyrniens de la fureur des peuples de Sarde, les Romains se défendent contre les Gaulois en suivant le dessein qu'une femme leur proposa.

On a vû la prudence des femmes éclater dans des occasions où le conseil d'un grave personnage auroit été inutile. Leur imagination qui reçoit plus aisément les im-

preſſions de la crainte devient plus ſuſceptible des meſures qu'il faut prendre. L'homme qui n'eſt pas ſi promt à concevoir ces mouvemens timides, eſt plus lent à trouver les moyens de ſe dérober aux dangers qui le menacent.

¶ Le conſeil apartient aux viellards, l'éxecution aux jeunes gens : la prudence de ceux-là, la hardieſſe de ceux-ci conduit aux entrepriſes fortunées.

Le ſang froid eſt bon dans le conſeil, l'eſprit de feu eſt admirable pour l'exécution.



LE JEU.

LE jeu est une occupation fatigante, & personne ne s'en lasse. Nous en avons des éxemples.

¶ Ce n'est point l'avarice qui a inspiré aux hommes le désir de joüer, c'est l'ambition, c'est la prodigalité.

L'oisiveté détournant des occupations sérieuses, attache à cet éxercice, où on prétend se désennuyer, où on cherche à couler le temps, & où la moindre perte est celle de l'argent.

L'ambition qui fait naître l'envie de tenir tête aux personnes de la premiére volée, conseille cet amusement comme un moyen de s'ouvrir une libre entrée dans toutes sortes de maisons.

La prodigalité ferme les yeux aux dépenses que l'on fait, aux risques que l'on court. On se flate que les sources ne tariront jamais, que les ressources ne manqueront point, de là vient cette habitude mauvaise de faire succeder les profusions énormes à de légers gains, ou de recouvrer les pertes par des excés monstrueux qui en attirent de nouvelles.

L'avarice n'a garde de suggerer une telle occupation. Un amateur de l'argent ne

l'asarde pas volontiers. Il le conserve précieusement, ses délices sont dans la contemplation, ses joyes dans la vûë de grosses sommes, on trouve peu d'avares qui sçachent même les jeux les plus communs.

¶ Les imprécations, les juremens, les blasphemes, suites funestes du malheur d'un joüeur, le rendent ardent. Le feu paroit dans ses yeux, la rage éclate sur son visage, le désespoir par sa bouche. Dans cet état où il est tout hors de soi; est-il possible de croire que la raison le maîtrise encore?

¶ J'ai vû des gens se piquer de n'ignorer aucun jeu, pour moi je ne me crois nullement déshonoré d'avoüer que je les ignore tous, & que je ne veux apprendre que celui des échets.

¶ L'intérêt bannit la bonne foi du jeu.

Il est dangereux de joüer avec ses amis, le jeu donne lieu aux injures, & par consequent à des haines irréconciliables.

La fortune d'un joüeur est incertaine, il perdra dans un moment le fruit de plusieurs jours de gain.

A-t'on vû beaucoup de joüeurs s'enrichir? l'argent du jeu ne profite presque jamais.

Si j'étois le fils d'un pere joüeur de profession, je renoncerois a l'esperance d'un patrimoine.

Aspasie dont le mari est passionné pour le jeu, oze-t-elle s'attendre à un doüaire?

Damis depuis huit jours est en gain, son bonheur qui par tout fait bruit lui attire des envieux. On étudie ses demarches, on l'observe, on le suit. Prés de rentrer chez lui, on le vole, on le maltraite, la perte n'étoit-elle pas plus favorable à *Damis*? S'il s'en alloit tristement, du moins il marchoit en seureté.

¶ Je mets la passion du jeu au nombre de celles dont on ne revient point. On abandonne l'amour quand on n'a plus de quoi l'inspirer, on ne cesse point de joüer, qu'on n'ait tout perdu, & encore à quelles extrémitez ne se réduit-on pas pour reparer ses mauvais succés ?

Que reste-t'il à perdre à qui a joüé son carosse & ses chevaux ? Avec eux il a perdu sa réputation.

¶ On peut être bon joüeur sans être honête homme. Joüer beau jeu, se moderer dans la perte, hazarder son argent sans chagrin, gagner fidelement, il ne faut que cela pour avoir le nom de bon joüeur, mais peut-on joüer sans se dérober à ses affaires, sans se ruiner ou ruiner les autres, sans noüer des commerces suspects ? Tout cela *Trasimon* s'accorde-t'il avec les régles de la probité ?

LE PROCE'S.

C'EST aujourd'hui un métier que de plaider comme de bâtir, d'imprimer, d'enſeigner la muſique. Beaucoup n'ont que cette profeſſion. Les femmes s'en mélent auſſi-bien que leurs époux, on ne ſe ſouvient même plus du rang qu'elles occupent dans le monde, ni ſi elles ſont Comteſſes ou Marquiſes, on ne les connoît que ſous le nom de plaideuſes.

Argante publie cent fois dans le cercle de ſes nouvelles amies qu'elle commence à reſpirer, qu'heureuſement ſes procés ſont terminez, il lui en reſte cependant quatre ou cinq, ſi je ne me trompe, mais c'eſt une bagatelle pour une femme qui s'en eſt vû juſqu'à vingt-huit, ſans compter ſa ſéparation de corps & de bien d'avec ſon mari qu'elle pourſuit vivement.

On ſe fait une habitude de plaider comme de danſer & de monter à cheval, un homme qui ſe ſent léger ou bon Ecuyer, danſe on s'exerce toûjours au manége. Il en eſt de même du plaideur, il lui faut des procés, ſinon c'eſt un homme mort.

¶ Faire rompre des mariages, ou caſſer des teſtamens, demander qu'une donation ſoit nulle, ou une exhérédation declarée

injuſte; voilà ſur quoi l'on plaide de nos jours, & ſurquoi de tout tems la chicane s'exercera, il eſt pourtant neceſſaire qu'on ſe marie, qu'on teſte, qu'on faſſe du bien aux uns, qu'on en prive les autres, j'aimerois autant dire qu'il eſt néceſſaire d'avoir des procés.

¶ La profeſſion d'Avocat eſt la plus ſuivie. Perſonne ne s'en étonne: car chacun ſe ſent d'humeur à intenter procés ſur une bagatelle.

Le parti de l'Egliſe eſt aſſez communément embraſſé, celui du Barreau encore plus. Nous voyons plus d'Officiers de juſtice que de Prêtres; en dirai-je la raiſon? Beaucoup veulent mourir ſans confeſſion, peu voudroient avoir vécu ſans procés? celà exclud le grand nombre d'Eccleſiaſtiques, & ne rend qu'utile celui des Avocats.

¶ Quelques-uns s'approchent des tribunaux afin de s'excuſer, quelques autres viennent s'y accuſer, ce ſont les maris jaloux qui prennent tout un Parlement pour le témoin authentique de leur deshonneur.

Le Barreau eſt autant rempli de gens qui ſollicitent la reſtitution de leurs biens, que d'autres qui demandent la réparation de leur honneur. Les pertes s'accumulent néanmoins, cet honneur eſt de plus riſqué: un homme ſage doit s'en tenir à ſes premiers malheurs, dans la juſte crainte

qu'il ne lui en arrive de plus fâcheux.

L'époux mécontent de sa femme l'accuse d'infidélité, l'appelle en jugement, elle y paroît, joyeuse d'avoir pour arbitre celui qu'elle a favorisé & dont elle espére maintenant faveur. Qu'en sera-t'il? L'époux n'en aura que la honte. Quand pareille chose arrivoit autrefois, on l'appelloit hazard, quand aujourd'hui pareille chose n'arrive pas, on ne l'appelle pas moins hazard.

La femme & le mari sont tous les jours au pied des tribunaux, l'un pour demander justice, l'autre pour l'avoir refusée, celle-la pour être entenduë des Juges, celui-ci pour être puni de ses...... Il suffit que je ne sois point obscur.

Anthime & *Lelie* ont même appartement, même table, même lit. Ils ne manquent point d'égards l'un pour l'autre, ils vont ensemble aux promenades, à l'Eglise, à confesse, au palais, où chacun de leur côté ils sollicitent les Juges pour parvenir à leur séparation. Peut-on avoir en plaidant une modération plus entiére? Si-tôt que leur affaire sera terminée, ils se haïront à la rage, & plaideront de nouveau pour leur réünion.

¶ Il se voit des chicaneurs de profession qui se chargent de toutes les mauvaises affaires, & qui ont le secret de les rendre bonnes. Dites aprés cela que la justice n'a qu'une face.

Le bon droit n'est jamais équivoque, il n'y a que la volonté de ceux à qui il appartient d'en décider.

La même affaire revêtuë des mêmes circonstances, prise de la même maniére, se juge aujourd'hui d'une façon, demain tout autrement. Comment ose-t'on se resoudre à plaider?

¶ L'or qui ne se corrompt pas, est un dangereux métail. Il corrompt les personnes qu'on croyoit incorruptibles. Une cause en est bien meilleure où les offres suivent de prés la recommandation.

Nous disons d'un juge qui n'a pû nous favoriser, qu'il s'est laissé corrompre par les sollicitations de nos ennemis. De nôtre côté nous l'avons sollicité & fait solliciter, nous prétendions apparemment le corrompre. De quoi nous plaignons-nous? auroit-il été plus excusable d'une maniére que de l'autre?

¶ La procedure est l'instruction d'un procés, c'est le sentiment commun. Qu'on regarde de combien de procés elle est la cause, on en jugera différemment.

Si cet axiome de Philosophie, *Il ne faut point multiplier les êtres sans nécessité*, avoit lieu dans la pratique, tel procés a duré vingt ans qui n'auroit pas duré vingt jours.

Le Doyen de la Grand-Chambre a, je suis seur, vû le commencement de tel procés dont son successeur ne verra pas la fin.

§ Un rien devient matiére à procés, & ce procés est la cause d'une ruine générale, *Chrisanthe* & *Learque* étoient les meilleurs amis du monde. Une perdrix tuée par hazard dans les terres de Chrisanthe l'a animé contre Learque. Learque s'est aigri à son tour. Leur differend a été devant les Juges du lieu ; le Parlement en a connu ensuite. La chose s'est passée il y a douze ans, elle dure encore. Ces deux Gentils-hommes riches & bien dans leurs affaires n'ont plus de quoi pousser celle-ci, eux-mêmes sont obligez de la finir par une longue transaction. Le projet en est dressé depuis six mois, on differe de jour en jour à le signer, en sorte que selon toutes les apparences les petits-fils hériteront de ce malheureux procés, & n'auront d'autre patrimoine que l'obligation de soûtenir l'honneur de cette mauvaise cause.

Le racommodement est bon en matiére de querelles, en fait de procés rien n'est à mon gré plus salutaire qu'un prompt accommodement.

§ Dignitez, rangs élevez, places éminentes, sources de procés.

Le jour, le grand jour arrive que l'on consacre en expiation de nos sacriléges à une auguste cérémonie. Dans toutes les villes du monde Chrêtien s'élevēt & se multiplient de superbes autels pour reposer l'arche du Seigneur. Les ruës sont aussi magni-

ſiquement tapiſſées que les appartemens des Rois, plus remplies de fleurs que les jardins où l'art & la nature ont fait leurs derniers efforts. Les miniſtres ſacrez ſont revêtus de leurs ornemens pour rendre la fête illuſtre. Toutes choſes ainſi diſpoſées, les laïques à qui on defére l'honneur de porter le dais, diſputent entre-eux la prééminence. L'un dit qu'il eſt Marquis, l'autre allégue le bien qu'il a fait à l'Egliſe, le troiſiéme ſe prévaut de ſa robe rouge, le dernier montre une croix de Chevalier. Cette conteſtation donne lieu à un procés de longue durée: il a fallu prouver ſa nobleſſe, il a fallu faire réparation d'honneur. La proceſſion, me demandez-vous, comment ſe fit-elle? A l'entour des charniers. De jeunes Clercs porterent le dais, pendant que ceux qui étoient deſtinez à cette glorieuſe action ſe diſoient des injures atroces.

¶ Je n'envie pas le ſort d'un homme pauvre qui eſt exemt de plaider: car Dieu merci je n'ai point de procés, mais les chicaneurs devroient l'envier: Si malheureux qu'il puiſſe être, la deſtinée d'un plaideur a quelque choſe de plus cruel.

N'avoir ni amourettes, ni procés, c'eſt au dire populaire le moyen de vivre content. Quant à moi, je prefererois les diſgraces de l'amour aux bons évenemens des procés. Une inclination ne dure que quel-

ques années, on a eſperance de devenir heureux, en ceſſant d'être paſſionné, on ne voit jamais la fin des affaires, une cauſe favorablement decidée donne lieu à d'autres conteſtations qui ſe multiplient à l'infini.

¶ Le fils maltraité de ſon Pere, plaide pour ſes alimens. Le pere a ſi bien fait que le fils eſt mort de faim avant que d'obtenir une ſimple proviſion, c'eſt un mauvais conſeil que celui de plaider.

On me doit cent piſtoles, j'ai droit de les demander, ſi j'en pourſuis le payement il m'en coûtera cent autres piſtoles. Perdons plûtôt la premiere ſomme ſans en riſquer une ſeconde, ainſi raiſonne l'homme bien ſenſé.

Il faut, vous dit un Avocat, ſix cens rôles d'écriture pour l'éclairciſſement de vôtre affaire, je demande trois mois de tems, & deux cens écus d'avance. Donnez-lui gratuitement le ſalaire de ſes longues écritures, épargnez-lui la peine de travailler ſi long-tems, vôtre affaire ſera mieux & plûtôt éclaircie.

Je pardonnerai moins à l'Avocat G... qui écrit beaucoup, qu'à P.... qui parle beaucoup. Si un long plaidoyé ne rend pas une cauſe meilleure, ce n'eſt toûjours qu'un plaidoyé dont on ne le paye pas d'avantage que d'une cauſe ſuccinte. G.... étend ſes écritures, il faut plus de tems pour les exa-

miner, plus d'argent pour son salaire, & la cause en devient pire.

A propos de salaire, ne me fera-t'on pas un procés à moi-même de ce que j'ai manqué de dire Honoraire?

¶ L'entretien d'un plaideur est un long & ennuyeux plaidoyé. S'il ne parle de ses affaires il entre dans le détail de celles d'autrui. Je fuïs ce genre d'hommes avec un soin tout particulier. La plus grande parleuse me fatigue moins que la nécessité de donner un quart d'heure d'audience à un solliciteur de procés.

¶ S'il y a prescription contre ceux qui aprés trente ans forment une demande, il seroit juste qu'il y en eût contre ceux qui plaident pendant un plus long-tems. Les chicaneurs vétérans s'y opposeroient, un procés qui n'a duré qu'un demi siécle leur semble encore trop promptement jugé.

¶ Il y a plus de Bénéficiers qui plaident que de Financiers, parce que la finance n'est pas matiére à dévolu. On n'a point d'action contre un partisan qui joüit des biens du monde, elle est permise contre un Abbé qui dissipe ceux de l'Eglise.

¶ Vous avez la fureur de plaider, je veux vous en guérir. Venez avec moi jusqu'au Barreau. Là je vous montrerai vos Juges suivis de trois ou quatre laquais, ils ont plusieurs carosses, grand nombre de chevaux, chez eux une table bien servie,

à quelques lieuës de Paris même de magnifiques hôtels ſans les appartemens ſecrets que je ne compte pas, leurs revenus ſont modiques, ils ne ſubſiſtent que des épices, & c'eſt vous chicaneur obſtiné qui payez ces épices.

Long-tems vous avez ſollicité une audience, elle vous eſt enfin accordée, êtes-vous plus avancé que vous n'êties ? On vous met à la merci d'un Raporteur négligent ou occupé, ſi vous ne trouvez quelque perſonne à qui il ne puiſſe rien refuſer à cauſe qu'elle lui accorde tout ; que je prévois encore de retardement dans vôtre affaire !

¶ Les procés les plus favorablement terminez ne ſont point ſans inconveniens. S'ils éclairciſſent le bien d'une famille, ſouvent ils en obſcurciſſent la réputation. Les droits ſe reglent à force de procedures, mais les acquiſitions ne laiſſent pas de paroître toûjours douteuſes.

BIENFAITS.

RECONNOISSANCE, INGRATITUDE.

NOus n'obligeons preſque point par inclination, ou ſi nous obligeons, une froide reconnoiſſance ralentit nôtre ardeur, un ſervice lentement recompenſé nous fait perdre l'envie d'obliger.

On reproche un plaiſir à qui le reçoit, on le refuſe à qui le demande, on ne l'accorde qu'à qui promet.

Si nous nous plaignons de l'ingratitude de ceux à qui nous donnons des marques de généroſité, ils auroient bien plus ſujet de ſe plaindre de la dureté de nos reproches, de la tiedeur de nos ſervices, de nôtre peu de déſintéreſſement.

¶ C'eſt faire trop d'honneur à la généroſité de certains que de l'appeller véritable, on cherche l'eclat dans les ſervices qu'on rend à ſes amis. Tel en leur offrant ſa vie ambitionne plus de paroître obligeant que d'obliger de bonne foi.

Quand on eſt prêt d'obliger on ſonne la trompette, on veut des témoins de ſon action. *Mopſe* en plein jour a tiré l'épée pour *Alidor*, ſi *Alidor* fût tombé la nuit entre les mains des voleurs, peut-être *Mopſe* auroit-

il souffert qu'on eût maltraité son ami, car personne n'auroit vû alors qu'il avoit du courage.

On s'attend que l'important service qu'on va rendre à son ami sera public, avec quelle chaleur ne s'y porte-t'on point? Il faut être doüé d'un grand désintéressement pour résister à cette tentation. Les plus désintéressez ne sçauroient gagner sur eux d'épargner à quiconque a besoin d'eux la confusion de recevoir leurs libéralitez.

¶ Tout homme qui a du cœur ne reçoit pas indifféremment de tout le monde, il regarde moins ce qu'on lui offre que la personne qui veut l'obliger. Quel mérite a, je vous prie, le present d'un coquin? Je me croiroit deshonoré de ses instances. Etre redevable de sa fortune à un méchant homme, on a toûjours quelque reproche à se faire; c'est un odieux moyen de s'avancer que le crédit d'un scelerat.

¶ On rend assez de service, mais on ne les rend pas de la bonne maniére. Il se voit des personnes qui obligent de si mauvaise grace, qu'ou s'estimeroit heureux de n'avoir pas profité de leurs services. Ils vous reprochent éternellement qu'ils vous ont fait ce que vous êtes? est-il rien de plus cruel? Ne leur auroit-on pas plus d'obligation de ne leur en point avoir du tout?

Un Romain disoit à celui qui lui reprochoit de l'avoir sauvé de la tirannie des

Cesars au tems des proscriptions, *Rend moi à Cesar*, comme s'il eût voulu dire: Quelque triste qu'eût été mon sort, je n'aurois perdu la vie qu'une fois; au lieu que par tes reproches tu renouvelle ma mort à tout moment, j'aurois souffert la dureté de Cesar qui étoit mon maître & mon vainqueur, celle d'un ami est-elle suportable? Vous qui m'éxagerez cent fois la grandeur de vôtre amitié en me tirant du néant, rendez-moi à la bassesse. L'orguëil des grands impitoyables que la fortune a placez au dessus de moi, m'épargneroit davantage que vos feints empressemens. Il vous sied mal de m'étaler sans cesse vos bienfaits, ce spectacle n'est plus pour vous, c'est à moi à le voir, à l'admirer.

¶ Il est permis à un Peintre de contempler avec admiration la beauté de ses ouvrages, cela est défendu aux amis, il leur est criminel de se repaître du plaisir de dire, *J'ai fait un tel ce qu'il est.*

Sitôt que nous avons obligé, faisons ce que font les personnes sages, qui cachent avec un rideau certains objets dont la vûë corromproit leur imagination. Mettons un voile devant les bienfaits dont nous avons comblé un ami; il y a de la honte à les envisager, ce souvenir n'est honorable, & ne regarde que celui qui les tient de nous. Plus nous sçavons avoir obligé, plus nous aurons de vanité, pourvû encore que nô-

tre intérêt ne s'apprivoise point par le besoin qu'on aura eu de nôtre secours.

¶ Il n'est pas défendu de remettre devant les yeux de son ami les services qu'on lui a rendus, si on a assez de délicatesse pour le faire sans apparence de reproche Se peut-il rien de plus adroit que la maniére dont s'y prit un soldat des vieilles bandes, qui avoit besoin de la protection de Cesar. *Prince*, dit-il à l'Empereur, qui l'alloit juger, *reconnoîtriez-vous le soldat qui pour éteindre l'ardeur de vôtre soif, vous aporta de l'eau d'une fontaine ? Fort bien*, reprit Cesar, *mais ce n'est pas toi*; *Vous avez raison*, repliqua le soldat, *de me méconnoître. J'ai perdu dépuis ce tems-là un œil en combattant pour vous.* Cesar le reconnut & le recompensa. Le discours de ce soldat ne sentoit aucunement le reproche, il est impossible de mieux s'expliquer pour dire, *Je vous ai servi, faites-moi grace à vôtre tour.* C'est un grand art de piquer la générosité sans blesser le désintéressement. Un homme généreux ne sera pas fâché qu'on l'excite à se souvenir des plaisirs qu'on lui a faits.

¶ Je ne crois point de services au dessus de la reconnoissance, je crois seulement qu'il y a maniére de la signaler. Tout le monde n'est pas en état d'en donner des marques illustres, mais il n'est personne qui ne puisse par un mot obligeant répondre aux bontez de son bienfaiteur. Souvent

même une parole surpasse en valeur tout ce qu'on pourroit faire. Auguste avoit accordé à Furnius la grace de son pere qui avoit suivi le parti d'Antoine. Quelle pouvoit être dans cette occasion la reconnoissance d'un sujet impuissant envers un Empereur magnifique? Le reproche honête que Furnius lui adresse de cette impuissance où il le reduit, a plus de mérite que toutes les offres imaginables. *Cesar*, lui dit-il, *je n'ai jamais reçû qu'une injure de toi, c'est qu'à présent tu as fait que je serai obligé de vivre & de mourir ingrat.*

¶ L'ingratitude a été un vice de tous les siécles. L'exemple de chacun l'autorise. La femme peut se plaindre du mari, l'époux de sa femme, le pere de ses enfans, l'ami de ses amis, la patrie de ses citoyens, le Prince du sujet.

Les Scipions, les Camilles, les Cicerons envoyez en éxil sont des exemples de l'ingratitude du peuple qui interprête mal ce qu'on fait pour sa conservation. Rome devoit son salut à leur courage & à leur éloquence, les soldats eurent en leurs personnes des chefs experimentez, les citoyens de généreux liberateurs: malgré le bien qu'ils ont fait à la patrie, la patrie se ligue contre eux & les desavouë.

¶ Nous nous plaignons de l'ingratitude des autres lors même qu'ils pouroient nous reprocher la nôtre.

J'entends *Antiste* qui se désespere d'avoir obligé un ingrat ; si l'on faisoit parler tous ceux envers qui lui-même l'a été, pourroit-on distinguer sa voix ?

Les bienfaits tombent entre les mains de gens sans reconnoissance. On s'imagine qu'il y alloit de la gloire du bienfaiteur d'obliger que l'intérêt a été le ressort de ses bons offices, ce jugement passant pour véritable, donne un legitime pretexte à l'ingratitude.

Les derniers bienfaits effacent le souvenir des premiers.

¶ Tant qu'on espere s'acquitter du bienfait, on aime celui dont on le tient, est-ce un effet de reconnoissance ? Nullement. Car on le fuit, on le hait dés que l'obligation qu'on lui a, est d'une nature à ne pouvoir être dignement reconnuë.

Une grace commnne, un bienfait qui se répand sur plusieurs est peu agréable. Nous n'aimons point qu'on nous confonde, nous voulons au coutraire qu'un homme en nous obligeant nous distingue ; cette délicatesse se trouve autant chez les petits que chez les grands. Si le Roi donnoit le Cordon bleu à tous les Nobles, le Duc & Pair ne feroit aucune estime de ce present ; si tous ceux qui sont blessez à l'armée étoient Chevaliers de saint Loüis, personne ne se feroit un honneur de ses blessures ni du Cordon rouge.

Ce qui se fait pour tout le monde, se fait pour moi sans mérite, quelque grace que vous m'accordiez, si je ne suis unique je l'estime peu. Vous me prêtez mille écus, vous en avez prêté davantage à *Mandor & à Oronte*, il est juste que je partage ma reconnoissance avec ceux qui partagent vos faveurs, je ne vous aurai donc qu'une obligation partagée.

¶ Ne vous empressez pas de servir beaucoup de gens, piquez-vous de bien addresser vos bienfaits, c'est de toutes les régles de la générosité la plus honorable à suivre.

¶ Le manque de reconnoissance à l'égard des particuliers est ingratitude; à l'égard des Princes, c'est trahison, c'est revolte, s'il y avoit des termes plus noirs, je le dirois.

Quelque distance qu'il y ait d'un Roi à un sujet, quelque difficile qu'il semble à celui-ci d'égaler par sa reconnoissance les bienfaits d'un Roi puissant, il arrive néanmoins plus souvent que le Prince se trouve vaincu par les services du sujet, que le sujet par les bienfaits du Prince. Si on n'estime bienfait que ce qui a le poids & la couleur de l'or, ALEXANDRE étoit en droit de dire que jamais on ne l'avoit pû vaincre de ce côté-là; si d'autre part on balance & toutes les richesses du monde, & un bon conseil ou une action de prudence, qui ne verra qu'en cela PARMENION

pouvoir vaincre ALEXANDRE?

Les hommes vertueux peuvent rendre aux Princes des ſervices que la plus magnifique reconnoiſſance ne payeroit qu'à demi. Une libéralité que fait un grand, corrompt celui qui la reçoit, le bon conſeil qu'on donne à ce grand lui attire des bonheurs, le rend ſage, & par conſéquent merite plus.

L'éducation qu'on donne aux Princes, la vertu qu'on leur inſpire, ſont des biens trop au deſſus de la reconnoiſſance. Autant qu'il leur eſt aiſé de recompenſer l'adreſſe d'un habile Peintre, l'invention d'un Architecte, autant leur eſt-il impoſſible de s'acquiter envers ce miniſtre zelé; ce ſage gouverneur, ce conſeiller fidéle. Alexandre pleura la mort d'Ariſtote avec des larmes plus améres que la perte de Philippe. Seneque n'a-t'il pas fait plus de bien à Neron, que cet Empereur n'étoit capable d'en faire au peuple Romain ?

¶ Obliger un ami de qui on n'attend rien, c'eſt un bienfait gratuit, ſervir un ami de qui on eſpere une reconnoiſſance exacte, c'eſt une bonne volonté mercenaire.

¶ Entrenprendrai-je d'inſpirer aux hommes une reconnoiſſance réciproque? Ils en ont perdu les ſentimens à l'égard de Dieu. Tout eſt pour l'homme dans ce vaſte Univers, & rien ne ſe trouve pour Dieu dans le cœur de l'homme.

Le Soleil éclaire cet impie qui se rend indigne de sa lumiere, la mer calme la fureur des ses flots pour porter l'avare marchand dans les païs étrangers, la terre donne régulierement ses fruits aux riches insatiables, pendant que les gréles gâtent la moisson du pauvre laboureur, lui même sçait repousser l'injure des saisons: au lieu qu'on devroit ouvrir les yeux pour reconnoître cette main libérale de qui on reçoit de si rares bienfaits, on ferme son cœur à la reconnoissance, sa bouche aux actions de grace, on ne l'ouvre qu'aux plaintes.

De quoi se plaindront ces mortels ingrats? Accuseront-ils la Providence de ce qu'elle ne leur a pas donné la force des lions, la grandeur des élephans, la vitesse des cerfs, la legereté des oiseaux? Que leurs murmures seroient injustes! Tout foibles qu'ils paroissent, ils domptent la fureur du lion, apprivoisent l'élephant, bornent le vol des oiseaux, & lassent les cerfs à la course.



LE POUR ET LE CONTRE DE LA COMEDIE.

LA Comédie est une de ces choses qui peuvent être tolerées, dont même il n'est presque pas permis de parler, à cause qu'elle est plus ou moins dangereuse, eu égard à la situation des spectateurs.

Plusieurs fois il m'est arrivé d'en chercher le plaisir, par des raisons qu'on nomme bienséance & curiosité, soit froideur de temperament ou indifférence naturelle, soit préocupation ou artifice d'un amour propre ingénieux, je ne m'aperçus jamais qu'il y eût tant de quoi la blâmer. Aprés tout, on n'en doit tirer aucune conséquence générale, celui-là feroit téméraire qui prétendroit que la Comédie fût absolument innocente.

Quand j'ai fait attention au luxe qui y regne, aux petites libertez qui s'y glissent, aux airs qu'on y affectent, sans mentir elle m'a paru dangereuse; mais à la regarder par son bel endroit, on avoüera que trés-souvent on en sort plus régulier qu'on n'y est entré. L'on diroit que c'est là où viennent pour se purifier tous les ridicules du monde, & que dans les libres instructions du théatre ils veüillent faire choix de celles qui leur sont nécessaires.

La Satire a quelque chose d'extrêmément piquant. Mille gens par son secours se corrigent quelquefois d'un désordre que les traits enflammez de l'éloquence des Bourdaloües & des Soanes n'auroient peut-être qu'à demi réformés. Non que j'ose dire que l'éloquence prophane soit plus efficace que les véritez de l'Evangile; je prétends seulemeut que la charité prescrit au censeur des bornes trop étroites, au lieu que le théatre autorisant le détail, on y attaque cent & cent défauts contre la mode, la coqueterie, & les autres vices du siécle que l'Orateur sacré n'a garde de nommer, de peur de soüiller sa bouche par des expressions que Saint Paul condamnoit dans le commun des fidelles de son tems. Il ne peut tout au plus qu'imiter la conduite de cet Apôtre, qui déclare une guerre générale aux avares, aux impudiques, aux idolâtres de la fortune, sans descendre dans les circonstances de ces passions infames.

Rien n'échape à la censure d'un sévere Acteur. La force de ses paroles pénétre les retranchemens de la dissimulation, il va foüiller dans le cœur des plus doubles & des plus artificieux, qui confus de voir les mistéres de leur hipocrisie revelez, prennent la résolution de se corriger.

Quels effets n'à point produits la representation de certaines piéces où l'on se dé-

chaine contre les débauchez de profeſſion, où on en veut aux parures faſtueuſes du ſéxe, où on entreprend de détruire l'orgüeil & l'intérêt? Le bizare & l'entêté moderent la férocité de leur humeur, dés qu'ils la voyent condamnée dans le *Miſantrope*; *le Feſtin de Pierre* ébranle par la fin tragique de l'impie celui qui mépriſe les ordres du Ciel. Le faux dévot ſe trouve honteuſement déconcerté à la vûë des reproches que reçoit le *Tartufe*, & des malediĉtions dont le charge le parterre. La *Jobin* a empêché un de mes intimes amis de s'éclaircir de ſa deſtinée par la voye de l'horoſcope. Sans la Comédie du *Menteur* (il faut qu'à mon tour je m'acuſe) on m'auroit vû, je crois, le plus audacieux fanfaron de Paris. *Arlequin* avec un ridicule aſſortiment de rubans fait éclipſer les fontanges. Les *Folies d'Oĉtavio* ſont des leçons de ſageſſe qui apprennent combien il eſt fatal de s'abandonner à l'amour. *Colombine fille ſçavante* rapelle les perſonnes de ſon ſexe à leurs occupations naturelles. Le *Phœnix* détruit la fauſſe vertu des prudes. La *Baguette* découvre l'artifice d'une femme qui affeĉta de la paſſion pour un mari qu'elle n'aima jamais. *Le Défenſeur du beau ſexe* calme les fureurs des jaloux, & met le mérite des Dames dans un beau jour. Il n'eſt enfin perſonne qui n'avoüe que le faſte des coquetes, & l'ambition des

partiſans ſeroient arrivez à leur comble, ſi les uns & les autres honteux de s'entendre inceſſamment timpaniſer à l'Hôtel de Bourgogne, n'avoient feint d'en retrancher quelque choſe.

Voilà, ſi je ne me trompe, les fruits de la Comédie. Hors du théatre on n'a plus cette même occaſion d'exprimer les traits véritables du mal-honête homme. Là ſeulement on peut les donner au naturel, ſon caractére s'y touche d'une maniére qu'il ſe reconnoît d'abord dans ces peintures critiques, & qu'il ſe propoſe de n'être plus un ſujet de raillerie de ceux qui le connoiſſent.

On ſe plaint que ces fruits ſont étouffez par l'action du déclamateur, qui inſinuë les paſſions qu'il exprime. Rarement, pourrois-je répondre. Nous ſommes trop prevenus qu'elles paſſent le naturel pour nous en laiſſer ſurprendre. Si l'auditeur ſouffre qu'on l'ébloüiſſe un moment, il regarde peu aprés les choſes dans leur corps véritable. Lui-même eſſaye de ſe tromper pendant une heure ou deux qu'il eſt à un ſpectacle, afin de ſe former, quand il ſe détrompera, un nouveau plaiſir, en ſe reconnoiſſant capable de diſtinguer le vrai d'avec le faux.

Plût au ciel, quoi qu'on en diſe, qu'un Acteur bien animé ouvrît dans nos ames, un libre paſſage aux mouvemens qu'il dévelope! Le lâche auroit l'honneur en recommandation, le poltron deviendroit

brave, l'*Avare* seroit libéral, *l'Etourdi* commenceroit d'être circonspect, le *Jaloux* plus tranquille, le *Débauché* mieux reglé. On verroit les précieuses se revêtir d'un caractére plus docile & plus maniable, les meres apprendroient l'art d'élever leurs filles, & de rompre adroitement le cours de leurs secretes intrigues. Le *Plaideur* préfereroit à l'éxercice de la chicane, la douceur de vivre en paix avec ses voisins, le *Grondeur* riroit à son tour. Les *Fâcheux* étudieroient les momens de ne se point rendre incommodes, le Courtisan prenant le contre-pié de *Marquis*, sujets éternels de la satire de Moliere, ne seroit plus prevenu de sa naissance, & ne placeroit pas une noblesse mandiée, souvent même achetée, au dessus d'une honête profession plus amie de la vertu, le Magistrat n'auroit garde de vendre son crédit ou de ne l'accorder qu'aux solicitations de ses créatures. Nous aurions des Juges équitables qui ne mettroient point entre les mains de la Justice une balance d'or, & qui ne peseroient pas celle qu'ils doivent rendre au poids de leur avarice. L'homme d'affaires renonceroit à l'intérêt, aimant mieux une lente fortune qu'une abondance prompte & irreguliére. Enfin tout le monde se corrigeroit; la société civile se verroit en peu de tems purgée d'une infinité de pestes qui alterent la belle œconomie du commerce

des hommes, car la liberté du théatre ne fait grace à personne, & son éloquence n'est pas capable de produire de moindres effets.

Pour peu qu'on continuë de s'en plaindre, je dirai qu'il faut aussi blamer l'éloquence Chrêtienne. S'il est vrai que ses charmes soient des apas trompeurs, on ne doit pas permettre aux Ministres de la parole de Dieu de nous déveloper dans les chaires, ce qu'à de beau, de fin, de pathétique l'art oratoire.

Qu'on ne croye pas, au reste, que je veüille faire ici un parallele du Prédicateur & du Comédien. Si celui-ci a plus de succez en reprenant nos mœurs, c'est tant pis pour ceux qui se rendent à sa voix dans le tems qu'ils négligent d'entendre des discours, où l'on ne cherche pas tant à faire des hommes selon le monde, qu'à former de parfaits Chrêtiens. Nous devons rougir de nôtre conversion, lorsqu'elle a plûtôt pour motif la crainte d'être mis au nombre des ridicules du siécle, que le désir d'être véritablement irreprochables.

Le but de mes raisons est de prouver, que l'action du déclamateur n'est pas ce qui fait le crime de la Comédie. Blameroit-on un homme qui dans une compagnie d'honêtes gens reciteroit par complaisance un rôle du Cid ou de Cinna ? On admireroit au contraire sa mémoire, on loüeroit sa

vehémence, on feroit l'éloge des beaux sentiments d'Auguste, qui signale sa clemence envers un sujet rebelle, ou de Rodrigue qui malgré l'interêt de son amour vange l'affront que son pere a reçu. Encore faudroit-il être homme d'esprit pour aplaudir à ces délicates passions : ce plaisir ne seroit point sensible à d'autres.

Tout ce qu'on peut blâmer de la Comedie, ce sont, je l'avoüe, ces sentimens qui ne tiennent ni du Heros ni de l'homme sérieux, ces caractéres badins, ces portraits trop au naturel, ces expressions molles & efféminées ausquelles on donne le nom de galanterie. Il faut tomber d'accord que l'auditeur n'est pas en seureté, qu'il y a du risque pour de jeunes cœurs disposez à ressentir les atteintes de l'amour, avant qu'on leur ait apris à s'en défendre. Je voudrois qu'on en suprimât ces traits satiriques qui défigurent le prochain, & qu'on se contentât de censurer le désordre sans faire reconnoître le coupable.

Les Peres se sont fortement déchaînez contre les Chrêtiens qui assistoient aux jeux avec un empressement indigne. Il étoit juste qu'on leur donnât de l'horreur pour des plaisirs dont la joüissance ne convenoit pas même à des payens susceptibles des premiers mouvemens de la nature. Les hommes piquez d'une fausse gloire se servoient de spectacle les uns aux autres.

Les plus innocens objets étoient des ruisſeaux de ſang, les perſonnages les plus ordinaires, des boureaux & des impudiques; les coûtumes impies ſuccédérent aux cruelles, on expoſoit au mépris les choſes ſaintes, on faiſoit en plein théatre des auguſtes cérémonies de nôtre Réligion un objet de riſée. Les fidéles étoient-ils excuſables de vouloir à ce prix contenter leur curioſité, eux qui ne pouvoient être témoins de tant de prophanations ſans partager en quelque ſorte leurs hommages entre le Dieu qu'ils reconnoiſſoient, & ceux qu'ils voyoient adorez.

Nôtre politeſſe fut toûjours trop grande pour favoriſer de ſemblables divertiſſemens, nous les traitons de ſacriléges. Il eſt vrai que nôtre rigide vertu s'eſt tant ſoit peu relâchée, nous nous ſommes crûs éxempts de reproche, à cauſe que l'on ne faiſoit point paroître de nuditez extravagantes, & que de la bouche de nos acteurs il ne ſortoit aucunes paroles impies, cela ne nous juſtifie pourtant qu'à demi.

L'inſtitution de la Comedie en France eut pour cauſe un délaſſement d'eſprit, un plaiſir d'honête homme. Le Cardinal de Richelieu, Miniſtre d'un génie tranſcendant l'aimoit, comme on ſçait, paſſionnément. Ce fut lui qui ſur la ſcene introduiſit les Muſes, & qui prêta la parole à ces muettes beautez qu'on voit

briller dans les piéces des habiles de son tems; mais alors ces muses étoient chastes, retenuës, pleines de pudeur. Si la Comédie contre l'intention de ces protecteurs a degeneré, c'est parce que le sort des meilleures choses est de se corrompre, malgré la précaution qu'on prend de les conserver dans leur premiére intégrité.

Les ennemis des spectacles se recrieront encore, comment accorder les larmes de la penitence avec les joyes des ténébres? Autre chose est de ne point faire penitence, & d'aller dans des endroits où on ne se propose pas directement de la pratiquer. La dévotion souffre volontiers quelques intervalles. Les personnes qui ont tout-à-fait renoncé au monde se ménagent des momens où il leur est permis de suspendre l'austérité de leurs exercices. Seroit-il raisonnable qu'on défendît aux gens du siécle de choisir des heures dans lesquelles ils pussent adoucir à leur tour la rigueur de leurs pénibles occupations,

LE CONTRE. Ces raisons dont on apuye la justification des théatres ne sont pas telles qu'elles ne puissent être détruites. Regardons tant qu'il nous plaira la Comédie par ses beaux endroits, ce n'est pas aujourd'hui qu'on en sort plus innocent qu'on y est entré. On s'y soüille loin de s'y purifier. L'Acteur pouvoit autrefois

corriger par sa satire, les défauts de son siécle, parce que les hommes qui n'avoient que des Dieux imaginaires, des Dieux qui avoient des yeux & ne voyoient point, des oreilles & n'entendoient point, des bouches & ne pouvoient parler; les hommes dis-je, se contentoient de conformer leurs mœurs à la politesse des Atheniens, à la Majesté des Romains: par honneur ils y étoient obligez, instruits d'ailleurs que leurs divinitez ne pénétroient pas dans le sanctuaire de l'ame, ils se croyoient en sûreté d'obéïr à tous les mouvemens d'un cœur dereglé. Un Chrêtien sera-t'il bien reçû à se parer de cette raison? S'il n'est sensible qu'aux traits de la satire, son changement ne sera qu'extérieur.

Je doute même que la satire puisse ce que n'aura pû l'éloquence sacrée. Les Prédicateurs sont des medecins charitables, qui dans la guérison des maladies spirituelles se servent de doux remedes. S'ils sont sans effet, qu'il est à craindre que ceux d'une critique amére ne soient pas plus efficaces, à moins qu'on ne se fasse un plus grand point de plaire au monde que de se perfectionner utilement.

Rien n'est plus faux que les retours qu'excite la confusion de se voir repris par un Acteur, rien n'est plus suspect. Les fruits que produit la Comédie ressemblent à ceux qui naissoient en Egypte, si je ne me

trompe, la vûë en étoit admirable, le dehors extrêmément beau, les touchoit-on, ils se reduisoient en poudre.

Un spectateur sur qui la satire fait assez d'impression pour le porter à se corriger, est au dehors un homme nouveau. Il ne donne plus comme auparavant dans la bagatelle, il renonce au jeu qui l'engageoit à des dépenses excessives, il retranche de ses habits le superflu peu sortable à sa condition; il a quité le ridicule du jeune âge qui lui faisoit un mauvais nom. Devenant ami d'une politesse bienséante, il n'a point dans la bouche ces mots grossiers que les honêtes gens s'abstiennent de prononcer, son abord est facile, son air accuëillant, son rang soûtenu sans fierté. Il s'est défait de ces tons railleurs, de ce caractére de bouffon, de cette affectation de bel esprit. Dirai je tout ? Il s'est revêtu des ornemens d'une feinte modestie; s'est couvert du manteau d'une probité éclatante, voilà la beauté de ce fruit : touchez-le, ce n'est pas cette solidité que vous pensiez, ouvrez-le, vous n'y verrez point ce que vous esperiez. Penetrez le dedans de cet homme vous y remarquerez même fureur de s'avancer, mêmes desirs, mêmes artifices, heureux si ce qu'il a entendu n'a rien ajoûté à l'injustice de ses prétentions, ni à la malignité de son avarice! Heureux si ce qu'il a vû n'a point ravi à son cœur cette liberté

tant désirable, qu'on conserve rarement dans les occasions de plaisir.

Pour un bien que produit quelquesfois la Comédie au hazard, elle ouvre la porte à mille maux inévitables. Quel est, je vous prie, l'homme assez insensible pour ne pas être attendu par les vives expressions d'une maîtresse qui gemit, assez ferme pour resister aux plaintes d'un amant qui se désespere, assez tranquile pour conserver son ame dans le calme au milieu des emportemens d'un furieux qui éxagére sa douleur, assez indiférent pour ne pas goûter un trait satirique? Fût-on du plus froid naturel du monde, du tempérament le moins susceptible, on ne sçauroit alors commander à son cœur. Malgré soi on s'intéresse à la douleur d'une femme affligée, à la perfidie d'un amant, on prend part à la trahison de ce Prince malheureux, on entre dans les transports de ce brave outragé, on devient complice de la vangeance.

Ne sont-ce pas là les sentimens qu'excitent au dedans de nous les vives representations des théatres? Qu'on se regarde tel que l'on est, qu'on ouvre sur soi-même ces yeux de complaisance que fait ouvrir l'amour propre, on se reconnoîtra bien-tôt coupable de tous les excés que la scene embellit. Si ces déclamations mondaines ne font sur nous aucune impression sensible,

c'est une marque que nous avons consommé l'ouvrage du crime, & que nous sommes tellement corrompus, qu'elles ne peuvent nous corrompre davantage.

Mais nous prenons plaisir à nous abuser : Faisons sérieusement attention à ce qui se passe en nous lorsque nous courons aux spectacles. Y a-t'il une personne, quelques épurez que soient ses motifs, qui en allant à la Comédie croye faire une action de Réligion ? On sent, quoi qu'on feigne de ne le pas sentir je ne sçai quels mouvemens qui en détournent, si on leur obéït c'est avec une contrainte génante à laquelle on ne céde qu'aprés avoir long-tems & toûjours vainement combatu. De-là cette agitation involontaire qui tourmente jusques dans le fort du plaisir, delà ce trouble continuel que le plus magnifique apareil d'un divertissement ne sçauroit calmer.

Y est-on ? la vertu se ralantit, les bonnes intentions s'éloignent, la satire s'empare de nôtre consentement, se rend maîtresse de nôtre volonté, la tourne & la captive à son gré. Bien loin de faire naître le desir de corriger les désordres qu'elle reprend, souvent on n'en conçoit que plus fortement l'envie de se les approprier, parce qu'on reconnoît que ce sont des défauts annoblis dont les gens du bel air s'honorent, & que le grand monde met au nombre des vertus à la mode.

Qu'on s'éxamine lorsqu'on en sort, on se trouvera dans une situation tout autre que celle où l'on étoit peu auparavant. On est tout-rempli de maximes d'ambition & de vanité, les semences de probité qu'une belle éducation avoit jettées dans le cœur d'un enfant bien né sont évanoüies, sont dissipées. Les passions éteintes dans les uns par la froideur de l'âge, usées dans les autres par la longue habitude des voluptés se sont rallumées & ont repris une vigueur nouvelle. On soûpire plus que jamais aprés toutes sortes de plaisirs, on court avec précipitation dans ces voyes délicieuses qu'ouvre l'empressement de satisfaire ses convoitises, obligé de rentrer dans les soins de sa famille, ou de reprendre ses occupations, on se voit daus une langueur mortelle, on s'engage dans une oisiveté qui sans cesse rappelle aux amusemens qui l'ont fait naître.

Les théatres, disons-nous, n'ofrent rien de deshonête, rien d'impie aux yeux des spectateurs. On en a, graces à nôtre politesse éloigné ces objets de cruauté que les hommes détestent, la Réligion n'y est point prophanée, la vérité n'y est point obscurcie, le seul vice y est décrié. Foible raison! Si les spectacles étoient ornez de ces images afreuses dont le Paganisme soûtenoit à peine la vûë, peut-être seroit-ce pour nous une espece d'avantage; nôtre curiosité se

guériroit par l'horreur de ces repreſentations groſſiéres, au lieu que nous ſommes devenus des pecheurs délicats; nous voulons qu'on nous prépare le calice de l'iniquité, afin de le boire ſans repugnance.

Ne nous retranchons plus ſur le temperamment qu'on a apporté aux théatres, nous ne ſommes pas moins coupables que ceux qui dans le regne du Paganiſme offroient à la vûë d'un peuple aſſemblé des combats de gladiateurs. Nôtre barbare curioſité s'immole tous les jours d'auſſi ſanglantes victimes, quoi qu'elle ne ſe repaiſſe pas tout-à-fait de pareils objets. Pour plaire à des Chrêtiens cruels on en voit qui expoſent leur vie. Une femme ſuſpenduë dans les airs, s'agite & ſe balance. Un homme armé marche ſur une corde & y dance de la même meniére qu'on feroit ſur la terre ferme, tantôt perdant l'uſage des mains, tantôt celui des pieds, chaque mouvement le menace d'une chute mortelle, & donne des frayeurs qui paſſent le plaiſir. Un baladin ſur le théatre imite les poiſſons, un autre contrefait les plus vils animaux de la terre. A regarder ces choſes en elles-même, les Payens qui ſe plaiſoient dans le carnage n'étoient pas plus blâmables que les admirateurs de telles repreſentations. Nous ne connoiſſons qu'un Dieu, & l'on introduit ſur la ſcene un nombre infini de divini-

tez, auſquelles on ne peut rendre hommage ſans dérober les honneurs dû au vrai Dieu. On y fait paroître les demons, les furies, on y parle un langage diabolique, on y chante des airs tendres qui enlevent, qui transportent, qui donnent du plaiſir; mais un plaiſir que les anciens Philoſophes avec toute leur indulgence ne laiſſerent pas d'appeller l'intemperance des oreilles.

Voilà les ſpectacles qu'on repreſente parmi nous. Cependant on les juſtifie, on les nomme agréables, choſe plus étrange, on les croit permis! L'Egliſe eſt-elle donc une Mere impitoyable, pour ſouffrir qu'on prodigue ainſi le ſang de ſes enfans? La Réligion ne renferme-t'elle pas d'aſſez grands miſteres, ſans occuper l'attention de gens qui n'en ont déja pas trop, de mille ceremonies ſuperſtitieuſes qu'on voit rarement, qu'on ne raiſonne ſur les nôtres, ou qu'on n'en conçoive du dégoût? Jeſus-Chriſt n'eſt-il pas un aſſez beau modele: ſans que les hommes pour exercer leur imitation cherchent à copier les bêtes deſtinées à leur uſage?

Achevons de nous détruire: Je ſupoſe les pieces les plus innocentes: y en a-t'il où le Chriſtianiſme ne ſe trouve intereſſé, où la charité ne ſoit violée, où on n'en veüille qu'au libertinage? Si la Comédie du *Tartuffe* condamne l'hipocriſie, quel-

les manieres rafinées de se contrefaire, ne suggere-t'elle point ? Le *Misantrope* en veut au fol entêtement de quelque capricieux, tandis qu'il insinuë à une infinité de gens un caractére singulier, bizarre, peu convenable à la societé. *L'Avare* par ses épargnes honteuses, par ses plaintes excessives découvre aux personnes d'une humeur sordide, des routes jusques-là inconnuës à l'avarice. Quel est l'impie dont la vie scandaleuse ait été changée par la catastrophe du débauché qui parle dans le *Festin de Pierre* ? Voyons-nous que la censure publique ait fait revenir des *Coquetes* de la superfluité des ajustemens ? Les *Menteurs* d'habitude n'ont point quité le parti d'exagerer toutes choses, malgré la guerre qu'on leur fait de leurs impostures. S'apperçoit-on que le *Bourgeois-Gentilhomme* ait eû de si rares succez ? Trouvez-en que cette juste critique ait fait rentrer dans les bornes de leur état, dans la bienséance de leur condition. Les veritez répanduës dans le *Malade imaginaire* ont-elles arrêté le cours des fourberies qui regnent dans l'exercice de la medecine ? ont-elles eu le pouvoir de retrancher ces cérémonies meurtrieres ausquelles on confie de nos jours la vie précieuse des plus grands hommes ?

Les traits piquans dont ces piéces sont remplies, inspirent tout au plus de l'aver-

sion pour ceux en qui l'on remarque de pareils défauts, & c'est l'unique fruit qu'on en retire. Disons donc que si elles guérissent de quelques excez, elles soüillent de mille autres, contre lesquels on neglige de se précautionner.

Car quelle précaution apporte-t'on pour se garantir des piéges que les spectacles cachent à nôtre foiblesse? avec quelle fermeté ne prêtons-nous pas nos sens à ce qui s'offre pour les surprendre? Nous abandonnons nos regards à ces objets lascifs, qui par des graces empruntées se font un art de nous attendrir, nos oreilles ne sont ouvertes qu'à des discours frivoles, discours mordans. Nôtre langue se dénouë & applaudit à des passions délicatement touchées; l'esprit attentif à ce qui se passe sur la scene, descend dans le ministere d'une intrigue bien concertée; le cœur resistera-t'il à cette corruption?

On n'oseroit desavoüer qu'une peinture libre fait impression, que la lecture d'un Roman est pernicieuse, qu'une médisance adroite séduit les meilleures intentions, & on n'avoüera pas que des portraits deshonêtes, des descriptions trop tendres, des équivoques mal ornées, des calomnies publiques, choses dont les piéces les plus corrigées ne sont point exemptes; on n'avoüera pas, dis-je, quelles puissent fraper

un auditeur! Ceux qui parlent de la sorte comptent beaucoup sur leur force.

Admirons de plus la fausse delicatesse des hommes du siecle. On est promt à se plaindre des directeurs qui sondent les playes de l'ame, & qui creusent dans le fond des consciences pour en connoître les dispositions vicieuses, nous murmurons de ce qu'ils foüillent trop avant, nous disons qu'ils font des leçons de pecher, quand afin de vaincre nôtre ignorance ou d'exciter nôtre confusion, ils tâchent d'éclaircir les circonstances énormes de certains desordres, & nous ne voulons pas tomber d'accord que la Comédie où on ne s'aplique gueres à envelopper les sentimens d'une passion grossiere soit une école pernicieuse, nôtre erreur nous plaît étrangement.

Non, je ne souhaite plus que ceux qui frequentent les Theatres entrent dans les passions qu'on y exprime. On donneroit dans la Cour des Princes entrée à l'ambition, à la perfidie, à la mauvaise foi. Le monde seroit composé de fourbes, d'ingrats, de flateurs, de vaindicatifs. Les vertus Chrêtiennes seroient conseillées par un esprit de Politique, on cacheroit sous un dehors simple un orgueil insatiable, des apparences modetées couvriroient de lâches desseins: les retranchemens exterieurs de la cupidité entretiendroient au dedans

l'amour du monde. Enfin les hommes ne se formeroient ni pour la societé, ni pour la Religion.

Si nous avons envie de nous corriger, soyons redevables de nôtre perfection au zéle d'un Ministre de l'Evangile plûtôt qu'à la licence d'un déclamateur public. Il est indigne de vouloir justifier la Comedie par ses effets salutaires sans la crainte de passer pour ridicule, personne ne changeroit de conduite, & encore quels sont ces changemens ? Y eût-il jamais de sincerité dans ceux dont la critique est le premier mobile ? N'attribuons point à l'ouvrage du démon ce qui ne peut-être qu'un chef d'œuvre de la grace de l'Esprit Saint. Un homme qui fait le bien pour se mettre hors des atteintes des invectives se dementira tôt ou tard, sa fausse probité le trahira bien-tôt & je ne lui donne qu'un moment pour reprendre les désordres que lui fit quiter le respect humain.

Ne nous autorisons pas de ce que les anciens Peres de l'Eglise ne défendirent aux Chrêtiens d'assister aux spectacles qu'à cause qu'ils participoient à l'idolatrie des Payens. Cette même défense nous regarde, j'ose dire par la même raison. J'avoüe que nous ne faisons point aux fausses divinitez des sacrifices solemnels, que nous aurions en horreur d'élever des autels

publics à la gloire des Heros, & que nous ne sommes pas assez superstitieux d'égorger des moutons & des taureaux en l'honneur des Dieux de la fable; mais n'y a-t'il que cette maniere de commettre le peché de l'idolatrie ? Disons de toutes les passions ce que saint Paul dit de plusieurs qu'il nomme, *la servitude des Idoles*, nous reconnoîtrons que nous ne participions que trop à l'idolatrie en voyant avec une curiosité mondaine les caracteres des plus odieuses passions exprimez sur les theatres.

Nous avons bonne grace aprés cela de vanter leur pureté, & de faire l'éloge des sentimens magnifiques d'un *Tiridate* qui jette sur sa sœur des regards incestueux, d'un *Rodrigue* qui porte sa main barbare dans le sein du pere de sa maîtresse, d'un *Cinna* qui se soûleve contre son Prince ? Sans donner un tour forcé aux paroles de saint Paul. N'est-ce pas une idolatrie à des Chrêtiens de respecter des traces d'iniquité, d'adorer les images de la corruption, de se faire des idoles de l'ambition qu'inspirent ces pieces, de la colere qu'elles insinuënt, de la politique qu'elles conseillent, de la vengeance qu'elles allument, de l'amour qu'elles persuadent.

Avec toute l'envie qu'ont les fauteurs de la Comedie de prouver qu'elle est excusable, ils ne peuvent désavoüer qu'avant que de la rendre permise il faudroit en retran-

cher bien des choses ; & justement vouloir qu'on suprime ce qui ne leur plaît pas, c'est déja convenir qu'on a raison de la condamner. Verité puissante, nous avons beau conspirer contre vous, nôtre revolte est inutile si-tôt que vous avez résolu de vaincre nos préjugez. Maîtresse absoluë de nos esprits, vous leur arrachez tel aveu qu'il vous plaît, bien que nous semblons nous opposer à ce que vous nous faites entendre au fond du cœur.

Quand même la Comedie recouvreroit sa premiere pureté, elle seroit, à parler chrêtiennement, toûjours fort dangereuse. Modeste tant qu'il nous plaira, honête au-delà de ce qu'on peut s'imaginer, elle ne sera pas entierement innocente. Quelque modeste qu'elle devienne, se prescrira-t-elle des bornes? n'éxercera-t-elle pas avec une fureur égale cette liberté de censurer les mœurs! Quelque honête qu'elle puisse être, n'y verra-t'on plus d'intrigues amoureuses, de paroles équivoques, de gestes lubriques? Une piece dépoüillée de ces ornemens, dénuée de ces mots licentieux, piquans, impies même, flateroit trop peu le mauvais goût des spectateurs, ils ne pourroient s'accoûtumer à entendre debiter une rigide morale dans un lieu où ils vont chercher de voluptueuses instructions.

Par ces Comedies honêtes je veux sup-

poser quelque chose de plus qu'on n'oseroit pretendre. On n'y verra point d'évenemens tragiques qui excitent les mouvemens de la cruauté, point d'objets qui gravent dans les esprits de pernicieuses idées, point d'intrigues qui pervertissent les droites intentions d'un auditeur avide; tout ce qu'on dira sera prononcé avec retenuë, on y établira les principes d'une belle conduite, les acteurs s'apliqueront à faire d'aimables portraits de la vertu, telles pieces seroient nommées modestes; encore une fois qu'on ne s'y trompe pas, revêtuës de ces caracteres beaux en apparence, elles n'auroient jamais cours dans le monde; je dis davantage, elles ne seroient pas moins pernicieuses.

Quelle force auroient des leçons de vertu prononcées par une bouche prophane, si les veritez de la morale Chrêtienne préparées avec toute l'adresse d'un Ministre zelé ne font qu'irriter la malice du libertin? Pour éluder les maximes débitées dans la chaire Evangelique, on recherche malicieusement les actions de celui qui les propose, se croyant dispensé de les pratiquer quand on le voit sujet aux moindres fautes: que seroit-ce des instructions données sur la scene par un déclamateur soüillé des vices dont il voudroit nous éloigner.

Souhaiter que le théatre se purifie assez

pour n'admettre à l'avenir que de modestes & d'honêtes representations, c'est demander que le danger soit plus adroitement couvert. Nous quitterions bien-tôt les vertus austeres de la Religion pour courir aprés ces fantômes de perfection qu'on y proportionneroit à nôtre foiblesse.

Le théatre si austere qu'il puisse devenir ouvrira toûjours une voye large, semée de roses, couverte de fleurs. Si quelque chose rebute nôtre langueur, il sçaura tout retrancher par un lâche temperament. On voudra de la regularité dans la conduite des hommes; que personne ne s'alarme, on se contentera du dehors: au reste on nous rendra les maîtres de nos volontez secretes. On nous laissera la liberté de former toutes sortes de desirs, pourvû que nous ayons l'adresse de les dérober à la connoissance d'autrui.

On tâchera de guerir les femmes de leurs caprices, les belles de leur fierté, les agréables de leur trop d'enjoüement, mais cette complaisance qu'elles ont pour leurs charmes, cet amour excessif qu'elles se portent, cette idolatrie qu'elles entretiennent dans le cœur d'un Amant passionné, c'est ce que la morale d'une Comedie honête n'entreprendra pas de détruire.

On attaquera l'orgueil de ce Philosophe,

les airs pedantesques de cet homme de Lettres; mais cette présomption qui le domine, cette opinion avantageuse qu'il se forme de son mérite; cet entêtement chimerique d'obtenir la vogue, n'attendez pas que la critique pénétre si avant.

On s'élevera contre les emportemens d'un Officier d'armée, on lui inspirera s'il est possible de l'horreur pour les blasphémes & les paroles licentieuses, mais lui prescrira-t'on des regles de la véritable bravoure? l'empêchera-t'on de courir en furieux à la vengeance? Lui mettra-t'on devant les yeux les périls ausquels l'exposent l'oisiveté de sa profession?

Quels préceptes donnera-t'on au Courtisan? Ne sera-ce pas assez de lui faire une hideuse peinture de quelques vices qui le deshonorent, de la trahison, de la perfidie, de l'injustice? L'envie qui le ronge, l'ambition qui lui cause de mortelles inquiétudes, seront legerement touchées; mais la dissimulation, la fourberie, mille autres rafinemens que suggere l'esprit d'intérêt seront proposées comme des moyens de hâter son élevation.

Idées monstrueuses de perfection? Quelle plus infâme prostitution que de défigurer ainsi au théatre l'image sacrée de la vertu? Il n'appartient qu'à la Religion d'élever nôtre ame à une si pure sainteté. C'est pour cela qu'elle défend à ses sectateurs de pui-

ſer des inſtructions dans les écrits des Philoſophes Payens, ces Philoſophes éclairez des plus brillantes lumieres de la raiſon, dont les principes ont tant de nobleſſe, tant d'excellence, tant de régularité ; la Religion nous éloigne de ces ſources prophanes où elle ne trouve pas encore aſſez de pureté pour faire goûter ſes maximes. Bannis du Portique, deviendrions-nous les diſciples d'un Comedien, & ſerions-nous excuſables de chercher des leçons dans l'école ſacrilege des théatres.

Enfin nous penſons éluder la plus forte objection des ennemis de la Comédie, qui demandent comment on prétend d'accorder les larmes de la penitence avec les joyes des ſpectacles ; nous avons peine à comprendre qu'un Chrêtien ſoit obligé de faire tréve avec les ris, nous ignorons ce que veut dire, *Malheur à vous qui avez vôtre conſolation*, cette ménace faite aux heureux du monde, n'entre pas dans nôtre eſprit ; on ne reproche au riche que ſon atache au luxe & à un luxe qui eſt au deſſus de ſa condition ; le diſpenſateur des recompenſes éternelles met au nombre de reprouvez ceux qui ne ſont point affligez, qui joüiſſent d'une abondance ſplendide, & les Chrêtiens appellent d'un jugement qu'on prononce contre des plaiſirs immoderez, où regne un luxe exceſſif, où une joye criminelle eſt répanduë.

En vain dira-t'on que les hommes chercheront des plaisirs plus dangereux, si on leur défend l'entrée des théatres. En vain dira-t'on que ces amusemens les détournent de mille occasions où leur innocence courroit un plus grand risque, où leurs pechez seroient plus énormes. Il faudroit sur ce pié là introduire dans le monde une infinité de maux, vû qu'on aura toûjours pour excuse que ces fautes legeres en font éviter d'inexcusables.

Si on n'en veut pas croire les Théologiens dont la morale paroît outrée, qu'on s'en raporte, j'y consens, à un homme engagé dans le tumulte du monde, dans l'embarras de la Cour, dans les emplois de la guerre, qui n'étoit pas ennemi des joyes permises, je parle de Mr. le Comte de BUSSI, aussi illustre par les hauts sentimens que lui inspira l'esprit de la Religion, que par le nombre des disgraces que lui suscita la fortune. Lisons un Traité contre les Bals, il prononcera sur cette matiere avec une severité égale à celle du Directeur le plus rigide. Cela se voit dans le discours qu'il adresse à ses enfans, où il s'explique en ces termes.

„ J'ai toûjours crû les Bals dangereux; ce „ n'a pas été seulement ma raison qui me l'a „ fait croire, ça encore été mon experien- „ ce; & quoi que le témoignage des Peres „ de l'Eglise soit bien fort, je tiens que

sur ce chapitre celui d'un Courtisan doit être de plus grand poids. Je sçait bien qu'il y a des gens qui courent moins de hazard en ces lieux-là que d'autres, cependant les temperamens les plus froids s'y réchaufent. Ce ne sont d'ordinaire que de jeunes gens qui composent ces sortes d'assemblées, lesquels ont assés de peine à resister aux tentations dans la solitude ; à plus forte raison dans ces lieux-là où les beaux objets, les flambeaux, les violons & l'agitation de la danse échauferoient des Anachorétes. Les vieilles gens qui pourroient aller au bal sans interesser leur conscience, seroient ridicules d'y aller ; & les jeunes gens à qui la bienséance le permettroit, ne le pourroient pas sans s'exposer à de trop grands perils. Ainsi je tiens qu'il ne faut pas aller au bal quand on est Chrêtien ; & je crois que les Directeurs feroient leur devoir, s'ils exigeoient de ceux dont ils gouvernent les consciences qu'ils n'y allassent jamais.

Qu'auroit dit ce Courtisan s'il avoit eu la même occasion de s'expliquer sur la Comedie ? Son experience lui avoit apris que les bals étoient dangereux, la nôtre nous est-elle garant de l'innocence des spectacles ? Les beaux objets, les flambeaux, les violons & l'agitation de la danse étoient à son avis capables d'échaufer des Anacho-

retes; que ne fera point sur l'esprit d'une jeunesse boüillante la vivacité d'une passion fortement exprimée, jointe à toutes ces choses? Je tiens, continuë-t'il, qu'il ne faut point aller au bal quand on est Chrêtien. Qui est-ce qui parle ainsi? Si c'étoit un Religieux, on lui objecteroit qu'il n'a garde d'approuver des divertissemens qu'il ne lui seroit pas bienséant de goûter; si c'étoit un Docteur de Sorbonne, on diroit ce que répondirent les Disciples à leur Maître, *Ce discours est dur & outré*; si c'étoit un Prélat, on mettroit en vûë le prétexte de ne pas hazarder la reputation qu'il a d'être une colomne de l'Eglise; mais encore une fois, celui qui s'exprime de la sorte, est un Courtisan élevé dans la grandeur, nourri dans les voluptez, accoûtumé à une vie délicieuse. Je crois, conclut-il, que les Directeurs feroient leur devoir, s'ils exigeoient de ceux dont ils gouvernent les consciences qu'ils n'y allassent jamais. Tout guerrier qu'étoit Monsieur le Comte de Bussi, il ne demandoit pas que les Directeurs apportassent de faux ménagemens, il jugeoit que c'étoit pour eux une obligation indispensable de representer le danger de ces jeux, de les défendre absolument.

Aprés ce qu'a pensé Monsieur de Bussi, plus homme du monde que moi, mais aussi plus homme de bien, je ne dois point rougir de mon sentiment. Si je l'avois

produit dans le tems que j'eu occasion de le mettre par écrit, il auroit dû paroître il y a prés de deux ans. Ce qui auroit été alors plus de saison à cause de la nouveauté de la question, ne doit pas être consideré comme une chose surannée, puis qu'il est toûjours tems de faire voir qu'on est Chrêtien, n'y ayant prescription que contre les pieces galantes & critiques. Celles qui sont pieuses ne viennent jamais trop tard; s'il n'est plus l'heure d'instrüire, il est toûjours celle de montrer qu'on est bién instrüit. Le sage qui a défini les momens de parler & de se taire, n'a point dit qu'il y en eut où il ne fut plus permis d'écrire ce que dicte l'esprit de Religion, ce que fait sentir l'amour de la verité.

Ces considerations m'ont determiné à faire part au public de ce que je pense sur la Comedie; & de ce que je crois qu'on en doit penser. Peut-être n'atendoit-on pas d'un homme du monde une opinion si rigoureuse, je mets la cause entre les mains de chacun, qu'on examine les raisons de part & d'autre, je m'assure qu'on ne conclura pas autrement.

PENSE'ES DETACHE'ES.

LA loi, que fit SOLON fournit matiere à une belle reflexion. Il ordonna que le fils ne seroit point obligé de nourir son pere, si le pere ayant eu le moyen de faire aprendre à son fils un métier dans son jeune âge, il les avoit négligez comme peu sensible à ce devoir. Grande obligation de prescrire aux enfans la necessité du travail, de leur en inspirer l'amour, au lieu de souffrir qu'ils passent les plus belles années de leur jeunesse dans l'oisiveté, nous voulons qu'ils apprennent la musique, la danse, la mignature, nous les accablons de mille arts inutiles dont à peine ont-ils le tems de recevoir les premieres teintures. Que n'avons nous plûtôt la précaution de les former à des sciences necessaires ; Mettons-les en état d'être un jour des Négocians de bonne-foi, des Magistrats éclairez, de prudens Officiers, des Citoyens zélez, l'Etat s'en trouvera mieux, nos familles en seront plus honorées.

Je trouve encore fort judicieux ce que disoit CRATES. Il souhaitoit qu'il lui fût possible de monter sur le lieu le plus élevé de la Ville, & là, crier à haute voix : *O hommes, quelle est vôtre folie de prendre tant*

de soin à amasser des biens, sans avoir celui de l'éducation de vos enfans à qui vous les devez laisser. Il est ordinaire de voir de tels peres, qui se proposent de faire leurs enfans riches, & qui ne songent à rien moins qu'à en faire d'honêtes gens; si c'étoit qu'on leur aprît à user de ces biens; mais ou on leur donne des exemples de prodigalité, ou on multiplie à leurs yeux des traits d'avarice. On parle, je l'avoüe, en leur presence de la difficulté de les acquerir, de la necessité de les conserver, du desespoir qu'en cause la perte: Est-ce là ce qu'on devroit leur dire? N'ont-ils pas déja assez d'ambition, sans que nous excitions une cupidité qui n'est que trop animée.

L'instruction de la jeunesse fut regardée dans l'antiquité comme un devoir si indispensable que les peres instruisoient eux-mêmes leurs enfans. Dans ces tems heureux, il n'y avoit point d'autres maîtres que ceux qui l'étoient par nature. On sçavoit combien il étoit dangereux de confier le soin de l'éducation à des personnes qui ne pouvoient s'y interesser avec zele.

Enseigner ainsi les enfans étoit chez les Romains un ministere honorable. Que dirons-nous pour les excuser de ne l'avoir pas continué? La necessité de leurs occupations, l'application aux affaires, le nombre

de leurs enfans, me paroissent les meilleures raisons pour les justifier.

Si les peres avoient l'œil sur leurs enfans, on ne sçauroit dire le bien que produiroit une telle vigilence, le pouvoir que la nature leur donne, ajouteroit de l'autorité à leurs conseils, la dépendance où seroit volontairement un enfant, le rendroit plus soumis aux volontez d'un pere qui ménageroit ses corrections. Les passions rafinées ne se mêleroient pas dans la conduite de la jeunesse. Les vices secrets, les folles inclinations, les caprices en seroient bannis, la vertu deviendroit familiere, tout ce qui auroit l'ombre du crime feroit horreur.

Il se voit des esprits dociles & heureux, à qui la vertu ne coute rien: d'abord qu'ils en connoissent la beauté, ils se sentent portez d'inclination à l'aimer; il ne faut que leur montrer le bien pour exciter leur volonté naissante à le pratiquer; vous diriez qu'en eux la nature a tout achevé & qu'elle n'a rien voulu laisser faire à l'éducation.

¶ Toutes les passions deshonorent la condition de l'homme. En vain colore-t'il ses vices, ils n'en sont ni plus excusables ni moins honteux. La corruption du monde a pourtant fait que tous ne sont pas également odieux. La passion des femmes, l'amour de la gloire, le desir de la

vengeance passent pour des effets de courage, pour des necessitez de bienséance; il y en a d'autres que les moins honêtes gens detestent. On méprise un homme qui est adonné au vin, chacun blâme ses excez, on l'évite, on le fuit.

L'intemperance dans les grans hommes est le vice le plus à craindre. Elle les rend cruels & furieux. Alexandre dans le transport d'une colere causée par l'excez du vin, tua Clitus, Marc-Antoine se plaisoit étant à table à se faire aporter les têtes des plus illustres Citoyens.

¶ Les Perses & les Grecs tenoient conseil à table. Ils croyoient sans doute qu'alors on étoit plus propre à dire la verité; parce que dans ces momens on fait treve avec la dissimulation & la flaterie.

Il me semble que dans un festin on n'est guere capable de decider. L'esprit n'y reflêchit pas aisément. Les vapeurs du vin qui le troublent obscurcissent les lumieres de la prudence. S'il échappe à une raison ainsi troublée quelques bons sentimens, c'est par hazard & par la même impetuosité qui fait que la mer ne jette sur le bord du rivage les richesses qu'elle renferme dans ses abîmes, que lors qu'elle est irritée.

¶ Point de plus commune passion que l'interêt. Le seul respect humain éloigne du crime, la pudeur naturelle défend les

mauvais commerces, la bienséance conseille la douceur. On rougit d'être emporté, telles victoires semblent glorieuses. Mais succomber aux mouvemens d'interêt, c'est une défaite qui ne paroît pas honteuse.

Les genereux en apparence ont un certain interêt auquel ils ne renoncent pas. Il est sûr de l'emporter dés qu'il se trouve en compromis avec quelque desir.

L'interêt a perverti l'usage des biens, l'ambition les recherche, l'avarice les retient. On ne voit plus de ces ames desinteressées qui les attendent sans impatience, qui les reçoivent sans empressement, ou qui les possedent avec modération.

L'interêt divise le frere d'avec le frere, l'ami d'avec l'ami, l'homme d'avec lui-même.

On n'écoute plus la voix de la nature quand celle de l'interêt se fait entendre, la Religion même se tait en sa presence. Car l'enfant se soûleve contre son propre pere, le Chrêtien lui immole jusqu'à sa conscience.

Detestable sacrifice que par tout on fait à l'interêt! L'avare marchand le regarde comme son Dieu, le Magistrat le place sur les Tribunaux, le Courtisan & le Ministre n'agissent que par ses ressorts; je suis obligé de dire plus. Dieu n'est pas le seul à qui on sacrifie dans les Temples; les Mi-

niſtres des Autels mettent l'idole de Dagon avec l'Arche d'alliance, en faiſant repoſer l'interêt dans le Sanctuaire.

¶ Monſieur de la Moignon remerciant Mr. de Mazarin qui l'étoit venu feliciter du choix qu'avoit fait le Roi de ſa perſonne, pour remplir la place de premier Preſident, le Cardinal lui répondit, que ſi le Roi eût pû trouver un plus homme de bien que lui dans ſon Royaume, il ne lui auroit pas donné cette Charge. Qu'il eſt beau de ne devoir ſon élevation qu'à ſon merite. Si toutes les Charges ſe donnoient aux plus dignes, on les verroit mieux remplies. Quand des hommes irreprochables conduiſent un Etat, on doit s'attendre qu'il ſera bien gouverné; au lieu que ſi un ambitieux trouve le moyen de faire réüſſir ſes brigues, ce n'eſt plus une douce adminiſtration, c'eſt une cruelle tirannie.

Les grands emplois ne ſont pas les grands hommes, mais ſes grans hommes communiquent de la grandeur aux moindres emplois. Heureuſement prevenu en leur faveur, on trouve du merveilleux dans tout ce qu'ils font; cet avantage ne vaut-il pas celui de n'être occupé aux miniſteres honorables qu'à ſa confuſion?

J'eſtime autant un homme qui ſait de ſes occupations ſe faire un plaiſir, qu'un autre qui prefere les affaires aux divertiſſemens.

Conserver dans l'action un terrain tranquile qu'à peine remarqueroit-on dans les gens oisifs; avoir dans le repos je ne sçai quoi qui tienne de l'action même, à cela doit viser un Magistrat.

Les grandes Charges demanderoient la vigueur des jeunes gens, & la maturité des vieillards. Un homme necessaire à l'Etat par sa haute capacité, sa profonde politique, est sujet à des infirmitez continuelles, les affaires en sont retardées; ce malheur est sans remede, on ne mettra pas à sa place une jeune tête privée d'experience.

¶ Tous ceux qui bâtissent ne cherchent pas le plaisir d'être logez commodément. Il se trouve des gens à Paris trés-mal logez qui dans un autre quartier que le leur ont des maisons superbes.

Est-ce pour soi, pour son plaisir qu'on bâtit? je ne le crois point. De dix maisons que *Lisis* a embellies, il n'en a pas vû trois.

Richelieu qu'on sçait être un des plus beaux endroits du Royaume, tant par la simetrie de la Ville, que par la belle disposition du Château fut bâti par l'ordre du Cardinal qui portoit ce nom. On m'a assuré que jamais il n'avoit eu la satisfaction de le voir; c'étoit assez pour lui qu'on sçût qu'il y avoit une Ville qui s'appelloit Richelieu.

Faut-il, disois-je en moi-même, en considerant le Palais d'un Prince étran-

ger, tant de lieu pour un homme, qui de tous ces vastes appartemens n'en peut occuper qu'un; dans cet appartement n'a besoin que d'une chambre, dans cette chambre peut se passer à un lit, dans ce lit n'occupera qu'une place, dans cette place laissera une infinité de vuides; Cette reflexion auroit été fort du goût de Diogene; aussi ne la fis-je point sans songer à ce Philosophe qui préferoit sa simple demeure aux riches Palais du Roi de Macedoine.

¶ La guerre est à craindre à cause qu'elle introduit des grands maux; elle n'est pas néanmoins sans fruit: La paix qui lui succede, remet les choses dans le premier & le veritable ordre.

L'obéïssance de tout tems a reçû des loüanges, sur tout l'obéïssance pratiquée à la guerre.

Une obéïssance si funeste que vous voudrez aura des approbateurs, une désobéïssance quoi qu'heureuse ne trouvera que des Juges inexorables : témoin celle du fils d'Epaminondas. Ce Capitaine des Thebains étoit en guerre avec les Lacedemoniens, le jour venu d'élire des Magistrats il lui défendit de combattre. Les Lacedemoniens profitant de l'absence du Genral solliciterent le fils de charger les ennemis; son refus taxé de lâcheté, il oublia l'ordre qu'il avoit reçû, combattit & gagna la victoire. Epaminondas couronna

son fils vainqueur; mais ne croyant pas devoir laisser sa desobéïssance impunie, il lui fit dans ce moment trancher la tête.

Que seroit-ce s'il étoit permis de violer les Loix de la guerre? Un étourdi, un faux brave, un homme sans experience, auroit entre les mains le sort d'un Etat, la politique avec raison s'y oppose.

Le moindre signal excite les grands courages, un brave homme est toûjours prêt de faire face à son ennemi. Il ne demande pas qu'on lui donne le tems de préparer de magnifiques équipages, ni de faire provision d'armes, sa valeur lui tient lieu de tout. Il est plûtôt en presence de celui qu'il doit combattre, qu'on n'a achevé de lui en donner l'ordre. Alexandre avoit tant d'inclination pour la guerre, qu'en tems de paix ayant entendu sonner la trompette, il mit l'épée à la main.

Les débauches d'une Nation victorieuse ne peuvent servir de consolation à un peuple vaincu, que quand elles rálentissent dans le cœur du soldat le desir de combattre, ou qu'elles lui font perdre l'occasion de vaincre. ROME pouvoit être en ce sens consolée des relâchemens de CARTAGE. FABIUS étoit assez vangé par la molesse d'ANNIBAL dont Mr. de St. Evremont attribuë la défaite aux délices de Capoüe, que le vainqueur des Romains regrettoit à la moindre necessité de souffrir.

¶ La

¶ La patience diminuë les maux, car elle augmente le courage ; l'impatience les redouble, car elle est un effet de foiblesse.

On se plaint de la violence du mal, c'est sa foiblesse qu'on devroit accuser.

L'homme est si impatient qu'un rien épuise sa constance.

Il n'est point de maux au dessus de nôtre constance, je veux dire au dessus de la force attachée à la condition humaine. Mutius surmonta les ardeurs du feu. Regulus la violence des tourmens ; Socrate le poison, Rutilius les ennuis de l'exil, Caton la vûë de la mort.

Si l'on souffre, on croit que les autres sont exemts de souffrir. Celui qui a la migraine se persuade, que le mal de dents est plus suportable. Qui souffre le mal de dents s'imagine qu'il endureroit plus constamment la pierre. On se previent que les maux d'autrui sont legers en comparaison de ceux dont on est travaillé.

¶ Je trouve dans Xenophon un bel exemple de constance. Quand on lui vint annoncer la mort de son fils, il ôta le chapeau de fleurs qu'il avoit sur la tête, temoignant par là sa douleur, mais il le remit dés qu'on lui eut dit que son fils étoit mort en homme de courage. Douleur certainement bien entenduë ! Larmes justement versées ! ce qui excite nôtre tristesse servoit de motif à l'adoucissement des

regrets de Zenophon. Nous pleurons un enfant qui prépare à de belles espérances, & souvent nous ignorons qu'il les auroit démenties s'il avoit vécu plus longtems.

Ceux qui sont morts glorieusement, ne sont pas ceux sur qui nôtre douleur doit s'exercer davantage. Il n'est, ce semble, permis que de pleurer ceux dont la fin est peu illustre, comme si les taches de leur vie criminelle devoit s'éfacer par nos larmes. N'est-ce point pour cela que la mort tragique d'ABSALON rendit DAVID inconsolable? au lieu que ce Prince pour imposer silence à ses gemissemens, lors qu'on lui eut annoncé le malheur d'ABNER tué par le traitre Joab, dit à haute voix qu'Israël avoit perdu un grand homme, mais qu'*Abner n'étoit pas mort comme les lâches ont coûtume de mourir.*

¶ Le vindicatif qui ne pardonne jamais, est le premier à vouloir forcer Dieu de lui pardonner. Il se plaindroit des rigueurs de la justice Divine, si pour la fléchir on l'obligeoit de passer plusieurs années dans la pénitence; est-il excusable de garder toute sa vie une rancune mortelle contre ses ennemis.

Le vindicatif est ingénieux à donner couleur à ses ressentimens; il est furieux & la moindre parole l'irrite; il est cruel & lave les offenses dans le sang; bel

honneur qu'on ne repare que par des crimes.

Les soûmissions ne peuvent rien sur l'esprit d'un vindicatif; plus vous faites, plus il exige que vous fassiez: vous rebuterez-vous de ces bassesses apparentes? La Religion y atache un merite glorieux.

Il est bon de dissimuler les injures, de peur d'être obligé de les venger.

La colére des Grands ne s'appaise pas si promptement que celle des petits. Tendres à l'excés sur le point d'honneur, ils croient qu'il y a de la foiblesse à offrir un pardon, de la lâcheté à suspendre la vengeance.

¶ La Providence éclate aussi puissamment dans les petites choses que dans les grandes. Elle a donné au Lion une force qu'elle a refusée à la Fourmi; mais elle a donné une adresse à la Fourmi qu'elle n'a pas accordée au Lion. L'Elephant est vigoureux, mais l'Oiseau le surpasse en legereté. Par tout on voit des traits de cette divine puissance. Tout est excellent dans la nature, tout y est miracle.

¶ Tous biens nous viennent du Ciel, personne n'en doute, il y en a pourtant que la Providence met en la disposition des hommes, & qu'elle fait dépendre d'une infinite de causes. Il y en a d'autres qu'elle distribuë immediatement, & qui indépendans des choses humaines rendent ceux qui les reçoivent invulnerables aux attaques de la

nombre de ces derniers est le bonheur des Rois sages. Ils ne doivent leurs succez qu'à Dieu, qui les leur envoye sans les faire passer par des mains étrangéres. Les autres hommes reçoivent differemment leurs bonheurs ; Dieu permet qu'ils soient heureux ; mais il n'exécute les desseins de sa bonté que par le ministére des puissans.

¶ Sans l'argent je ne sçai ce qu'auroit à dire le Procureur, le Marchand, le Financier. J'ay tant gagné ; on me doit tel intérêt, j'ai acquis une grosse rente ; je suis pour un cinquiéme dans le recouvrement d'un million ; tout autre langage est étranger à ces Messieurs.

L'homme riche parle d'argent, parce qu'il en a, les autres en parlent parce qu'ils n'en ont point, & qu'ils en voudroient avoir.

Faire peu de cas des richesses cela s'appelle être souverainement riche.

¶ Il y a bien plus de vieillards qui vivent en jeunes gens, qu'il n'y a de jeunes gens qui vivent en vieillards.

Je désaprouve fort ceux qui conservent dans l'âge avancé toute l'affeterie des jeunes gens.

¶ Chaque âge doit avoir son étude particuliere ; mais la sagesse est l'étude de tous les âges ; de toutes les conditions. Un Théologien auroit-il bonne grace de faire des

Romans ? Non sans doute. Un Poëte seroit-il en droit de raisonner sur les mystéres de la Religion ? Point du tout. Un jeune Rhetoricien ira-t'il s'asseoir au milieu des Docteurs ? Nullement. On ne blâmera pas de même ceux qui s'appliqueront à l'étude de la sagesse. Les petits, les foibles, les ignorans y peuvent prétendre, ils y ont autant de droit que les plus consommez en science.

Un homme qui s'applique à l'étude de la sagesse, rougira d'avoir donné ses soins à une autre occupation. PLATON dans sa jeunesse composa des Odes & des Tragedies qu'il brûla ensuite, dans la crainte qu'elles ne deshonorassent un Philosophe. N'avoit-il pas raison de croire que le nom de DIVIN auroit été mal soutenu par la publication de ses Ouvrages : où on n'auroit pas remarqué le stile grave de ses derniers écrits ?

¶ Les grandes ames simpatisent admirablement. L'homme de cœur a je ne sçay quelle inclination pour le brave homme, il se réjoüit de ses succez, s'afflige de ses disgraces, s'interessent tendrement à ce qui le regarde. Les sentimens d'un homme d'esprit sont les mêmes à l'égard d'un autre homme d'esprit. On est ravi que ce qu'il fait soit trouvé beau, on se fâche que ses Ouvrages ne soient point universellement goûtez, on se fait un

bonheur propre de sa reputation.

¶ Ce n'est pas être prodigue de l'être à propos. Il n'y a que le contre-tems qui donne de mauvaises couleurs aux extrémitez. Menager son bien à propos, ce n'est pas être avare ; se montrer sçavant dans l'occasion, ce n'est plus présomption.

¶ Usons des commoditez qu'il a plû à la Providence de nous accorder. Sommes-nous excusables de menager mille choses, tandis que follement nous nous prodiguons ? *Lupin* a un beau cheval, il le monte rarement, n'ose le mettre en haleine, crainte de le travailler, s'en refuse l'usage, lorsque luy-même s'échaufera jusqu'à avoir une pleuresie dont on desespere qu'il échape.

Une femme de qualité qui par un aussi fol égard pour ses chevaux neufs eut un des plus rudes jours de l'hiver, l'entêtement d'aller à pié ; se trouva mal payée de sa complaisance. Elle tomba à deux pas de moy, l'honêteté voulut que je luy aidasse à se relever, je ne pû m'empêcher de luy dire que le sort des riches étoit à plaindre, s'ils n'avoient pas la liberté de se servir à leur gré de ce qui leur appartenoit. Elle fit de grandes resolutions que jamais pareille chose ne lui arriveroit. Que sert en effet d'avoir carosse à celui qui dans le mauvais tems le fait ensevelir sous une obscure remise ; Dés qu'il fait beau on n'en a

plus besoin : Dans les orages & les pluyes violentes on demeure chez soi.

¶ Alexandre demanda à Crates s'il vouloit qu'il fit rebâtir sa patrie ; *Non*, répondit ce Philosophe, *un autre Alexandre viendra peut-être encore la détruire comme vous.* Quelque parfait qu'on soit, on trouve des gens qui nous remplacent. Un homme meurt, chacun dans les premiers mouvemens de sa douleur exagére la perte de ce grand personnage ; vante ses exploits, desespere qu'aucun mortel puisse faire ce qu'il a fait ou suivre ce qu'il a commencé. Le contraire arrive. Les le BRUNS & les MIGNARDS ont presque fait oublier qu'il y ait eû des APELLES & des ZEUXIS, aprés les LOUVOIS sont venus les POMPONES ; aprés les TURENNES, les LUXEMBOURGS ; aprés les LUXEMBOURGS, les VILLEROIS. La gloire des CESARS se trouve comme éfacée par les plus belles actions des LOÜIS.

Il n'est donc point d'hommes irréparables. Ne doutons pas qu'aprés ceux qu'aujourd'hui nous admirons : il n'en vienne d'autres plus admirables, si ce n'est que le Ciel ait montré tout ce qu'il pouvoit faire en la personne d'un Roi qui n'aura jamais son pareil.

¶ Qu'allons-nous faire dans les païs étrangers ; Demeurons dans nôtre patrie ; elle nous offre également la vûë des fleurs, des montagnes, des bois, des villes plus

belles même que nous n'en verrons ailleurs. Les voyages apprennent à vivre ; le commerce de differentes nations forme beaucoup. Est-ce là vôtre raison ! Depuis dix ans que vôtre ami *Thiton* a parcouru tous les Royaumes de Siam, de la Chine, des Indes, du Japon, qu'a-t'il appris qu'il ne sçût pas déja ? Il a reconnu que les Barbares avoient l'humeur sauvage, la sienne est-elle devenuë plus accommodante ? Il a vû les idolatries de ces peuples ignorans : comme lui je sçavois leurs maniéres superstitieuses ; mais cette diversité de cultes, cette multitude de Réligions ne l'ont-elles point ebranlé sur la sienne ? Qu'il y prenne garde.

¶ Se corriger en Philosophe c'est déguiser ses vices. Déraciner ses passions c'est se corriger en Chrêtien. Assez de gens cherchent cette premiere perfection, afin de ne pas être deshonorez dans le monde. Le Chrêtien a des vûës plus étenduës. Peu content de soi s'il n'est aussi pur au dedans que les Philosophes affectent de le paroître, il coupe jusqu'à la racine du vice, tout ce qui en a l'apparence choque sa vertu.

FIN.

TABLE

TABLE.

TABLE

FIN.